

Le Samedi

Montréal, 18 janvier 1947

58e année, No 35

10c

PER
S-400
Ex. 2





Autochromie réelle de la Studebaker Champion Regal De Luxe—sedan 4 portes

Sensationnellement nouvelle! Véritablement la première auto d'après-guerre, la Studebaker est acclamée dans tout le pays!



Des soins extra-minutieux permettent d'assurer, à chaque pouce carré de votre Studebaker, une durabilité hors pair—Le personnel ouvrier de la Studebaker se compose de voisins de longue date, de pères et de fils travaillant ensemble dans une parfaite harmonie. Voyez ci-dessus une équipe de quatre hommes, à la carrosserie—George Scheibelhut et ses fils, George aîné, Richard et Robert.

LES automobilistes canadiens ont, par milliers, été séduits dès qu'ils ont posé les yeux sur cette nouvelle Studebaker, d'une conception si audacieusement différente.

Cette auto d'après-guerre, complètement nouvelle, possède plusieurs perfectionnements techniques exclusifs, qui ont été incorporés dans le but de vous assurer un roulement agréable et confortable. Et la Studebaker, étant d'une conception si nouvelle et si révolutionnaire, justifie d'une façon indubitable son titre de—modèle "1947".

Dans tous les coins du pays, les automobilistes enchantés déclarent que c'est vraiment l'auto qui "vous en donne pour votre argent", qu'elle est vraiment à l'avant-garde dans le domaine de l'automobile, parce que c'est une voiture dont la conception entière dénote une technique d'après-guerre.

► Bien en tête de toutes les autres quant à son apparence et à sa performance, extraor-

dinairement spacieuse, de construction robuste et solide, là où la Studebaker 1947 excelle tout particulièrement c'est au point de vue du roulement qui est aussi doux et silencieux que le mouvement d'un berceau, une réalisation d'après-guerre quasi-miraculeuse.

Vous vous rendrez vraiment un réel service, si vous décidez, avant d'acheter une auto neuve, d'attendre que vous ayez l'occasion de vous asseoir au volant de votre propre Studebaker 1947, Champion ou Commander.

STUDEBAKER

De loin, la première auto d'après-guerre



The Studebaker Corporation of Canada, Ltd., Hamilton, Ontario

SPORTIVE CANADIENNE — MÈRE "MODÈLE"



La jolie et photogénique Margaret Hill est mère d'un solide garçon, Barrie, âgé de 5 ans.

LES traits ravissants de Margaret Hill, que l'on voit souvent dans les magazines populaires et films à court métrage, sont connus des Canadiens d'un bout à l'autre du pays. La pratique des sports en plein air lui a donné un teint frais — l'observation des règles de l'hygiène dentaire lui vaut le sourire captivant si apprécié des photographes.

Qu'elle fasse du ski ou de la voile, Margaret est toujours accompagné de son mari et de son fils, Barrie, âgé de 5 ans. Reconnaisant l'importance d'un beau sourire, Barrie et sa mère "modèle" brossent leurs dents et massent leurs gencives régulièrement.



La voile en été, le ski en hiver et Ipana pendant toute l'année—voilà qui est de rigueur chez les Hill. Les gencives privées d'exercice par les aliments mous et crémeux deviennent parfois tendres et sensibles. Si votre brosse est parfois tachetée de "rose", allez voir votre dentiste. Dans bien des cas, la stimulation bienfaisante d'Ipana et du massage prévient cet état de chose.

Ainsi qu'elle indique la piste à suivre—ainsi la mère "modèle" Margaret Hill indique la marche à suivre pour avoir des dents et des gencives saines. Elle emploie Ipana... et le massage. Comme bien d'autres, elle sait que des dents blanches et un sourire radieux dépendent de gencives fermes et saines... et qu'il faut masser les gencives régulièrement pour les maintenir en santé.



Avant le coucher (et au réveil) Margaret voit à ce que Barrie brosse ses dents soigneusement. Pour sa part, elle sait qu'elle doit son beau sourire à la blancheur de ses dents et à la santé de ses gencives. Tout comme sa maman, Barrie aussi masse ses gencives régulièrement avec un peu d'Ipana. Ceci accélère la circulation—raffermit les gencives.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada



Des gencives plus fermes—
des dents plus blanches
avec
Ipana et le Massage



Dans une classe moderne la maîtresse démontre aux écoliers l'importance de l'hygiène dentaire—qui comprend non seulement le brossage des dents au moins deux fois par jour, mais aussi le massage des gencives. Une enquête récente révèle que 7 dentistes canadiens sur 10 recommandent le massage des gencives pour aider à conserver la santé des dents.

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Directeurs

JEAN CHAUVIN
Secrétaire-trésorier
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIEUNDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAoust

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de locali-
té sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

IL N'Y A PAS QUE LES GRANDES VILLES...

N'AVEZ-VOUS pas déjà été frappés du fait que dans la province de Québec, par exemple, il y ait une ville immense comme Montréal, une ville importante comme Québec, mais qu'il y ait très peu de municipalités modestes? Nous passons de la grande agglomération urbaine au simple village. Je sais bien qu'il y a lieu de tenir compte de plusieurs autres villes d'importance secondaire, mais leur nombre est en somme fort restreint. Tandis qu'en Europe vous comparez entre les villages de nombreuses villes rapprochées les unes des autres où s'épanouit une vie locale extrêmement intéressante.

Notre civilisation contemporaine, très américanisée le plus souvent à notre insu, affectionne le gigantesque. L'idéal de beaucoup de gens, c'est d'habiter un jour dans la grand-ville. Ils s'imaginent que ce n'est que dans ces centres encombrés qu'ils pourront s'épanouir à leur guise, que c'est là seulement qu'ils trouveront satisfaction à leurs désirs les plus variés, d'ordre matériel ou intellectuel. Et le malheur veut que ce soit souvent la vérité. N'est-il pas dommage qu'il en soit ainsi?

Verhaeren a parlé des villes tentaculaires. Sans reprendre l'expression suggestive du poète belge, comment ne pas admettre, en examinant les faits, que la ville est une mangeuse d'hommes? Si elle maintient ses effectifs démographiques, c'est qu'elle draine constamment son capital humain des petites municipalités et des villages et des campagnes. Beaucoup d'individus, arrachés à leur milieu naturel, attirés comme des papillons par les reflets multicolores de l'éclairage au néon, se perdent dans l'anonymat de la vaste fourmillière humaine. Leur famille est réduite au minimum, ils se sentent isolés dans le grand tout et ils ne font rien pour l'amélioration des conditions d'existence dans une communauté sur laquelle ils ne peuvent avoir aucune prise directe.

Il n'en va pas de même dans une collectivité numériquement limitée. Chacun éprouve le besoin de l'entraide, chacun connaît son voisin, chacun se passionne pour les œuvres sociales de son petit groupement. En d'autres termes, chaque individu sent qu'il compte pour un, qu'il n'est pas un simple numéro matricule parfaitement interchangeable au gré des circonstances. Il en acquiert une assurance bienfaisante; se sentant encadré, il n'hésitera à se dépenser pour le bien de ses concitoyens immédiats. Il travaille en pleine matière humaine.

On aboutit ainsi à une saine décentralisation. Il n'est pas naturel que toute l'activité de la nation soit limitée à deux ou trois centres mastodontes. Et qu'on s'entende bien à ce sujet: il ne s'agit pas de préconiser le retour à la terre, la ruralisation intensive d'un pays. On ne marche pas au rebours de l'histoire; mieux vaut accepter les conditions dans lesquelles nous vivons, tout en songeant à les améliorer au maximum. Trop de gens s'imaginent que s'ils doivent quitter les grandes villes, c'est pour se rendre dans les territoires de colonisation où ils mèneront une existence pour laquelle ils ne se sentent aucun attrait.

La vérité, c'est qu'il est possible, dans une modeste collectivité, d'organiser une vie industrielle, commerciale, financière, sociale, intellectuelle, artistique aussi féconde et aussi attrayante que dans les grandes villes. Le coût de l'existence y est plus modéré, les exigences sont moindres. Grâce aux progrès modernes, les artistes de concert peuvent facilement se déplacer. La radio couvre le pays tout entier. Un homme de profession, un manufacturier, un marchand, un banquier, peuvent gagner très convenablement leur vie. Combien d'avocats, par exemple, exerceraient une activité infiniment plus lucrative dans une petite ville qu'isolés et perdus dans Montréal, où ne sont achalandées que les grandes études de plus en plus industrialisées?

Il est souvent question de démocratie; le mot est à la mode, même si chacun l'interprète à sa façon. Ne serait-il pas préférable d'en parler un peu moins et de hâter un peu plus son avènement dans notre existence quotidienne? Pour que la démocratie rallie le maximum des suffrages, pour qu'elle ne soit pas battue en brèche par les théories subversives, il est indispensable qu'elle puisse montrer des réalisations. Or, il saute aux yeux qu'une communauté où la population n'est pas trop élevée est en mesure, mieux qu'une autre, de pratiquer les vertus démocratiques. Chaque individu se trouve plus près du pouvoir, il participe directement à ses décisions. Le conseil-ville de Montréal nous impose ses règlements, sans que nous puissions en fait approuver ou condamner; nos élus sont éloignés de leurs commettants. Il n'en va pas ainsi dans une municipalité de trois ou de cinq mille habitants où il y a beaucoup de chances pour que vous connaissiez personnellement vos mandants, pour que vous soyez éventuellement vous-même l'un de ces mandataires désignés au suffrage pour servir les meilleurs intérêts du groupe.

Qu'y aurait-il donc lieu de faire à cet égard? Je sais pertinemment qu'il n'est jamais facile d'enrayer un courant puissant. On ne risque rien toutefois à essayer de faire prévaloir quelques idées de simple bon sens. Nous devons, à mon avis, chercher à nous renseigner le mieux possible sur les possibilités immenses des petits centres, où il devient plus aisé de mettre en valeur toutes les ressources locales et d'en tirer des richesses pour la population. Il y a lieu aussi de se rendre compte des méfaits de l'excessive urbanisation à laquelle nous nous sommes soumis sans réagir depuis moins d'un siècle. Si nous n'y prenons garde, en continuant dans cette voie, nous aurons bientôt, si ce n'est déjà fait, rompu l'équilibre sans lequel la vie d'une société est gravement menacée.

Cette prise de conscience de valeurs que nous avons jusqu'à maintenant négligées exige une étude attentive et approfondie du milieu dans lequel nous vivons. Il faut surtout se mettre bien dans la tête qu'il ne s'agit pas ici d'un retour au passé; le passé n'est vraiment un maître que s'il est un guide pour l'avenir, autrement il n'est qu'une défroque encombrante dont nous devons nous empresser de nous débarrasser. Or, je suis d'avis que la conception du groupe moyen correspond à un besoin contemporain qui se fera sentir de plus en plus. Ce n'est pas boudier, bien au contraire, les avantages de la vie et de la pensée modernes que de préconiser la décentralisation, c'est tout simplement poser les conditions pour en jouir davantage et pleinement, en ne continuant pas de vivre dans le climat d'incertitude et d'énervement qui est propre aux grandes villes.

D'aucuns songeront peut-être que ce sont là des vérités premières. J'estime pour ma part qu'elles seraient de nature à guérir beaucoup de nos maux, à régler beaucoup de nos problèmes. Ce sera une œuvre de longue haleine que d'en venir là: Paris ne s'est pas construit en un jour! Nos gouvernants auraient toutefois grand intérêt à chercher de ce côté des éléments de solution aux problèmes multiples, de plus en plus complexes, auxquels ils ont à faire face. Une fois que la production sera parvenue à combler les désirs depuis longtemps réprimés de la population, nous pouvons nous attendre à une terrible crise économique et sociale, plus dangereuse peut-être que celle de l'avant-guerre. En préconisant une décentralisation méthodique, en favorisant la multiplication des petits centres autonomes sur le sol de notre vaste province, ils réussiraient à amortir beaucoup de chocs et ils favoriseraient l'éclosion d'une vie communautaire plus intime, plus féconde, plus riche en valeur humaine. De cette façon, les exigences matérielles et intellectuelles de la majorité de nos compatriotes seraient amplement satisfaites. N'y a-t-il pas lieu d'y songer sérieusement?

Roger DUHAMEL

AERO-ACTUALITE

LE PREMIER HÉLICOPTÈRE CANADIEN

Par **ANDRÉ SAINT-PIERRE**

Jusqu'ici nous n'avions pas eu l'occasion de traiter des hélicoptères, ces appareils aériens dont le principe de sustentation réside dans un certain nombre d'ailes tournantes formant "rotor" autour d'un axe vertical. L'hélicoptère tel que nous le connaissons maintenant a pris naissance au cours de la dernière guerre, après des expériences incessantes poursuivies dans la plupart des pays du monde depuis plus de trente ans; il a connu une brillante "carrière militaire" avant d'être enfin acclamé comme un aéronef à la destinée commerciale incontestablement pleine de promesses.

Il est donc fort à propos de porter aujourd'hui notre attention sur les dernières réalisations de ce monde nouveau. D'autant plus que l'appareil qui mérite peut-être le plus de soulever notre intérêt est un hélicoptère canadien, le Szyncer-Gottlieb VI construit à Montréal aux usines de la société Engineering Products, rue Ontario est, pour le compte des Intercity Airlines, autre compagnie montréalaise reconnue comme une proche parente de la Compagnie de transport provinciale.

Sans s'écarter entièrement des sentiers battus par les pionniers de l'aéronef à ailes tournantes, Sikorsky et Bell, l'appareil Szyncer-Gottlieb, qui accomplissait ses premiers vols vers la mi-novembre, apparaît déjà comme un précurseur. Fondamentalement, il est parfaitement adapté à la fabrication en série et ainsi donc à la vente à un prix abordable. Muni d'un moteur de 180 c.v. seulement, il peut transporter 2 passagers et 50 lbs de charge commerciale, en plus bien entendu d'un pilote. La consommation d'essence et d'huile apparaît à la suite des premiers vols comme étant de l'ordre de \$4 à \$5 à l'heure, ce qui est extrêmement raisonnable pour un hélicoptère. L'encombrement de l'appareil est également fort raisonnable, le rotor à quatre pales ne mesurant que 28 pieds de diamètre.

Sans entrer pour le moment dans les détails du SG-VI, disons cependant qu'il se distingue par l'élément de sécurité offert par sa robuste charpente à l'acier chrome-molybdène, une extraordinaire absence de vibrations, un système de transmission positif excluant l'usage des câbles pour toutes les commandes principales, une facilité de conduite fort appréciable, une extrême simplification des instruments du bord, etc. L'excellence de la main-d'œuvre du Québec, s'ajoutant au talent indéniable de l'ingénieur Bernard Szyncer et de la mathématicienne Selma Gottlieb, complète ce tableau aux heureuses perspectives.

Les photographies qui accompagnent ces quelques notes illustrent les caractéristiques du nouvel appareil: la cabine pour trois voyageurs, le train d'atterrissage tricycle, le rotor principal, le rotor auxiliaire employé pour combattre l'effet de torsion infligé à l'équilibre longitudinal du fuselage par la rotation des quatre grandes pales, et autres détails.

Notons enfin que l'honneur de piloter le SG-VI au cours des premières envolées a été décerné à un pilote Canadien français, M. Gérard Sainte-Marie, un ancien pilote d'essai des bombardiers-plongeurs Curtiss "Helldiver" SBC, chez Fairchild Aircraft.

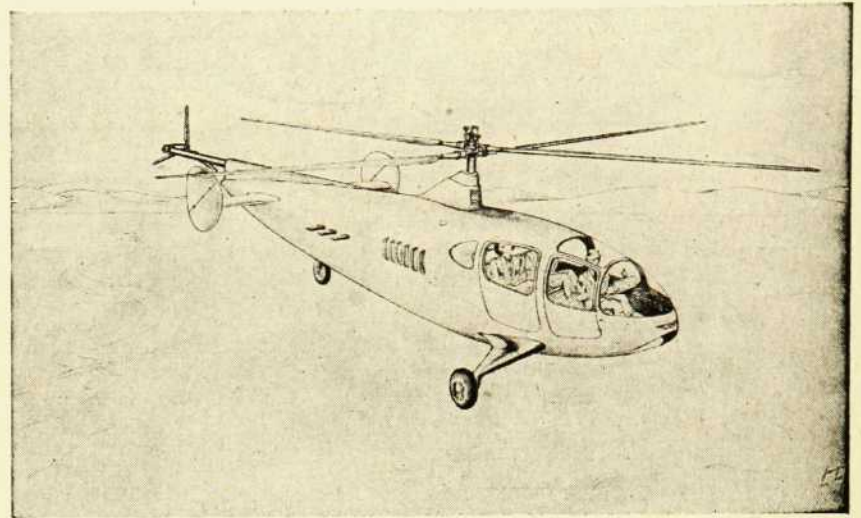
LE SIKORSKY S-51

On ne peut causer d'hélicoptères sans songer à l'Américain Igor Sikorsky, le "père" des premiers hélicoptères militaires R-4, R-5 et R-6 de l'armée et de la marine des Etats-Unis. Sikorsky fut le premier à mettre en pratique la formule désormais "standard" du rotor de sustentation et du rotor anti-torsion. Son appareil R-4 devint le premier hélicoptère à dépasser le stade expérimental; les services qu'il rendit dès le début sont innombrables. Les modèles suivants eurent un succès tout aussi grand, et en mai 1946, Sikorsky présentait au public le premier hélicoptère commercial de l'histoire, le S-51 à quatre places qui accomplissait récemment une tournée de démonstration au Canada.

En somme, le S-51 se présente comme un aéronef au dessin élégant et raffiné. Il s'agit bien d'un modèle de série à la performance prouvée, au coefficient de sécurité déjà plus élevé que celui de pratiquement tous les appareils volants de toute description. L'utilité d'un "avion" qui peut atterrir et décoller verticalement, se tenir immobile dans l'air, avancer, reculer, avoir un champ vague pour tout aéroport, s'impose par elle-même. Elle offre souvent une ample compensation pour le prix d'achat fort élevé (\$43,500 aux Etats-Unis) et le coût d'opération également élevé du S-51 (28 gallons d'essence à l'heure à vitesse de croisière).

Au premier abord, les caractéristiques du Szyncer-Gottlieb semblent comparativement supérieures à celles du Sikorsky. L'avenir dira si ceci est exact. De toute façon, Igor Sikorsky demeurera le génial inventeur d'un merveilleux principe. Ses travaux incessants et ceux de nombreux autres techniciens, au Canada comme aux Etats-Unis, rapprocheront de plus en plus de nous le jour où l'hélicoptère remplacera, et combien avantageusement, la "voiture de famille" dont il nous faut bien encore nous contenter pour quelques années...

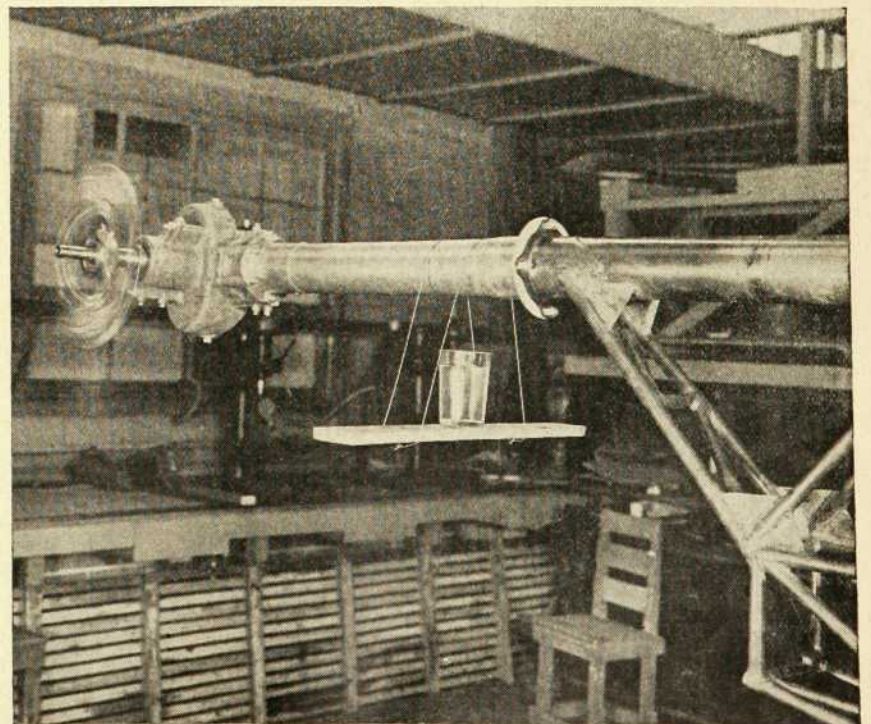
Le confort des passagers et une plus longue "vie" de la structure du SG-VI seront assurés par une réduction au minimum des vibrations causées par le fonctionnement mécanique des divers organes de l'appareil. Rotor auxiliaire en mouvement, le fuselage subit ici l'épreuve "du verre d'eau". *Photo Intercity Airlines.*



L'hélicoptère Szyncer-Gottlieb VI n'est pas encore revêtu du carénage qui lui donnera plus tard des lignes fuyantes et élégantes et une cabine parfaitement étanche. Nous devons à l'ingénieur Bernard Szyncer cette esquisse exclusive au "Samedi", une reproduction fidèle des futures lignes extérieures du nouvel aéronef.



Le premier hélicoptère commercial de l'histoire de l'aviation, le Sikorsky S-51, est déjà un modèle de série aux lignes élégantes et bien racées. Il transporte 4 passagers à une vitesse de croisière de 80 milles à l'heure. *Photo Helicopter Air Transport, Camden, N.-J.*



CONNAISSONS-NOUS vraiment nos meilleurs amis et nos pires ennemis ?

Dans la société, la brusque franchise des uns, l'intérêt, l'amabilité mensongère des autres nous masquent souvent les sentiments profonds d'autrui. Cependant, nous sommes tellement infatués que les flatteries nous plaisent et que de légers manques d'égards, des reproches adressés face à face nous laissent perplexes ou furieux.

Le cultivateur n'échappe pas toujours à cette loi ! Parce qu'il voit un merle croquer dans une cerise, il le chasse sans pitié, ne soupçonnant pas la lutte muette, désintéressée que l'oiseau à la gorge rousse, conduit tout le long de l'été, contre les chenilles, les mouches, les pucerons qui, sans lui, détruiraient le verger entier. Et parce qu'il constate la disparition d'un pigeon dans le pigeonnier, d'un poulet dans la basse-cour, il épaule incessamment son fusil et abat, d'un geste rageur, l'innocent faucon à l'affût du vrai coupable, l'hypocrite rat qui fuit devant l'homme et que le noctambulisme absout de bien des crimes.

L'ignorance enrobe ainsi tous les rapaces dans la même et injuste réprobation. Et pourtant, des observations scientifiques conduites dans tous les pays du monde permettent de conclure que l'agriculture n'a pas de plus puissants auxiliaires que l'oiseau de proie.

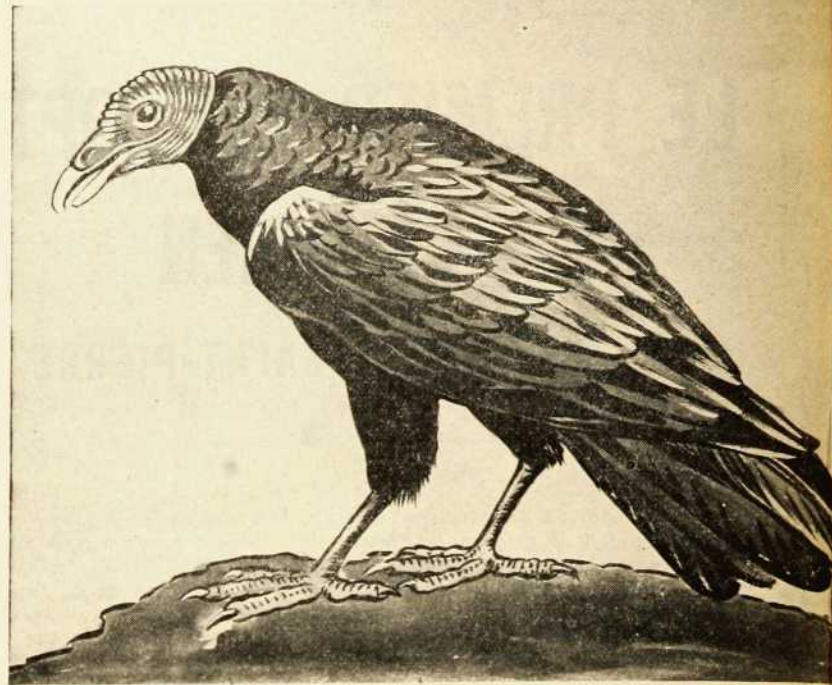
Avant de prouver la justesse de cette affirmation, voyons rapidement les traits caractéristiques de la physiologie de nos amis méconnus : Taille forte et raccourcie, robustesse du bec crochu, vigueur des pieds armés d'ongles durs, acérés et rétractiles qu'on appelle des serres, puissance du vol assurée par des ailes plus ou moins longues et larges selon les espèces.

Divisés en deux grands groupes selon les heures de leur chasse, ils comprennent des oiseaux nocturnes tels les hiboux, surnommés chats-huants, les chouettes

encore appelées chevêches, les nyctales, les plus petits des rapaces noctambules, dont le vol silencieux, les cris lugubres les ont fait considérer à tort comme de mauvais augures, et des oiseaux diurnes représentés par les aigles, les faucons, les busards, les buses et les éperviers.

Les oiseaux nocturnes ont des yeux dirigés en avant et entourés d'un disque de plumes effilées et raides. A cause de la dilatation de leur pupille, de l'impressionnabilité de leur rétine, la lumière les fatigue et les aveugle, aussi restent-ils cachés durant le jour, se réservant le crépuscule et les nuit claires pour la chasse sourde et sans merci livrée aux petits rongeurs : rats, souris, mulots, taupes, belettes.

Les oiseaux diurnes sont, au contraire, doués d'une vue perçante et forte. Leurs longues et puissantes ailes leur permettent de voler très haut dans le ciel, de fondre inopinément sur la proie aperçue au creux d'un sillon, tapie sous une touffe d'herbe, de l'enlever sans même toucher terre et de repartir avec elle vers les hautes cimes des rochers où le faite des grands arbres où ils bâtissent leurs nids. Eux aussi s'attaquent surtout, du moins



Très souvent, il arrive que les paysans, bien à tort, cherchent noise à des oiseaux qui, en dépit des préjugés, leur rendent d'immenses services. C'est ainsi qu'une quantité d'oiseaux nocturnes, réputés comme étant "terribles", font pourtant un travail d'assainissement qui protègent les moissons. Voilà qui devrait les faire apprécier.

LES FAUX ENNEMIS

LES OISEAUX DE PROIE ET L'AGRICULTURE

Par MARCELLE LEPAGE-THIBAudeau

Il y a aussi toute la catégorie des oiseaux diurnes qui, bien que de mauvaise réputation, poursuivent leur tâche de collaboration avec l'agriculteur. Très souvent il arrive que ces derniers sont fort mal récompensés de leur œuvre utile, comme nous verrons dans le fort intéressant article de notre collaboratrice. Dessins d'Hector Brault.



pour la plupart, aux rongeurs destructeurs des moissons et leur font une guerre qui, pour se faire en plein jour, n'en est pas moins sûre et totale.

La quantité et la qualité des repas des oiseaux de proie nocturnes aussi bien que diurnes ont été étudiées expérimentalement par l'analyse de leurs déjections.

L'oiseau de proie, mangeur de petits mammifères qu'il avale généralement tout ronds, possède dans son estomac des glandes spéciales sécrétant un mucus dans lequel s'enroben les os et les poils qui sont ensuite vomis sous forme de pelotes noires et allongées. C'est précisément l'étude du contenu de ces pelotes, souvent prises pour des excréments de petits animaux, qui a permis à des naturalistes de trouver avec certitude la nature des proies convoitées par les rapaces et d'établir par des chiffres l'utilité et la nocuité des différentes espèces.

Voici des citations assez éloquentes pour se passer de commentaires :

"Lenz, un naturaliste français, estime que toute chouette exterme pour sa part, chaque année, environ quinze cents rats ou souris, sans compter les hannetons et les grosses chenilles."

Un autre admet que "le hibou croque, à l'occasion, quelques oisillons, mais il affirme que ce mal est sans importance en regard des hécatombes de rats, de souris, de mulots, de belettes dont il est responsable. D'innombrables autopsies, d'examen de déjections établissent l'utilité des hiboux dans la proportion de quatre vingt-quinze pour cent."

"Une nyctale, malgré sa petite

taille, détruit vingt fois plus de mulots et de souris qu'un chat."

"On accuse le chat-huant de dévaster le pigeonnier jusqu'au jour où l'on trouve un rat dépecé dans le nid du chat-huant et des débris de pigeon dans l'estomac du rat."

Voici encore un savant français qui s'écrie, à la suite d'une destruction massive de rapaces nocturnes dans sa région : "Pauvres chouettes, pauvres hiboux, dont le cri mélancolique était la poésie des soirs, les invasions de rats des champs vous ont-elles assez vengés ! En vous exterminant, la démence humaine atteint son paroxysme."

Certains fermiers américains élèvent des chouettes plutôt que des chats, "ces feignants rentés", comme les qualifiaient justement un naturaliste canadien au courant des exactions qu'il commet hypocritement.

En Italie, ces mêmes précieux oiseaux vont librement dans les fermes. On les laisse, les ailes coupées, courir dans les maisons, les cours où ils prennent les petits rongeurs. Dans les jardins, ils détruisent les limaces et la vermine sans causer le moindre dégat, dit-on.

En voilà assez, nous semble-t-il, pour prouver l'utilité des oiseaux de proie nocturnes et affirmer que tuer un seul d'entre eux constitue un véritable crime contre l'agriculteur.

Quant aux rapaces diurnes, les anciens naturalistes se montrent plus réticents à leur égard. Cependant, les savants d'aujourd'hui réservent leurs foudres pour trois espèces dont la nocuité est franchement évidente : l'autour, l'épervier brun et l'épervier de Cooper, trois garnements effrontés à prendre résolument en chasse. On a vu l'autour enlever un poulet, et cela plus d'une fois, sous les yeux mêmes d'un fermier distribuant le grain à sa volaille.

Pour ce qui est des autres espèces, elles sont plus utiles que nuisibles.

Le Busard des marais qu'on appelle cossade, ce bel oiseau d'un bleu grisâtre qui plane sur nos lacs, rase nos champs, se nourrit pour une part de petits lézards, de grenouilles, de couleuvres, de gros insectes et, exceptionnellement, d'oisillons et pour plus de la moitié de mulots et de souris.

Toutes les buses doivent être considérées comme des amies de l'homme et même des petits oiseaux qui construisent souvent leur nid sur le même arbre qu'elles, sans que jamais elles ne s'en inquiètent. Des calculs ont prouvé que soixante-quinze pour cent de leur nourriture est composée de petits animaux ennemis de l'homme.

[Lire la suite page 29]

“ UN AMI VIENDRA CE SOIR ”

Avec
Madeleine Sologne
 et **Paul Bernard**



Août 1944... La France se prépare à secouer le joug de l'opresseur. Quelque part dans la montagne, non loin de la frontière suisse, une oasis de paix dans la tourmente : le sanatorium de la Colline, où le vieux Docteur Lestrade soigne des malades nerveux et des maniaques. Beaucoup parmi eux sont des victimes de la guerre, de cette guerre qui ne pénètre plus jusqu'à chez eux. Il y a là Philippe Prunier qui se promène toujours le torse nu, car il a l'idée fixe que les Allemands veulent le faire mourir de chaleur — Michel Lemaret, le vieux philosophe qui a son royaume à lui où ne règne que la bonté et qui parle aux fleurs et aux bêtes, seuls citoyens de son pays de rêve en dehors de lui, car les hommes sont encore trop méchants pour y être admis — Charles Levailier qui voit à travers les choses et qui croit que tout le monde est mort — Madame Belin qui, à la longueur de journée, berce un enfant inexistant — Le Commissaire Louis Martin, un ancien commissaire de police, devenu fou à la suite d'une erreur judiciaire dont il avait été l'auteur et qui avait coûté la vie à un innocent. C'est l'homme le plus détesté du sana car, à la recherche du vrai coupable, il soupçonne tout son entourage, persécute tous les autres malades, se rend insupportable.

Il y en a encore beaucoup d'autres. Mais parmi ces malades se cachent des hommes qui, avec la complicité du Docteur Lestrade, simulent la folie : des résistants. Ce sont : Robert, un jeune parachutiste anglais ; Jacques, un musicien et le jeune Pierre qui joue au peintre fou et a des crises de rire que personne ne peut arrêter. Sa sœur, l'infirmière en chef Béatrice, est également des leurs, ainsi que le jeune assistant du Docteur Lestrade, le docteur Pigaut. Et puis, il y a Hélène, une très jeune fille qui n'a plus personne au monde, car tous les siens ont péri pendant un bombardement, et que Jacques aime d'un amour sincère et profond et qu'il n'ose pas encore avouer. Un jeune chirurgien suisse, le docteur Maurice Tiller qui passe ses vacances dans une villa voisine du sanatorium, tombe amoureux d'Hélène. Elle l'aime aussi — car pour elle, il représente la paix, le bonheur, un pays où l'on ne connaît ni la guerre avec ses horreurs, ni les persécutions. Les résistants reçoivent les ordres préparant le soulèvement suprême, de leur chef, le Commandant Gérard, organisateur et idole de tous les maquis des environs, mais que personne ne connaît : il est presque devenu un mythe qui domine toute la région. Mais le jour où le maquis doit déclencher son offensive générale, nous apprenons que le docteur suisse est en réalité un espion allemand qui s'était introduit dans le sana pour y dépister les résistants, et surtout pour trouver l'introuvable Commandant Gérard. Maintenant les événements se précipitent : Pierre est tué et Pigaut périt pendant une mission. Et le Commandant Gérard se dévoile : il n'est autre que le commissaire Martin qui avait su créer autour de lui un rideau de haine qui, mieux que n'importe quoi, le cachait aux yeux aussi bien de ses ennemis que de ses amis. C'est le même soir qu'on apprend qu'Hélène est une Juive dont toute la famille a été massacrée ou déportée, et qu'elle se cachait chez le docteur Lestrade en attendant une occasion de franchir la frontière suisse. Tiller qui avait sincèrement aimé la jeune fille, est un fanatique de la doctrine nazie.

[Lire la suite page 29]

Photo du haut, à gauche, MICHEL SIMON dans le rôle de Michel Lemaret, le vieux philosophe qui a son royaume à lui où ne règne que la bonté et qui parle aux fleurs et aux bêtes. — A droite, PAUL BERNARD (le Docteur Tiller), espion nazi sincèrement épris d'une maquisarde : HELENE (Madeleine Sologne). — Au centre, les mêmes dans une scène dramatique. — Ci-dessous, à gauche, une scène pathétique : celle des malades mentaux connaissant la terreur d'une inquisition nazie. — A droite, MICHEL SIMON (Michel Lemaret) LOUIS SALOU (le commissaire Martin et le Commandant Gérard) et MADELEINE SOLOGNE.



Voici une terreur panique suscitée au sein de la foule par quelques coups de feu. La scène se passe dans une ville du Brésil où la populace s'était massée en guise de protestation contre la vie chère et les taux d'inflation. Aux manifestations suivirent le pillage et la casse, ce qui explique l'intervention de la police. Heureusement que ces choses nous sont épargnées au Canada.

Photo International News.



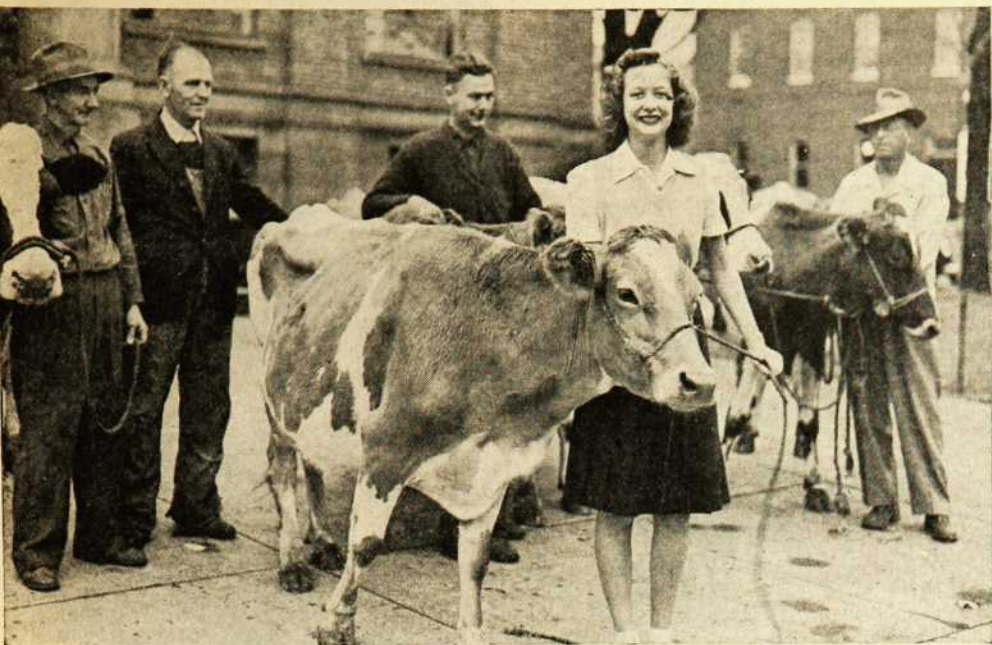
ÇA ET LÀ PAR L'IMAGE

Au centre, le port d'Haïfa avec, au second plan, quelques navires transportant "illégalement" des réfugiés juifs en Terre-Sainte. — Ci-contre, à gauche, un citoyen de Trieste que des gardes britanniques conduisent au poste à la suite d'une manifestation par trop violente au lendemain d'une décision des quatre grands qui n'eut pas l'heur de plaire à ce monsieur. Il est à craindre que, tout comme le malheureux port de Dantzig, celui de Trieste en voie bien d'autres. Photo International News.



Madame, ne vous plaignez pas trop que certaines victuailles soient devenues rares chez votre fournisseur. Contemplez un moment cette petite Viennoise qui, très laborieusement s'applique à trouver quelques racines en guise de légumes pour son repas du soir, et après, vous vous direz que les choses pourraient être pires. — A droite, voici l'Ingrid Bergman Made In U.S.A. Il s'agit de DOROTHY HART à qui l'on prévoit le plus brillant avenir. Photo International News.





Une ville qui a été éprouvée comme Dunkerque peut avoir besoin de tout, comme bien l'on pense. Voilà pourquoi certains citoyens de la ville américaine de Dunkirk y sont allés de quelques bonnes vaches laitières. Tous les gens de cœur apprécieront comme il se doit un si beau sentiment d'altruisme, gage de paix et de bonne entente.



Eloquente manifestation de la sympathie éprouvée par la ville américaine de Dunkirk, N.-Y., pour la ville française du même nom. Une gracieuse jeune fille montre l'inscription nouvelle donnant le nom de Rue des Fusiliers Marins à une importante artère de l'endroit, désormais ainsi appelée. La difficulté de prononciation sera là, bien sûr, mais qu'importe, c'est la bonne volonté qui compte et il n'en faut pas davantage pour cimenter une grande amitié issue d'une grande épreuve. Le geste que vient de poser cette ville américaine méritait d'être cité en exemple.

Photos International News.



Les citoyennes de Dunkirk, N.-Y., n'ont pas oublié, non plus, que les jeunes mamans de la ville française de Dunkerque peuvent avoir un besoin pressant de carrosses de bébés. Ce don généreux fut rendu possible grâce à la collaboration d'un marchand de l'endroit que les citoyennes de Dunkerque garderont très longtemps en mémoire.



Les amitiés qui naissent dans l'épreuve sont profondes et durables. Les deux grandes guerres mondiales ont appris, par exemple, à la France et aux Etats-Unis à mieux se connaître et pour tous ceux qui ont vécu dans ces deux pays il ne fait pas de doute qu'un solide courant de sympathie demeure et demeurera indéfectible entre ces deux champions de l'idéal démocratique. Afin de mieux démontrer l'existence de ce lien d'amitié, la ville de Dunkirk, N.-Y., lançait dernièrement une grande campagne de récupération pour venir en aide à la ville de Dunkerque si douloureusement éprouvée. Ci-contre, un groupe d'enfants contribuant avec toute la générosité spontanée de leur âge, apportent au comité municipal de cette campagne, tout ce qu'ils ont pu trouver et qui fera beaucoup de bonheur à ces gens.

LE PORTRAIT DE LADY BARBARA

Par F. de BAILLEHACHE

LORSQUE J'ARRIVAI dans l'atelier du peintre Stephen, il terminait la copie d'un portrait d'homme, fort beau et très Anglais, qui me parut être de la plus belle époque de l'ère victorienne. En face de lui, un grand et maigre Britannique aux cheveux gris, fumait une courte pipe. La ressemblance entre le visiteur et le portrait était frappante.

Après les présentations, je ne pus me tenir de formuler une critique :

— Quelle amusante idée de copier ce tableau avant de le restaurer ! Car je vois qu'il est en assez mauvais état, et même que vous avez commencé à le nettoyer, là... Mais... On dirait que la peinture a l'intention de s'effacer... Elle tient mal. Heureusement que vous êtes habile, Stephen !

— Oh ! Ça ne fait rien, remarqua lord Harefield. Le peintre il peut s'en aller. Ce portrait sera détruit, lavé.

— Quel dommage ! m'écriai-je. Il est beau ! on dirait un Benett.

— Justement, reprit l'Anglais. C'est pourquoi je fais copier.

Stephen travaillait sans parler. Sa copie était aussi belle que l'original. En comparant les deux tableaux, j'aperçus soudain, en transparence, dans le front du portrait ancien, deux yeux foncés qui me fixaient à travers la nuance plus claire du front de l'homme.

— Ah ! dis-je. Je comprends ! Le tableau est surpeint ! Qu'est-ce qu'il y a dessous ?

Lord Harefield soupira et sourit en serrant le tuyau de sa pipe entre ses dents :

— Oui, on vous a vu ? Eh bien — je peux vous dire, c'est maintenant plus un secret. Là, que vous voit, c'est mon grand-père, le huitième lord Harefield, mort en 1867. Et là-dessous, c'est sa grand-mère à lui, la cinquième lady Harefield, la belle Barbara Gateway, qui avait dépensé la moitié de son fortune, dans son temps, pour secourir les malheureux Français qui fuyaient les « cruelletées » de votre Révolution, que vous pensez maintenant était jolie.

« Lady Barbara Harefield était très belle, et Reynolds, notre grand sir Josuah Reynolds, le peintre, avait peint d'elle ce portrait qu'on trouvait magnifique. Tout le monde admirait tous les trois, le peintre, le modèle et le portrait.

« Mais voilà que le mari, le cinquième lord Harefield est mort dans un naufrage, et il avait laissé un testament compliqué. Naturellement, les biens immeubles revenaient au majorat, mais ses fils, le sixième lord Harefield et le second fils, sir Percy, se sont querellés pour la collection de tableaux. Enfin, les notaires ont réglé ces questions... Mais le portrait de lady Barbara a été donné à sir Percy... et c'était pourtant sa vraie place au château de Buckley Grange, chez l'aîné, et pas du tout chez le cadet.

« Le nouveau lord Harefield ne pouvait pas se consoler. Il alla en croisière avec des amis. Quand il retourna, le vieux maître d'hôtel Stanson lui dit : « Il y a une visite pour Votre Grâce dans la petite bibliothèque ! »

« C'était le portrait de lady Barbara qui pendait au mur. Le cher vieux serviteur avait réussi à le voler... Mon grand-père était très touché, mais aussi bien ennuyé. Il ne voulait pas dénoncer le coupable qui

avait agi seulement par dévouement. Comment faire ? Son cadet, sir Percy, était aussi en voyage ; à son retour tout serait découvert... »

« Non loin de Buckley Grange habitait un peintre, Philipp Benett, passablement à la mode. Il vivait en faisant des portraits. Mon aïeul le fit venir, et il obtint que son portrait à lui serait exécuté sur celui de lady Barbara... Oui, par-dessus et en secret.

« Jamais la police n'a pu découvrir la toile volée chez sir Percy. Personne n'a su rien de cette affaire pendant longtemps. Les portraits de famille étaient à Buckley Grange et mon grand-père, puis mon père les montraient avec orgueil aux visiteurs. L'époque 1840-1860, n'intéressait encore que les enfants des modèles.

« Vers 1935, le dernier héritier direct de sir Percy Harefield mourut en Ecosse, où cette branche-là était allée se fixer après sa querelle venimeuse avec la branche aînée. Naturellement, ce fut moi qui ai hérité de tout le mobilier de famille du château. Les tableaux que mon aïeul avait vus partir de Buckley Grange avec tant de douleur y sont revenus, tous... sauf naturellement le portrait de lady Barbara qui avait été volé autrefois et que personne savait plus où il était.

« L'an dernier, quelques critiques commencèrent à chercher des tableaux du temps de notre très aimée reine Victoria. Le nom de Philippe Benett fut prononcé, et des conservateurs de musées sont venus demander chez moi si j'en avais, et si je voulais bien les prêter pour une exposition. J'en avais deux : le couple des huitièmes lord et lady Harefield. Quand les conservateurs ont été partis, j'ai fait décrocher les tableaux, et désencadrer pour le nettoyage... Alors un papier est tombé du portrait d'homme par Benett, avec quelque chose d'écrit :

« Beware... » Attention !

« Ainsi, j'ai fait, et j'ai trouvé un autre papier collé entre la toile et le châssis, il y avait dessus :

« — Pardonnez au vieux Stanson, il est pas un voleur, il a cru bien faire. Qu'il repose en paix. C'est moi qui cache lady Barbara. Un bon débarbouillage suffira. »

« Ces mots étaient signés de mon grand-père peu de temps avant la date de sa mort, et j'ai comme ça appris l'histoire. On voit pas beaucoup de *butlers* dévoués comme ça maintenant. Il y avait seulement le grand-père, le vieux Stanson et le peintre Philipp Benett qui savaient la chose, et tous les trois sont morts depuis un demi-siècle.

« J'ai apporté des tableaux en France, mais seulement la dame va aller à l'exposition, déjà elle est dans le musée ; le gentleman est ici, pour le débarbouillage, exactement. Je l'ai fait porter chez Mr Stephen, pour savoir si l'aventure était véritable, si je devais croire le petit morceau de papier et si la signature de mon grand-père était valable.

« Mais Mr Stephen a tout de suite retrouvé les yeux, là... Et aussi un morceau de la robe, ici, sous la manche de l'habit vert du huitième lord. C'était alors bien une histoire vraie.

« C'est pourquoi je demande à lui de copier de tableau de Philipp Benett avant de fondre cette belle peinture avec des produits chimiques qu'il sait, afin de retrouver le portrait magnifique de lady Barbara Harefield, par sir Josuah Reynolds... »



Stephen travaillait sans parler. Sa copie était aussi belle que l'original. En comparant les deux tableaux, j'aperçus, dans le front du portrait ancien, deux yeux foncés qui me fixaient à travers la nuance plus claire du front de ce brave homme.

Dessin de JEAN MILLET.

UNE FLEUR POUR L'ÉPICIER

"Une fleur pour m'avoir fait connaître cette merveilleuse soupe Campbell's — au Bœuf et Nouilles !" Plus d'une mère doit avoir envie de fleurir la boutonnière de l'épicier qui lui a suggéré d'acheter l'une des plus populaires Soupes Campbell's. Elle se rend compte que c'est une soupe sur laquelle elle peut compter, en tout temps, comme plat principal pour l'aider à bien nourrir sa famille par ces jours où certains aliments sont encore rares... une soupe qui ne manque jamais de plaire. La Soupe au Bœuf et Nouilles Camp-



Il faut de l'eau toujours à chaque fleur qui pousse,
Et mon bel arrosoir me manque rarement...
Moi-même je grandis, sans heurt et sans secousse,
Car la Soupe Campbell's j'avale assidûment!

bell's a été chaudement accueillie dans tout le pays, et à cela, rien d'étonnant. C'est une vraie soupe au BOEUF : un riche bouillon de bœuf maigre qui a mijoté lentement... rempli de nouilles aux œufs imprégnées de bon bouillon de bœuf... et beaucoup de morceaux de bœuf tendre.

Vous voudrez que votre famille se régale de cette excellente soupe favorite — la Soupe au Bœuf et Nouilles Campbell's. Si copieuse et si riche, si nourrissante et si bonne.

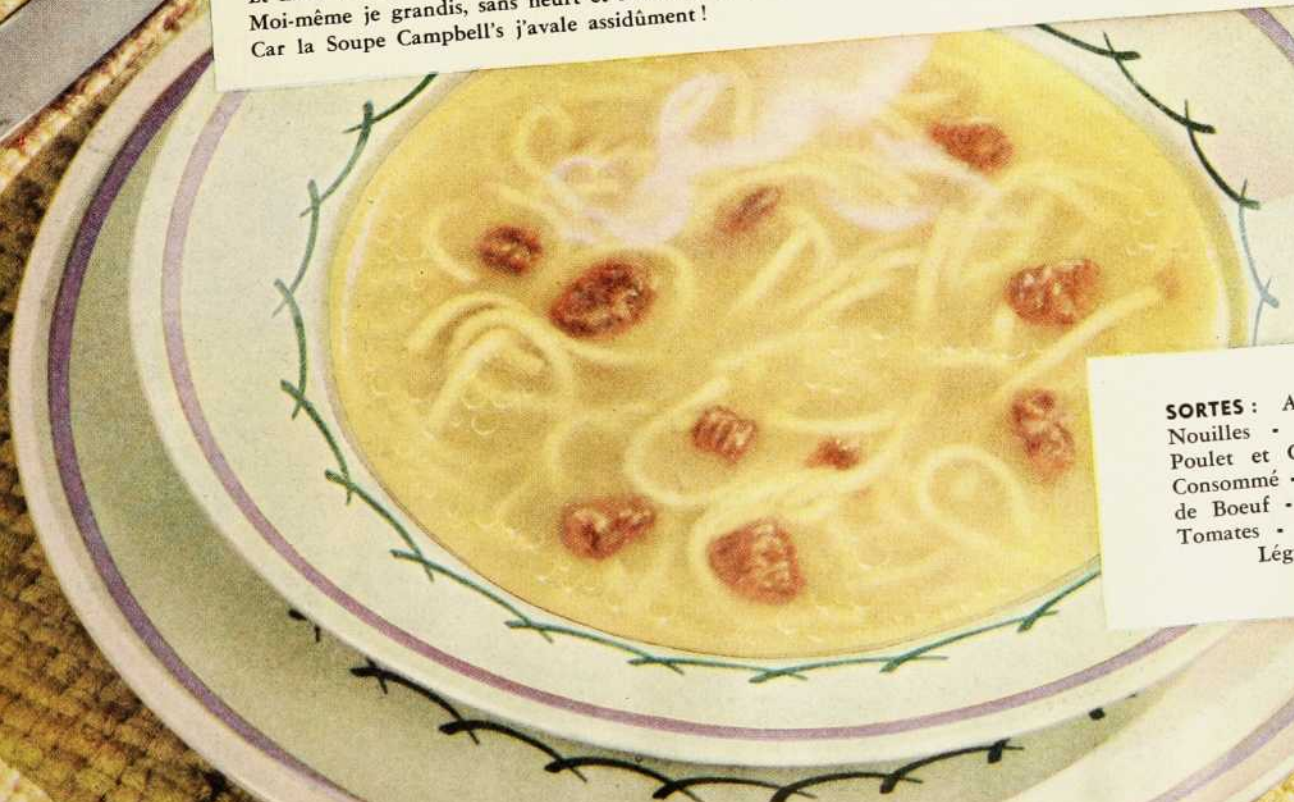
SOUPE AU BOEUF ET NOUILLES *Campbell's*

Préparées par Campbell's au Canada

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



SORTES : Asperges • Bœuf • Bœuf et Nouilles • Bouillon • Céleri • Poulet • Poulet et Gombos • Poulet et Nouilles • Consommé • Crème de Champignons • Queue de Bœuf • Pepper Pot • Potage Ecossais • Tomates • Légumes • Légumes et Bœuf • Légumes à la Végétarienne.



Calvert · 1622

HOMMES CLAIRVOYANTS

Saunders · 1907

*Peint pour Calvert par Adam Sberiff Scott, R.C.A.*

En 1907, à Indian Head, Saskatchewan, malgré une gelée mortelle, s'étendait un champ où fleurissait un blé d'or. C'était là du Blé Marquis. La découverte du Marquis par le docteur William Saunders, Père de l'agriculture canadienne et Fondateur des Fermes Expérimentales du Dominion, était le couronnement de toute une vie consacrée à l'intérêt des fermiers canadiens. Aujourd'hui le Blé Marquis contribue à la prospérité du monde entier.

En 1907 Saunders dit:
"Soyez des hommes de foi"

En 1622 CALVERT dit:
"Contribuez aux emblavures"

IL Y A PLUS de trois siècles, Calvert disait: "Je suis venu semer... afin que ces contrées soient cultivées."

Fondateur de colonies dans le Nouveau Monde, et Secrétaire d'État sous Jacques Ier, Calvert prévoyait peut-être le développement agricole du Canada lorsqu'il disait: "La terre nous assurera bien des choses si nous y mettons l'effort voulu."

Homme clairvoyant du 17ième

siècle, et apôtre ardent de l'unité, les idéals de Calvert ont inspiré les hommes clairvoyants de toutes les générations qui se sont suivies depuis l'ère de Calvert, il y a 300 ans.

Notre pleine mesure comme nation dépend de l'unité d'intention. Pour tout Canadien de jugement, il n'y a qu'un Canada.

Les esprits clairs demandent... un Canada Uni

Calvert DISTILLERS
(Canada) Limited
AMHERSTBURG · ONTARIO

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

UNE OPINION DES PLUS INTERESSANTES DU CERBERE BILL DURNAN

Bill Durnan, le meilleur gardien de buts du hockey majeur qui, de nouveau, remportera le trophée Georges Vézina, n'est pas seulement un excellent cerbère. Il est, de plus, un analyste émérite du hockey professionnel. La sentinelle du Canadien nous a émerveillé ou presque à la suite de sa définition du meilleur joueur de hockey. Elle se résume à peu près en ces termes, sans mentionner de nom : "Le meilleur joueur de hockey n'est pas, selon moi, celui qui est le plus souvent en possession de la rondelle, comme sont portés à le croire un trop grand nombre de fervents partisans du hockey. C'est plutôt celui qui se met toujours en position pour la recevoir, en dépit de toutes les bûches et les embûches qu'il rencontre sur la patinoire, tout particulièrement au cours de compétitions plutôt serrées."

C'est là, il faut l'avouer, une analyse d'une grande simplicité, qui reflète merveilleusement le caractère et les connaissances du fameux cerbère du Canadien. En plus, elle situe exactement l'un des principes les plus importants du hockey professionnel, l'un des plus méconnus d'un sport rapide et violent.

En effet, lorsque l'instructeur veut faire comprendre à certains joueurs qu'il leur faut d'abord se tenir à la place qui leur est affectée dans leur équipe, puis qu'ils doivent évoluer de manière telle, qu'au moment où cette équipe attaque, ils doivent s'efforcer de se dégager du groupe dont ils sont l'objet pour se trouver seuls à un endroit où ils pourront recevoir la rondelle, ces joueurs ne comprennent pas. Pour eux, ne pas accourir dans la direction de la rondelle, c'est un peu l'abandonner à son sort. Ils nous font penser à ces chiens lévriers, pourchassant à toute haleine le lièvre mécanique !

Nous avons entendu, récemment, cette réponse d'un joueur du Canadien, à qui l'on reprochait de ne pas passer le disque assez souvent et au bon endroit : "Mais à qui voulez-vous que je passe, X et Y ne se placent pas au bon endroit." Le déplacement ou le démarquage, si l'on peut dire, l'art de se poster à la bonne place pour recevoir la rondelle est à la base du hockey majeur scientifique, celui qui se joue en utilisant au maximum l'esprit et les qualités physiques de tous les joueurs d'une équipe. Car un club constitue un ensemble bien supérieur comme rendement à la réunion de joueurs étoiles, pratiquant individuellement, même en accomplissant de véritables exploits personnels.

Quand les spectateurs se sont extasiés — le mot n'est pas trop fort — sur la quasi-perfection du jeu des Rangers de New-York d'il y a 10 ans et plus, avec Bill Cook, Frank Boucher et Bun Cook, qui faisaient voyager la rondelle d'un joueur à l'autre avec une sûreté étonnante, c'est parce que ces joueurs se déplaçaient bien, se démarquaient. Après tout, ce ne devrait pas être une chose tellement difficile pour des joueurs de hockey professionnels !

CHOSSES ET AUTRES

■ Charlie Larivière, qui fut l'un des meilleurs receveurs semi-professionnels de notre province, de 1930 à 1940, pour les clubs Sorel et Lachine, est aujourd'hui solliciteur de la compagnie "National Brewery"... Les athlètes professionnels des Indes ne pratiquent pas leur sport favori, le football, pendant plusieurs semaines, durant lesquelles ils font la grève sur le tas, parce qu'ils observent avec scrupule le jeûne du Ramadan des Mahométans. C'est le mois pendant lequel les Musulmans doivent s'abstenir de manger pendant la journée. Ils doivent attendre l'heure où l'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir, pour se mettre quelque chose sous la dent... Dans les villes, cette heure est annoncée par un coup de canon, que les croyants attendent. Or, on sait que l'année musulmane est établie non pas sur le soleil, comme la nôtre, mais sur la lune. Les mois durent une lunaison, c'est-à-dire 28 jours. Conséquemment, au lieu d'être fixés comme les nôtres, les mois avancent sur les saisons chaque année. Sans nous lancer dans des calculs arides, rappelons simplement qu'au bout d'un certain temps les mois ont changé de saison et que le Ramadan tombe tantôt en

hiver et tantôt en été. Cette année, c'est durant l'hiver. Et, en hiver, disputer une joute de championnat sans manger durant la journée, c'est trop dur, vous en conviendrez. Etrange répercussion de la religion sur le sport!... Nous avons le regret d'annoncer la mort de Charles Beaudoin, survenue à l'âge de 72 ans et 9 mois. "Charlie" fut à l'emploi des pistes de courses canadiennes et américaines, depuis plus de 40 ans. Nos condoléances à la famille !

■ Clarence Campbell, président de la N.H.L., lui-même un défenseur des veuves et des orphelins, ne se laisse pas manger la laine sur le dos par un certain groupe de rusés magnats du hockey "amateur" d'Ottawa. Il affirma récemment, en termes des plus clairs, que, d'après une entente faite entre la N.H.L. et la C.A.H.A., tout club de hockey amateur est supposé ne pas avoir de contrats où l'argent est en jeu, avec ses joueurs. Incidemment, les Sénateurs d'Ottawa ont des contrats réfractaires à l'entente entre les deux grandes organisations précitées, si l'on peut dire. Cependant, ces dits contrats sont parfaitement valides, au point de vue de la loi. Et ce qui ne manque pas de piquant — ces faux amateurs, on les apprête à toutes les sauces — c'est que l'un des deux joueurs des Sénateurs qui ont décidé de laisser leur blanche hermine aux orties pour devenir ouvertement professionnels avait un contrat en bonne et due forme, stipulant un salaire de \$4,000 pour 5 mois de travail sur les patinoires de la Ligue Senior. Va sans dire que ce salaire princier pour un supposé amateur le rayait, par le fait même, des rangs amateurs. Et il n'est pas le seul dans la même barque ! Si les mogols des Sénateurs s'obstinent à vouloir régler le cas devant les tribunaux — nous croyons que tout s'arrangera hors de cour — c'en sera fait de l'exemption de taxes d'amusement accordée aux ligues supposées amateurs. Alors, le fisc mettra la main dans le panier et Tommy Gorman et ses associés n'auront pas le meilleur. Ce qui revient à dire que les mogols les plus heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire... devant les tribunaux.

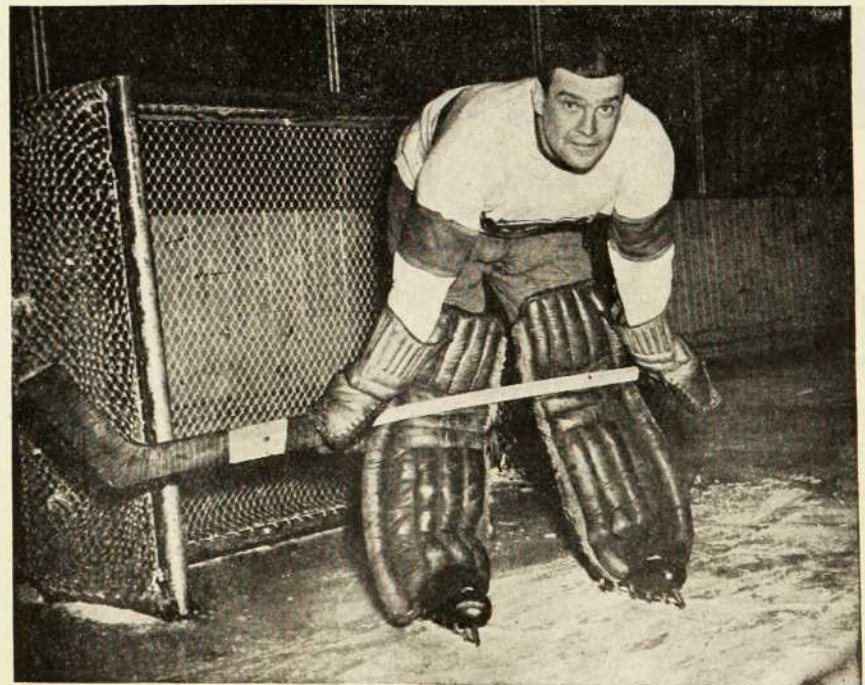
■ Nous, du monde civilisé, ne connaissons qu'un seul moyen de glisser sur la glace, avec ou sans patins. Les Lapons de la région la plus septentrionale de l'Europe, au nord de la Scandinavie, en connaissent un excellent depuis plusieurs siècles... Les traîneaux et les embarcations de pêche des Lapons n'ont pas de rivaux nulle part ailleurs dans le monde, pour la solidité, la légèreté et la finesse des manœuvres. Bien mieux encore, ce peuple a les mœurs les plus honnêtes qui se puissent trouver dans toute l'Europe ; bref, il n'a rien des Barbares. Ces gens sont des nomades ; ce ne sont pas des sauvages. Le Lapon se déplace suivant les saisons pour faire paître ses troupeaux de rennes ; et c'est ainsi que, sans passeports, il a libre accès dans tous les Etats scandinaves, ce qui est une situation à peu près unique. Pour suivre aisément partout leurs troupeaux ou le gibier de leur chasse, ils portent des souliers d'une construction particulière. La semelle, tout comme la tige et l'empaigne, est faite de peau de renne à laquelle on a laissé une partie de ses poils. Comme on sait, le poil de toute fourrure a une inclinaison naturelle. Il n'y a donc qu'à tailler la semelle en deux parties que l'on coud sous l'arche contre-sens de poil d'une de l'autre. Le mouvement de glissade est ainsi constamment contrarié.

■ Réponse à MM. A. Lincourt et C. Gingras, Montréal : Non, messieurs, Jake Early, du club Washington, fut le seul receveur des ligues majeures qui portait des lunettes en arrière du marbre.



ELMER FERGUSON, l'un des meilleurs rédacteurs sportifs de l'Amérique du Nord, serait l'homme tout désigné pour dramatiser la vie d'un athlète canadien, pour rédiger un scénario d'un film que pourrait produire Paul L'Anglais, co-proprétaire d'une nouvelle compagnie de cinéma canadienne... Il est question de produire un film basé sur la vie et la carrière du regretté centre du Canadien, Howie Morenz, où son jeune fils de 19 ans remplirait un rôle important... Incidemment, la compagnie Metro-Goldwyn-Mayer a décidé de tourner un film inspiré de la carrière du lanceur des White Sox de Chicago, Monty Stratton, qui perdit une jambe, lors de la récente guerre, et qui tenta un retour au jeu, à l'aide d'une jambe artificielle.

BILL DURNAN, l'excellent gardien de buts du Canadien, se dit certain de terminer de nouveau en tête des sentinelles de la N.H.L. pour obtenir le trophée Georges Vézina, accordé à celui que les joueurs du hockey majeur ont déjoué le moins souvent, au cours de la saison.





"Inspecteur, depuis un an, je ne cesse de penser à ma femme, d'évoquer son image, de l'adorer en souvenir ! Je savais bien qu'il était impossible de la revoir!"

Dessin de
JEAN MILLET

Récit policier

par

MARCELLE-RENÉE

NOLL

14

L'HOMME AUX DEUX VISAGES

I — UN JOUR DE CARNAVAL

LA FOLIE fiévreuse du Carnaval agitait Nice, la côte trépidait toute entière, gagnée de station en station par le délire joyeux dont la grande ville était secouée comme d'un cyclone de gaieté. Du Négresco au confin de la promenade des Etats-Unis ce n'était que masques géotrelant, bataille de confettis, de boules de plâtre, de serpentins multicolores, une foule disposée à rire parcourait les avenues et la place Massénat n'était plus qu'un amoncellement de fleurs à demi séchées et de banderoles déchirées.

Pour finir ce vacarme de fête, de musique et de danse, j'étais allé très loin, tout au bout de la promenade nommé La Californie. J'étais sûr du moins que les masques ne me poursuivraient pas jusque là et que je n'absorberais pas à pleine bouche les paquets de confettis ramassés à même le ruisseau ! et puis, je savais y rencontrer mon nouvel ami, M. Julius Bar-

barrin. Celui-ci, un paisible fonctionnaire dont j'avais fait quelques semaines plus tôt la connaissance, m'étant par hasard assis sur le même banc de la promenade. Il aimait comme moi ce coin décréé, mais magnifique où l'on embrasse d'un coup d'œil l'étendue merveilleuse de la baie des Anges, les contres forts de Villefranche et, plus loin en avancée, dans la brume bleuâtre, l'éperon du Cap Ferrat. Il y avait devant nous une plage étroite de fins galets où quelques pêcheurs traînaient leurs barques une demi-douzaine d'énormes pierres tombées d'on ne sait où, et, sur leur droite la route lisse et arrondie menant à Antibes.

Mais j'en reviens à Julius Barbarrin. C'était un petit homme d'une soixantaine d'années à mise correcte, coiffé en hiver comme en été d'un canotier, d'un gilet blanc, d'une cravate de piqué et d'un pantalon de flanelle kaki. Il portait à la main une canne à pomme d'argent et tirait parfois avec ostentation de son gilet, un gros oignon d'or que retenait une chaîne mo-

numentale. En résumé, le type d'un français moyen assez cossu et je n'aurais pu mieux faire que de le classer tout de suite dans sa catégorie *fonctionnaire en retraite*. Il était venu manger ses rentes dans le midi dont il aimait le climat et la douceur du ciel, et, comme il était veuf, sans enfant, il se sentait, disait-il, moins dépaysé ici qu'ailleurs !

Donc en cette lumineuse journée de fin d'hiver, je gagnais le dernier tournant de la promenade. Quelques promeneurs regagnaient hâtivement le centre, faisant claquer leurs talons sur l'asphalte de l'immense digue. J'aperçus tout de suite mon ami Barbarrin, il n'était pas assis sur notre banc habituel, son corps fluet penché sur la balustrade de fer bordant la promenade, regardait la plage avec une attention soutenue.

En m'approchant, je vis qu'un petit groupe de personnes descendues sur les galets entouraient une barque de pêche et trois pêcheurs, bien reconnaissables à

leurs bérets et à leurs tricots rayés... Soudain, un garde de ville arriva, écartant les curieux d'un grand geste de bras.

Je m'approchai de M. Barbarrin.

— Que se passe-t-il ? questionnai-je.

Le retraité se retourna à demi et, me reconnaissant, me tendit deux doigts.

— Ah ! c'est vous, M. Jean ?... Eh bien, à dire vrai, je ne sais pas exactement ce qui arrive !... Une femme qui passait tout à l'heure m'a dit que c'était les patrons de cette barque qui auraient trouvé, en amenant la poche, le corps d'un homme pris dans leur épervier !

— Le corps d'un homme ?

— Pourquoi pas ?... cela est arrivé plus d'une fois ! Au demeurant, allons voir ce qu'il en est !

Nous descendîmes sur la grève et, à notre tour, allâmes grossir le rassemblement. Nous fûmes assez heureux pour nous glisser au premier rang des assistants.

— Nous vîmes trainer sur la plage, le corps d'un homme qu'on avait recouvert hâtivement d'une toile de voile. La déposition des patrons pêcheurs nous parvint assez distinctement. Et, cependant que le garde de ville notait sur un carnet, les matelots déclaraient :

« Nous pêchions au large du cap d'Antibes, lorsque nous eûmes l'impression qu'une grosse pièce entraît à l'intérieur du filet en tirant sur les cordes. Je dis à mon frère : C'est peut-être un marsouin ou une grosse pieuvre... mieux vaut aborder et haller le chalut que d'avoir la poche trouée... Alors on a filé sur le premier banc, on a amené l'épervier... Eh bien, la grosse pièce, c'était pas un poisson mais un cadavre... y a pas longtemps qu'il devait boire, il est encore en bon état !

— Alors, faisait l'agent, nous disions donc, un individu vêtu comme un ouvrier, paraissant âgé d'une soixantaine d'années... un suicide probablement ?

Tous les yeux convergeaient dans la direction du mort inconnu.

L'agent dit encore :

— J'ai téléphoné au commissariat et à l'hôpital St-Roch afin d'avoir une ambulance pour transporter le corps à la morgue.

Il est à remarquer que le spectacle de la mort, j'entends celle causée volontairement ou accidentellement, bien que causant en général un certain effroi, attirent presque irrésistiblement la curiosité, ceux qui étaient là, qui n'avaient plus rien à attendre du drame attendaient toujours.

Du reste on ne pouvait rien, agurer d'extraordinaire de cette macabre trouvaille.

D'après les dires des pêcheurs, il s'agissait d'un individu de modeste condition, victime, vraisemblablement d'un drame du chômage, de la misère, comme il y en a, hélas, à notre époque un peu partout. Cependant, les curieux s'entêtaient à savoir quelque chose et, comme eux, M. Barbarrin et moi, nous nous obstinions à demeurer en attendant l'ambulance, ou plus logiquement, le fourgon de la morgue.

Près de moi, une femme murmura :

— Coïncidence tragique, un jour de carnaval.

Je me retournai et je vis une dame à cheveux blancs, paraissant âgée d'une quarantaine d'années qui s'appuyait avec élégance sur une canne anglaise.

Elle était vêtue d'une toilette de drap blanc que recouvrait en partie, un élégant manteau de loden rose, posé négligemment sur les épaules, manches flottantes. Cette personne présentait une incontestable élégance. Elle s'éloignait lentement du groupe de curieux et je la vis regagner la promenade.

— A son passage, Barbarrin avait souri. Je me penchai vers lui et murmurai :

— Vous connaissez cette personne ?

— Qui ne la connaît pas sur la côte, sourit-il, elle possède l'une des plus belles villas de Roquebrune, cap Martin, c'est Mme Charles Villedieu, la femme de l'ancien président du Conseil ?

Et, comme je cherchais à me remémorer ce nom : Charles Villedieu ? Il m'interrompit :

— Oh ! c'est déjà loin, vous êtes d'une jeune génération, vous ne pouvez pas connaître... Songez que Villedieu était un des gros poutres de la République. Voici vingt-cinq ans, bien avant la guerre...

Je répliquai vexé :

— Mais oui, je sais, lorsque je me préparais aux sciences Po, je connais parfaitement l'existence de Charles Villedieu. Un type extraordinaire du reste auquel nous devons cette profitable alliance avec l'Italie qui nous a valu ce fameux traité de commerce sur la Méditerranée. C'était en 1907 ou 1908 ?

— Non, 1910 exactement !

M. Barbarrin avait un mince sourire. Il murmura, entre ses dents :

— Oui, un fameux ministre ce Villedieu... ou plutôt celui qui portait son nom :

— Comment, dis-je, que voulez-vous dire par là ?

M. Barberrin ne me répondit pas, toute son attention sollicitée par l'arrivée du fourgon municipal qui venait de survenir.

— Avait-il sur lui des pièces d'identité ? demanda le commissaire, qui venait de survenir.

— Non, M. le commissaire, répondit le garde de ville, je l'ai fouillé moi-même, je n'ai rien trouvé dans ses poches que quelques bricoles sans importance.

— C'est bien. Le corps peut être transporté au dépôt... Je transmettrai mon rapport.

Déjà, les deux hommes du fourgon s'approchaient, transportant une civière sur laquelle le cadavre fut placé. Au moment où le corps fut ramassé, la toile à voile qui le recouvrait glissa, découvrant le visage du mort. C'était une figure hâlée, à la barbe mal rasée, celle d'un pauvre hère dont l'âge imprécis pouvait varier entre cinquante et soixante ans. Je m'étais retourné vers M. Barbarrin, et je m'étonnai de son regard fixe et de l'expression presque hagarde de ses traits...

Je l'entendis murmurer, comme s'il se parlait à lui-même :

— Lui !... Lui !... Quel affreux destin !

Je l'entraînai vers la promenade et le questionnai :

UNE AUTRE ANNÉE ENCORE...

*Une autre année encore et c'est l'âge tremblant
Qui s'avance vers nous avec son air dolent,
Apportant avec elle un peu plus de fatigue
Et dans le coeur un peu moins de sang qu'on endigue.*

*Une autre année et c'est un peu moins de chansons,
C'est un regard plus doux vers les vieilles maisons,
C'est au fond du cerveau un peu plus de pensées,
Et au fond de nos yeux aux paupières lassées,
Un regard qui s'attarde et qui veut être fort,
Afin de mieux pouvoir envisager la mort !*

*Une autre année et puis c'est un nid qui s'écroule,
C'est de la côte aride une pierre qui roule,
C'est de l'arbre jauni la feuille qui descend
Comme un oiseau blessé sur le sol rougissant.*

*Une autre année encore et c'est un peu de neige
... Et, pourtant, à tes yeux tellement jeunes, n'ai-je
Pas toujours conservé la jeunesse du jour
Où résonnait en nous l'adolescent amour ?*

EDOUARD CHAUVIN

— Vous connaissez cet homme ?

Il me considéra et hocha la tête.

— Je l'ai connu en effet, mais il y a longtemps... vingt-cinq ans... son histoire dépasse en imprévu tout ce que sont capables d'inventer les romanciers les plus imaginatifs. Lorsque je songe, il n'y a pas une seconde, madame Villedieu était là !... Quelle fatalité ! Je souris.

— Je ne vois pas bien le rapport entre cette madame Villedieu, femme d'un ancien président du Conseil et ce vieux mendigot qu'on vient de repêcher ?

— Il existe pourtant ! Oh ! certes... et cela d'une façon tragique... mais à l'heure actuelle le dernier mot vient d'être dit sur une troublante énigme, que je suis seul aujourd'hui à connaître !

Trois masques débouchaient d'une ruelle voisine, et en quelques enjambées nous eurent rejoints, nous encerclant d'une ronde échevelée et, lorsque le pierrot, le polichinelle et l'arlequin, se furent décidés à nous rendre la liberté, j'entendis M. Barbarrin dire :

— C'est justement une histoire de carnaval.

II — PRATEA, L'HOMME AUX CENTS TETES

MON VIEIL AMI et moi avions regagné notre banc habituel en face de la sérénité bleue des flots. Nous restâmes un grand moment silencieux. Ce fut mon compagnon qui, le premier, reprit la parole : — Si vous me promettez, M. Jean, de garder le plus absolu secret sur les choses que je vais vous ré-

vélér, je m'engage à vous en donner tous les détails... Du reste, je vous le répète, le principal acteur n'étant plus, la discrétion s'impose moins.

— Je m'engageai d'honneur à ne révéler à qui-conque le sujet de sa confiance, et voici ce que me conta M. Barbarrin, par cette joyeuse journée de Carnaval.

Je vous ai dit, jeune homme, être un ancien fonctionnaire, pourtant je ne vous ai jamais confié dans quelle partie j'avais exercé mon activité. Eh bien, sachez que j'appartenais au cadre de police ou plutôt de la sûreté qu'on appelait alors générale.

En 1910, j'étais inspecteur principal, très bien noté de mes chefs, ce qui faisait qu'on me confiait volontiers des missions délicates, exigeant du doigté et un flair à toute épreuve.

En cet hiver de l'année en question, je fus désigné vers le mois de février pour assurer la protection de notre éminent président du Conseil, Charles Villedieu, qui se rendait à Nice afin d'inaugurer je ne sais plus quel monument étranger, érigé sur l'une des places de la ville. En réalité ce n'était là qu'un prétexte cachant une raison politique beaucoup plus grave : une fête devait être donnée dans les vastes salons de la préfecture, cérémonie permettant à notre premier de se rencontrer avec le prince héritier d'Italie, séjournant pour quelques jours, à l'occasion du carnaval sur la Riviera Française... Cette rencontre devait être

demi-officiel car déjà on prétendait sous le manteau, et nous autres de la police, nous étions renseignés, sur l'importance de cet entretien qui devait servir à ébaucher un accord naval en Méditerranée entre les deux nations. Le morceau était d'importance et c'est pourquoi on y avait dépêché Villedieu en personne dont le tact politique était alors proverbial... cet accord devait par la suite réussir, mais point tout à fait dans les circonstances que croit la majorité des Français.

Je tire ici une parenthèse pour vous parler de Charles Villedieu, non du politicien comme de tous, mais de l'homme tout court. Il avait à l'époque trente-cinq ans, c'était un garçon brun et souple aux yeux charmeurs, à l'élégance impeccable. Personne n'ignorait parmi son entourage les succès féminins rapportés par lui. Le séduisant parlementaire n'en connaissait guère de cruelles bien qu'il fût marié depuis deux ans à une femme jeune et charmante qui lui avait apporté en dot l'importante distillerie de Grenoble, base de sa fortune politique.

Mais, allez donc parler raison à un homme à femmes, qui ne peut faire autrement que de suivre le premier cotillon venu. Ajoutez à cela, l'attrait de la gloire, le prestige de la puissance !... Ah ! non, Villedieu ne manquait point de conquêtes... Il en avait même trop et les petits journaux ne se gênaient pas pour ébruiter les scandales de ses amours avec force détails... Certaines gazettes humoristes le surnommaient *Le cotillon de Marianne* on s'étonnait du flegme de sa jeune femme qui encaissait tous ces scandales avec un héroïsme vraiment méritoire. Si je tiens à vous révéler ces particularités, c'est qu'elles doivent jouer un grand rôle dans le récit que je veux vous conter.

Je reviens au début de mon histoire.

Donc, j'avais l'aubaine inespérée d'accompagner son excellence sur la côte d'Azur, juste à l'époque idéale où le carnaval battait son plein. J'étais accompagné de trois collègues : Bertier, Borgon et Roquaneuf. Le train spécial, destiné au premier ministre qui accompagnait M. Chalandray, son secrétaire, nous dépassa sur le quai de Nice.

Nous quittions un Paris boueux, pluvieux, voilé de brumes, et nous nous réveillions dans une féerie de soleil de fête. Pour ma part, j'en étais comme grisé, nous avions voyagé de nuit et dès notre arrivée le préfet, le maire de la ville et toutes les autorités locales, nous attendaient à la gare. Une mioche habillée en niçoise vint présenter son compliment à son excellence en lui offrant un bouquet de roses.

Puis, une puissante auto mena mon grand patron vers la préfecture, cependant que mes collègues et moi, montions à l'intérieur d'une voiture plus modeste.

On nous avait aménagé à la préfecture des chambres spacieuses et agréables. Vous savez M. Jean où se trouve placé cet édifice public. Il donne sur une grande place qui rejoint par la droite les rues pittoresques et sordides de l'ancien Nice. L'endroit par lui-même n'a rien de réjouissant. Nous entendions par delà la muraille de vieilles bâtisses, les chants joyeux du carnaval qui nous arrivaient en échos étouffés et nous

avons gros cœur de ne pouvoir jouir de la joie générale.

Mes collègues, moins scrupuleux que moi, s'étaient esquivés en douce. Il me fallait seul, veiller sur la précieuse existence de notre premier ministre. Je dois à la vérité de dire que j'en étais empoisonné!

Le lendemain à dix heures, Charles Villedieu inaugura son monument, salué par la fanfare et le drapeau des Chasseurs-Alpins... ce fut une minute très émouvante. Puis, toujours courant, notre premier alla déposer une couronne de fleurs sur la tombe des chasseurs, après quoi il regagna la préfecture et s'entretint une partie de l'après-midi avec le préfet.

A sept heures, il nous fit venir et nous déclara avec son bon sourire de gosse :

— Mes enfants, je suis littéralement claqué, ce pays est trop chaud, il vous porte à la tête, j'éprouve une formidable envie de dormir. Je vais me reposer dans ma chambre jusqu'à l'heure du gala du Négresco. Je vous donne congé en vous demandant seulement d'être vers neuf heures dans le hall de l'hôtel. Compris ?

— Compris, excellence !
Nous étions ravis. Presqu'une demi-journée à baguenauder dans la ville parmi la fête du carnaval avec quartier libre !

Cependant je mobilisais mes hommes.

— A neuf heures dans le hall de l'hôtel, vous guetterez l'arrivée de M. le Ministre et à partir de ce moment-là, vous ne le lâcherez plus d'un cran !

La consigne passée, j'allais à mon tour me promener. Ah ! quel étourdissement ! Nice n'était plus qu'un bouquet de fleurs bouillonnant de joie et de folie... Je parcourai avec ravissement, la large avenue de la Victoire, le boulevard Victor-Hugo, le boulevard de Bouchage et la place Masséna.

Il pouvait être dix heures environ, lorsque repoussé par la vague humaine se ruant vers la promenade des Anglais, j'entrai au casino de la jetée.

On donnait dans la salle centrale un spectacle de variétés qui justement allait prendre fin pour être suivi d'une opérette viennoise.

Le programme m'apprit que le dernier numéro s'appelait Pratéa, l'homme aux cent têtes !

Je pensai :
— Encore l'un de ces illusionnistes qui prétendent imiter des hommes politiques et n'arrivent qu'à une très vague ressemblance.

Je dus déchanter lorsque j'assistai à l'exhibition de Pratéa ! Ce numéro était vraiment d'un ordre prodigieux !

On voyait d'abord se présenter sur la scène un jeune homme d'une trentaine d'années en smoking correctement peigné, rasé, propre et impersonnel. Il commençait en ces termes, son boniment de scène :

— Mesdames, messieurs, je vais avoir le plaisir de vous présenter un numéro absolument inédit ! Je vais vous montrer quelques figures d'hommes célèbres internationaux. Vous penserez évidemment que le spectacle a déjà été exhibé des milliers de fois, certes, mais pas de la façon dont je vais le réaliser pour vous !... Il ne s'agit plus ici de vous parfaire plus ou moins bien un masque connu au moyen de postiches et de fausses barbes, mais de discipliner mon visage afin de lui donner la ressemblance souhaitée !... Je vais donc commencer par des hommes rasés, afin que nul artifice n'intervienne dans mon jeu. Pour commencer, je vais vous imiter le poète italien Gabriel d'Annonzio !

Pratéa se retourna, pivota sur les talons, et nous fit face. Je faillis jeter un cri de stupeur ! Ce n'était pas une pâle imitation du poète italien comme j'en avais vu tant d'autres, mais le vrai vi-

sage d'Annonzio tel que j'avais pu l'apercevoir lors de sa venue à Paris, même front haut et dégarni, même masque ardent et volontaire. J'étais stupéfait d'une telle perfection dans l'imitation, cela tenait du prodige ! Après quelques mots martelés en italien, notre illusionniste nous montra avec une virtuosité égale, plusieurs de nos vedettes dont le chanteur Mayol et la célèbre Misstinguett.

Il termina par l'annonce :
— Maintenant, notre premier ministre, j'ai nommé M. Villedieu !

Il fit un tour sur lui-même, arrangea sa chevelure d'un geste prompt et lorsque de nouveau il nous fit face, je ne pus m'empêcher de dire tout haut : Ça alors, c'est renversant. J'avais là, devant moi, mon grand patron, ses gestes, son visage, sa manière de parler, jusqu'à son sourire un peu moqueur.

Pratéa bonimenta quelques minutes, puis son sourire se détendit, il redevenait lui-même et nous salua.

J'étais bouleversé d'une telle précision dans les plus petits détails, et je songeais :

— Voilà un gaillard qui pourrait se mettre dans la peau des hommes d'Etat d'Europe sans qu'on n'y voie que du feu !

Ce qui me rendait rêveur était l'extraordinaire faculté de ce visage de se tendre et de se détendre à volonté en imprimant à ses traits la ressemblance voulue.

Je suivis la foule sortant du music-hall et allai m'accouder à la balustrade blanche qui borde la promenade. Là, je regardais la mer sur laquelle dansaient des barques illuminées, cependant que le bruit lointain d'orchestres me parvenait. J'étais là, depuis dix minutes à peine, lorsque j'entendis la voix haletante de Bajon criant derrière mon dos :

— Eh ! chef, ce n'est pas dommage qu'on vous trouve !... Il s'en passe de belles ! Dans un quart d'heure nous allons tous être dans le bain.

Je me retournai surpris.
— Quoi, vous êtes fou, mon vieux ?
— Chef, M. le Ministre n'est pas venu au Négresco...

— Hein !
— Non, personne ne s'est manifesté ! Dans l'inquiétude, l'un de nos collègues s'est rendu à la préfecture... M. Chalandrey, le secrétaire du patron, nous a reçu nerveusement... On ne sait pas où est M. Villedieu !

Je jurai :
— Crénon ?... Enfin, il est bien quelque part ? Et le prince d'Italie qui va être au Négresco dans une demi-heure !

— Oui, fit-il d'un air impatient. Il y a le prince héritier dans une demi-heure ?... Comment faire ?

III — LE DOUBLE !

AFFOLÉ, je courus à la préfecture. M. Chalandrey, le secrétaire du président du conseil ne put que me confirmer ce qu'il avait dit une heure plus tôt à mon secrétaire.

En fait, voici ce qui s'était passé. Lorsque nous avons quitté M. Villedieu, celui-ci était monté dans sa chambre, donnant rendez-vous à son secrétaire vers six heures. Celui-ci, à l'heure dite, frappa à la porte de son patron. Comme on ne lui répondait pas, il tourna la poignée et entra. M. Villedieu n'était plus dans sa chambre et le lit intact, attestait suffisamment que le ministre ne l'avait point usagé durant l'après-midi !

Qu'était donc devenu M. le Ministre ?

La police spéciale alertée, fouilla les hôtels et les bars à la mode sans pouvoir retrouver les traces de son excellence. C'est alors qu'éperdu, Barjon avait tenté de me joindre afin de m'apprendre la catastrophe nouvelle. Imaginez-vous une seconde, M. Jean, l'impasse où je me trouvais ! Mes chefs ne manqueraient pas de me mettre sur le dos cet événement ? Mauvaise surveillance, l'accord Italo-Français impossible !...

Pour moi c'était le renvoi brutal, la pelle quelque part, comme on le dit ! Je m'en rendais bien compte, cette perspective n'était pas faite pour me réjouir.

Près de moi, M. Chalandrey se la-

mentait. Il avait aussi sa part de responsabilité dans la fugue du ministre et comme moi, il redoutait de perdre sa place !

Je me penchai vers lui et lui murmurai à l'oreille :

— Il n'est pas douteux que M. Villedieu soit sorti pour une aventure amoureuse ! Pourquoi n'est-il pas rentré, je l'ignore, mais rassurez-vous, on le retrouvera toujours.

— Oui, mais en attendant, qui recevra au Négresco, à la préfecture, le prince héritier ?

— Bigre, c'est vrai !
— M. Chalandrey me considérait d'un air navré, il gémit :

— Si quelqu'un pouvait le remplacer ne serait-ce qu'une demi-heure, la face serait sauvée ! mais je divague, c'est malheureusement une chose impossible ! Le physique du président du conseil est trop connu pour qu'il soit question de le remplacer par un tiers, ou alors, il faudrait découvrir une ressemblance prodigieuse ! Je vous le répète, c'est impossible !...

— Non, M. Chalandrey, m'écriai-je — j'ai votre homme, il est là, à Nice il pourra durant quelques heures nous sortir d'embarras.

Je lui contai en quelques mots l'explication du fantaisiste Pratéa.

— Et vous dites que cet homme ressemble au président du Conseil ?

— D'une façon prodigieuse, moi-même m'y serais trompé... et ceci sans accessoires, ni artifices.

Le secrétaire semblait maintenant respirer plus à l'aise.

Eh bien, M. Barbarrin, il faut aller trouver cet homme... lui proposer la chose !... il va s'en dire qu'on le paiera ce qu'il voudra... allez-y jusqu'à cinquante mille francs !

Songez M. Jean, cinquante mille francs à l'époque c'était une fortune !

Rassuré par ce viatique, je bondissais au casino de la jetée. Pratéa était parti son numéro fini, mais on m'indiqua son adresse en ville. Il logeait dans un modeste hôtel de la place Garibaldi, avoisinant le port.

Lorsque je me présentai, Pratéa, attablé dans sa chambre devant un cervelas et une bouteille de vin blanc, achevait un frugal repas.

C'était à son état naturel un fort joli garçon aux traits réguliers, aux regards intelligents.

Lorsque je lui parlai de gagner cinquante mille francs, il me considéra d'un air ahuri et enfin éclata de rire :

— Je vois ce que c'est, fit-il, vous êtes un farceur ! Mais je vous préviens, je ne marche pas.

Il me confia :

— Tel que vous me voyez, je suis trois fois docteur, deux fois licencié, une fois agrégé et tous ces titres et ces diplômes ne m'ont seulement pas permis de gagner mon pain. Oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire !... de mon vrai nom, je m'appelle Jean Durand, ce n'est pas très original mais je n'y puis rien ! Ainsi comme je vous le disais, j'étais trop instruit pour qu'on me prenne n'importe où ? on aurait dû me payer trop cher et nous sommes à une époque d'économie !... Bref ! le bagage scientifique et littéraire que je possédais n'était pour moi qu'un bagage, il me fallait faire autre chose pour gagner ma vie !... C'est alors que j'ai pensé à faire des têtes, grâce à un don particulier octroyé par la nature, celui de modifier mes traits à volonté... Ainsi, lorsque les engagements donnent trente francs par soirée !... c'est merveilleux alors qu'au temps où j'étais professeur d'institution, on ne me donnait que royalement deux cents francs par mois !... vous comprenez maintenant pourquoi je ne crois pas à vos offres effarantes.

— Vous avez tort, monsieur, répliquai-je, mais le temps presse !

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	5	3	6	2	8	4	5	2	7	3	6	2	8	4	5
N	C	T	U	N	S	U	H	O	O	O	N	U	O	N	A
8	4	7	2	5	6	4	7	3	5	8	2	6	5	4	7
Y	E	U	V	N	E	N	V	U	C	E	E	A	E	O	E
8	5	3	6	4	7	2	5	4	8	3	6	5	2	7	4
Z	S	T	U	U	L	A	U	V	P	I	G	R	U	L	E
4	7	5	2	6	4	8	5	3	7	6	2	5	8	4	7
L	E	V	C	M	L	E	O	R	A	E	O	T	R	E	M
8	3	7	5	2	6	4	8	3	5	7	2	6	5	4	7
S	A	B	R	M	N	C	E	B	E	I	P	T	F	H	T
8	5	4	7	6	2	8	5	3	7	6	2	8	4	7	5
V	A	A	I	A	A	E	M	I	O	T	G	R	R	N	I
5	4	6	2	8	4	5	3	8	2	8	6	3	5	2	6
L	G	I	N	A	E	L	E	N	O	T	O	N	E	N	N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

Rapidement, je lui expliquai l'avatar qui venait de nous arriver en la personne de M. le Ministre.

— Il s'agit, dis-je, de le remplacer quelques heures et surtout de jouer son rôle auprès de S. E. le prince Humberto...

— Voilà une occasion plaisante, j'accepte volontiers!...

Je lui donnai dix mille francs d'avance et je l'emmenai d'urgence à la préfecture. On le monta à la chambre du président du conseil et on lui fit revêtir — tiré des bagages de Charles Villedieu — le traditionnel habit à queue, le pardessus anglais et le chapeau claque.

Lorsqu'il redescendit dans le cabinet du préfet, il n'y eut qu'un cri:

— C'est lui!

En effet, il était impossible de pousser à une aussi haute perfection, la ressemblance! Nous avions devant nous Charles Villedieu en personne, non pas, je vous le répète, une imitation, mais un être intégralement semblable par la voix, les gestes, la façon de s'exprimer.

Une demi-heure plus tard, dûment instruit de son rôle, Pratéa ou plutôt Jean Durand, pénétrait dans les salons du Negresco où déjà le prince Humberto venait d'arriver. Après un échange de vue en public, M. Villedieu et l'altesse se rendirent à la préfecture. Là, avant l'ouverture du bal, ils s'entretenirent en tête-à-tête, dans un petit salon du rez-de-chaussée et ce fut là, qu'à la fin de la soirée, devait se signer le fameux accord méditerranéen. Mais vous pensez bien que durant ce temps je ne restai pas inactif, j'avais lancé la police niçoise à la recherche du vrai Charles Villedieu et informé à Paris, la sûreté générale des faits qui venaient de se passer!

Vingt-quatre heures de fouilles devaient rester infructueuses!... Nulle part on ne put retrouver la trace du président du Conseil... Mais l'accord avait été signé et le paraphe était celui du disparu!

Il éclata de rire:

Une dépêche du ministre de l'intérieur m'informait le lendemain matin: « Il faut que votre homme continue à tenir le rôle, jusqu'à la découverte de V. sans cela, et si la substitution est connue, l'accord serait déclaré nul. Nous vous couvrons; faites le nécessaire! »

Oui, c'était bien là le plus effarant problème. Si le pseudo-Villedieu s'en allait, notre accord naval n'était plus valable et nous nous brouillions avec une nation amie, justement froissée du procédé!

Il fallait donc décider Pratéa à continuer coûte que coûte la comédie commencée. Il ne s'en tirait déjà pas si mal, puisque c'était grâce à lui que nous devions d'avoir la signature de l'accord!

Le surlendemain à la suite des fêtes terminées par un feu d'artifice et un Corso fleuri, le prince Humberto quitta Nice, accompagné à la gare par le pseudo Villedieu, toujours correct, diplomate impeccable, politicien distingué.

Lorsqu'il fut rentré à la préfecture, je lui fis part des ordres reçus au cours de la matinée.

Il me regarda avec un air effaré.

— Sans blague!... je continue à remplacer le ministre?

— C'est indispensable... il s'agit de la validité de l'accord naval, je vous le répète!... vous êtes disposé?

— Si c'est au même prix...

— Nous ne vous refuserons rien, d'autant plus que vous paraissez être une intelligence hors ligne!

Il plaisanta:

— Dire que je ne pouvais pas dégoter une situation de cinq cents francs par mois et il me faut à présent présider aux destins de la France!

— Ne plaisantez pas! dis-je d'un ton

sévère; mais une chose me tracasse: votre existence personnelle, sans doute avez-vous une liaison, une femme, une attache?... que sais-je?...

— Rassurez-vous, dit-il, je suis orphelin et je n'ai aucun fil d'attache... libre comme l'air!

— Ah! tant mieux! A présent, M. le Ministre je dois vous informer de votre tâche... ce soir, retour à Paris par un train spécial, rapport aux affaires étrangères, enfin vous recouvrez votre liberté privée. Mais voilà où les choses vont se compliquer... M. Villedieu est marié, il est même père d'une petite fille de six ans!... Il vous faudra rentrer chez vous, avoir contact avec Mme Villedieu... être l'homme qu'il doit être dans son foyer. C'est une tâche extrêmement délicate!

— Je n'avais pas songé à cela, dit Jean Durand avec une sorte de découragement.

— Bah!... il ne s'agit que de quelques heures!... du diable si la police de Nice ne retrouve pas Villedieu!... Eh puis, qui vous empêche de jouer la comédie de la maladie, vous revenez de cette corvée ministérielle rompu, un peu souffrant, vous vous mettez au lit durant quarante-huit heures... D'ici là, nous avons récupéré le véritable président du Conseil, vous vous débinez en douce et ça fait la rue Michel!

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison. Je téléphone au ministre de l'intérieur pour prendre des ordres.

Tout le monde est ravi de la décision que vient de prendre notre homme.

Le lendemain matin, nous roulons à cent à l'heure sur la voie ferrée menant à Paris. Notre pseudo ministre d'une correction parfaite, s'entretient avec son secrétaire, M. Chalandrey, qui le met au courant de certaine particularité. Dans le wagon de suite, mes trois acolytes et moi sommes toujours sous le coup de la stupeur.

— On l'a frisé belle! dit Bertier.

— C'est pas fini! appuie Barjon d'un air mélancolique.

Quant à Roquaneuf, il était sinistre: — Pourvu qu'on retrouve Villedieu! s'exclamait-il par instant... Si on ne le retrouve pas?... Quand alors?

Pour moi, je n'étais guère plus rassuré que mes trois compagnons, il était bien évident que Pratéa, si habile qu'il pût être, ne pouvait pas longtemps tenir son rôle!

Pourtant, ce diable d'homme était épatant. Il fut parfait à sa descente de train, au ministère des affaires étrangères, et lorsque, enfin libre, il regagna son domicile régulier, un luxueux et spacieux hôtel particulier de l'avenue Raphaël à la Muette, il ne montra aucune émotion de ce saut brusque dans l'intimité d'un autre. Il m'avait cependant prié de l'accompagner afin de lui désigner les êtres du logis et de lui éviter un brusque tête à tête avec la femme de Villedieu.

— Oh! lui dis-je, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vous dérober à ses observations, le président du Conseil n'était jamais chez lui... sa femme a dû prendre l'habitude de ses absences prolongées.

— Au physique, comment est Mme Villedieu?

— Blonde, mince, très jolie... vous avez aussi un petit garçon de six ans, il s'appelle Roger. Toute cette conversation se tenait dans l'auto ministérielle qui nous amenait avenue Raphaël.

Lorsque nous fûmes arrivés, je remarquais la gêne visible de Jean Durand, évidemment la luxueuse demeure du ministre lui en imposait. Dans l'antichambre un valet accourut à notre rencontre débarrassant mon compagnon de son pardessus en s'informant:

— Monsieur a fait bon voyage?

Quand bébé est maussade à cause de la "Constipation des enfants"



... donnez du **Castoria!**



"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons."

LORSQUE votre bébé est colérique et que ses accès d'humeur sont dus à la constipation... voici la chose sage à faire.

Donnez du Castoria! Il est bénin et efficace — et si doux qu'il ne dérange aucunement le système digestif même le plus délicat.

Contrairement aux laxatifs pour adultes — qui pourraient être trop violents — le Castoria est préparé spécialement pour les enfants. Il ne contient pas de drogues drastiques et ne cause ni coliques, ni malaises.

Il a de plus un goût fort agréable que les enfants aiment, de sorte qu'ils l'acceptent de bon gré, sans réchigner.

Achetez Castoria aujourd'hui à la pharmacie voisine. Demandez le laxatif préparé spécialement pour les enfants.



CASTORIA

Le laxatif **SÛR** préparé spécialement pour les enfants

— Oui, répondit l'imitateur, mais je me sens las... Venez, M. l'inspecteur, j'ai des pièces à vous remettre!

A ce moment, une porte s'ouvrit et Mme Villedieu en léger déshabillé du matin s'élança vers celui qu'elle imaginait être son mari.

— Ah! Charles! te voilà enfin!... J'étais inquiète, pourquoi n'as-tu pas répondu à mon télégramme?

Jean Durand eut un geste vague: — Absorbé par les corvées officielles!...

Je sentais en lui une agitation extraordinaire et celle-ci détendait son visage d'une manière inquiétante, je m'empressai de créer une diversion en disant:

— Je rappelle à votre excellence que nous avons besoin d'un papier.

— A tout à l'heure! dit Mme Villedieu avec un sourire charmant.

Je glissai à l'oreille de Pratéa:

— Elle se nomme Simone de son prénom. Ne l'oubliez pas!

Lorsque nous fûmes enfermés dans le bureau du ministre, mon compagnon éclata:

— Il va m'être impossible de continuer ici cette infâme comédie!

— Cependant, répliquais-je, il le faut, vous le savez bien, raison d'Etat!

Alors il me considéra d'un air égaré:

— Savez-vous, inspecteur, qui est pour moi Mme Villedieu?... Non bien sûr, alors écoutez. Il y a un an je l'ai rencontrée sur les boulevards et j'ai été immédiatement frappé de cette passion foudroyante appelée couramment

coup de foudre. Depuis, je ne cesse de penser à elle, d'évoquer son image, de l'adorer en souvenir!... Je savais bien qu'il était impossible de la revoir! Allez donc découvrir une femme parmi deux millions d'habitants! Car j'ignorais tout de sa personnalité... J'ai-

mais une passante, un rêve fugitif, éthéré ainsi qu'une fumée!... Et voici que le fantôme adoré prend corps... cette femme est Mme Villedieu!... Ma

femme! n'est-ce pas une bouffonne ironie du hasard?... Eh bien, non, je vous le répète, je ne pourrais pas lui infliger cette dérisoire infamie! Je me retire de la comédie! Allez rechercher votre Villedieu et rendez-lui son bien! Pour moi je suis un honnête homme, je ne puis jouer longtemps avec mon cœur! Comprenez-vous!

J'eus beaucoup de peine à le calmer et à lui faire entendre raison. Je lui exposais que Villedieu était de notoriété publique, un débauché, délaissant sa femme, son foyer.

Il n'avait qu'à mener la vie de son double, c'est-à-dire, fuir quotidiennement le domicile conjugal et profiter durant quelques jours de la vie facile octroyée par le destin. Lorsque je le quittai il était plus calme et semblait avoir pris son parti de l'aventure singulière où je l'avais embarqué.

IV — UN REVENANT GENANT

Ce qui me parut à moi, le plus extraordinaire de l'histoire, fut l'impossibilité où se trouva la police niçoise de retrouver le véritable Villedieu! La côte fut soigneusement visitée, de la côte italienne à Marseille, on passa au crible hôtels, palaces, bars et établissements de plaisirs... Nulle part il ne fut possible de retrouver la trace du ministre disparu. Avait-il été victime d'un guet-apens? L'avait-on tué, puis jeté à l'eau? Toutes les suppositions pouvaient être bonnes en pareilles conjonctures! Je ne savais plus rien de notre duplicata mais j'apprenais, comme la majorité des Français, par les journaux l'œuvre merveilleuse et constructive de cet inconnu qu'un hasard miraculeux avait permis de se mettre en lumière d'un jour à l'autre!

Vous le savez, les livres d'histoire sont là pour l'attester, le gouvernement Villedieu dura dix-huit mois, et durant ce temps quels ne furent pas les

services exceptionnels rendus à la France par Jean Durand?

Or, six mois plus tard, lors d'un voyage en Roumanie de notre premier, un fait extraordinaire se produisit. Je reçus, vers quatre heures, un coup de téléphone du préfet de police. Il me pria de passer d'urgence à son cabinet. Le ton de sa voix m'apprenait l'émoi prodigieux qui le bouleversait. J'accourus immédiatement à son appel.

M. Carron était pâle comme un mort, se tenant à la table pour ne point tomber.

— Barbarrin, me dit-il, êtes-vous certain que l'affaire de Nice n'ait pas transpirée?

— Certainement pas, affirmai-je, je réponds de mes collègues, ils seront muets comme la tombe. Pour les autres, nous ne sommes en tout que six personnes et vous-même à savoir le secret, M. Chalandrey et du Forger, le ministre de l'intérieur.

Il hocha la tête:

— Il nous arrive une catastrophe affreuse:

«Le vrai Villedieu a reparu!... il était, il n'y a pas une demi-heure à votre place!

— Ce n'est pas possible!

— En vérité, mais tellement méconnaissable. Son visage était creusé d'une large cicatrice, il lui manquait un œil...

— Quelles explications vous a-t-il fournies de son absence inexplicable?

— Une légende... Je vais vous la conter par le menu, elle en vaut la peine car elle est extraordinaire.

Lorsque vous avez cessé, sur son désir, la surveillance du président du conseil, il a prétendu aller se reposer dans sa chambre de la préfecture. Or, il n'en était rien!... M. Charles Villedieu voulait tout simplement se dépouiller pour quelques heures de sa corvée officielle et se mêler, comme n'importe qui, aux masques de carnaval en attendant l'heure de la soirée particulière de l'hôtel Négresco. Déshabillé, le visage caché d'un coup, Villedieu s'en est allé par l'entrée des cuisines qui donne dans une ruelle du vieux Nice.

Cinq minutes plus tard, il louait chez un costumier de l'avenue de la Victoire, un costume de Piéнал, s'enfarinait le visage et ainsi méconnaissable, se mettait en quête de bonne fortune!

Je n'ai pas besoin de vous parler des mœurs de son excellence. Le matin il

avait rencontré, le long du Casino, une petite bouquetière tout à fait à son goût!... Il la rechercha donc sous le couvert du déguisement et la découvrit sans peine à son étalage, il lui fit un brin de cour, que la fille accueillit par de grands rires et ne repoussa pas!... Bientôt ils partirent bras dessus bras dessous, pour un petit souper de crustacés près du vieux port. La fille était très joyeuse après quelques coupes de Champagne. Elle ne semblait pas de vertu trop favorite et peu soucieuse de savoir qui était ce Pierrot galant, elle l'invita à le suivre chez elle, dans une modeste chambre qu'elle occupait dans une ruelle du vieux quartier. Notre Villedieu se rendit immédiatement à l'invite. Entretemps, sa conquête lui avait fait ses confidences. Elle se nommait Lætitia Ranséio, était Corse, mais avait quitté l'île de beauté depuis plusieurs années, peu soucieuse de vivre avec un vieux père sauvage et grognon, qui la menaçait chaque fois qu'il la voyait converser avec un jeune homme. Si j'étais resté au pays, ce vieux fou aurait été capable de me tuer si je fautais!

Il était six heures environ et Villedieu s'appropriait à laisser là sa conquête pour retourner à la préfecture, lorsque la porte de la chambre, mal close, s'ouvrit d'une poussée, un vieux bonhomme apparut sur le seuil, un fusil à la main. C'était le père Ranséio qui avait quitté son île afin d'avoir la certitude de l'inconduite de sa fille. Il ne pouvait pas mieux tomber! Il proféra des menaces en patois, puis jeta à la volée, deux coups de feu dans la direction du couple. La fleuriste parvint à esquiver le projectile, mais celui-ci atteignit en pleine tête, le pierrot trop galant. Villedieu roula la tête fracassée sur le lit de sa trop aimable hôtesse. Après quoi, le vieux Corse prit la fuite.

Villedieu devait par la suite être évacué à l'hôpital St-Roch. Bien entendu ce masque inconnu ne possédait aucun papier susceptible d'indiquer l'identité... on le garda six mois entre la vie et la mort, complètement inconscient.

Peu à peu pourtant, la mémoire devait lui revenir et il déclara qu'il n'était autre que Charles Villedieu, président du Conseil. Cette déclaration lui valut les sarcasmes du directeur de l'hôpital. On lui montra un journal représentant son sosie, les discours politiques de celui-ci. Alors il s'emporta, préten-

dit qu'un imposteur avait indûment prit sa place... Bien entendu les docteurs affirmaient sa déficience mentale, provoquée par la terrible blessure dont il souffrait depuis des mois. Tout le monde était convaincu qu'ayant vu le premier ministre lors de l'inauguration du monument, le pauvre diable en perdait le souvenir et se croyait lui-même cet important personnage. Bref, comme sa démençe était douce, on lui signa son exeat et on le mit dehors sans un sou en poche, car ainsi qu'il arrive souvent lors d'un accident ou d'un drame, le portefeuille du pierrot avait mystérieusement disparu avant le transfert à l'hôpital. Tout porte à croire que la fille Ranséio était l'auteur du larcin. Bref, notre homme dut exercer durant quelques jours le métier de débardeur sur le port afin de gagner quelque argent.

Puis il télégraphia à sa femme, au ministre de l'intérieur, au président de la République afin d'exposer son infortune. Il ne reçut pas de réponse. Enfin, il parvint à gagner le prix de son voyage, débarqué à Paris et se précipita chez moi afin que je le reconnaisse!

— Et alors?

— Vous pensez bien Barbarrin que je n'ai pas commis cette bêtise...

— D'autant plus que vous ignorez si c'était là le véritable Villedieu.

M. Carron se mit à rire.

— Pour cela, bien qu'il fût passablement méconnaissable, c'était bien lui! Je n'en ai pas douté une seconde. Mais pensez, voici un bonhomme qui nous tombe du ciel au bout de six mois alors que l'autre nous rend des services inouïs. Songez un instant à la stupeur qui accueillerait le monde parlementaire en lui présentant du jour au lendemain un Charles Villedieu, glabre et borgne, méconnaissable alors que l'autre, l'officiel a ses deux yeux et s'est fait pousser la barbe? Non, voyez-vous, la substitution aurait pu s'apercevoir trois ou quatre jours plus tard, à présent, c'est impossible. Il est non seulement prudent mais nécessaire que cet homme disparaisse! Vous n'ignorez pas que le Charles Villedieu officiel est en train actuellement de négocier un emprunt en Roumanie... Que dirait-on si le subterfuge était éventé par nos ennemis?

Il ajouta, après réflexion:

— J'ai fait conduire cet homme à l'infirmerie du dépôt... mais je crains son bavardage et il est évident que les partis d'opposition s'en empareraient! C'est un scandale qu'il faut éviter à tout prix.

— Vous ne voulez pas le supprimer? dis-je avec horreur.

— Non, mais d'un sens, cela vaudrait mieux pour notre sécurité... Enfin, c'est pour cette raison que je vous ai fait convoquer, mon brave Barbarrin... vous allez envoyer le quidam jusqu'à la frontière italienne, là, vous lui remettrez une petite somme et vous lui ferez comprendre qu'il est dans son intérêt de se tenir tranquille.

J'avais réfléchi que c'était là, en effet, une mesure prudente.

— Allez voir l'homme à l'infirmerie du dépôt, me dit le préfet de police, et efforcez-vous de lui faire comprendre sa situation.

A l'infirmerie du palais de justice, je n'eus pas de peine à identifier mon bonhomme. Il ne ressemblait certes pas à l'élégant Charles Villedieu, mais en dépit de ses cicatrices et de son œil absent, je le reconnus tout de suite!

Il se précipita vers moi et me dit sur un accent de prière dont je fus tout secoué.

— Ah! c'est vous Barbarrin!... vous, me reconnaissez-vous... vous savez bien que je suis Charles Villedieu... c'est certain j'ai changé mais

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?

Ce garçonnet au regard scrutateur a toujours été remarquable par son esprit de pondération. Au moment où cette photo fut prise il faisait ses études, de sérieuses études. Aujourd'hui, c'est un homme d'âge mûr, un homme très avantageusement connu dans les milieux radiophoniques de la métropole. Par un paradoxe étrange, ce sympathique radioman est également versé en matière religieuse et en matière sportive. Depuis bientôt douze ans, il se fait entendre sur les ondes d'un poste montréalais de T.S.F. Originaire du Manitoba, St-Boniface, plus exactement, il est l'aîné d'une famille de onze enfants. En d'autres termes, c'est le "Big Chief", ainsi surnommé en souvenir de ses aïeux venus de Normandie pour courir les bois de la Nouvelle-France. Il a épousé la sœur de Lionel Daunais et il a un fils du nom de Pierrot. Ce dernier, incidemment, est entré au collège Ste-Marie l'an dernier. Qui est cet annonceur bien connu dont l'arrière-grand-père a été un disciple ardent de Louis Riel et qui fut même tué au combat pour la défense de son idéal? Pour vérification, qu'on se reporte à la page 32 du présent numéro du SAMEDI et en voyant la photo actuelle de ce personnage on se dira: "Je savais!..."



enfin, il est impossible que je sois pour vous un étranger ?

Une émotion m'agitait et j'avais grande envie de répondre : Oui, je vous reconnais ! Mais il y avait une question d'Etat, la consigne donnée par le ministre de l'intérieur, ma situation en jeu ! Dame il faut comprendre ! Je répondis d'un accent glacé que j'ignorais ce qu'il voulait dire ! Je lui conseillai même d'un ton amical : Si j'ai un bon avis à vous donner, ne persévérez pas dans vos propos ; tout le monde connaît notre président du Conseil, M. Villedieu... par conséquent vos propos ne pourront que vous nuire ! On vous considère comme fou, c'est parfait, mais je tiens à vous avertir pour votre intérêt de rester tranquille ! Il était question de vous interner dans un asile de fous, mais je veux bien vous permettre la liberté à la condition que vous me promettiez de vivre paisiblement à l'étranger.

— Mais puisque je suis vraiment M. Villedieu.

— Je vous en prie ! m'écriai-je avec colère, n'insistez pas, ou alors choisissez entre une maison de fous et la liberté !

Sans doute, comprit-il, car il n'insista pas et baissant la tête, alla pleurer dans un coin.

Le soir même, nous partions dans une auto hermétiquement close vers la frontière italienne. Je l'abandonnai à Modane en lui laissant la somme remise par le préfet de police, soit vingt mille francs en billets de banque, et également un faux état civil.

Je lui renouvelai ma recommandation :

— Surtout soyez discret, sans cela, nous agirons contre vous !

Il s'éloigna, le dos voûté sans rien me répondre.

V — LA SUITE DE L'HISTOIRE

MONSIEUR BARBARRIN poussa un soupir et reprit avec un peu d'essoufflement :

— Il y a des moments où la situation de policier n'est pas drôle, j'avoue que ma pitié allait vers ce malheureux que le sort accablait. Pourtant, je ne pouvais rien pour lui.

Et puis, des mois passèrent... A la suite d'une moindre majorité le ministère tomba. Le président du Conseil avertit ses amis que des raisons de santé l'obligeaient à se retirer de la politique...

Les journaux satiriques apprirent bientôt que Charles Villedieu, décidément assagi, renouait avec sa femme une nouvelle idylle. Le couple allait, disait-on, passer sa nouvelle lune de miel en Egypte. Et puis, des années coulèrent. On ne parlait plus maintenant de Charles Villedieu. Tous ceux qui étaient mêlés au secret de Nice étaient morts et j'étais maintenant le seul à connaître les dessous de cette mystérieuse affaire.

Vint le moment où je pris ma retraite, je venais de perdre ma femme, mes grands enfants s'étaient établis en province. Je décidai donc à aller me fixer à Nice, région qui me plaisait particulièrement.

Souvent je pensais à Pratéa et à l'existence qu'il devait mener à présent.

Rejetant ses scrupules, sans doute s'était-il confortablement établi dans sa situation nouvelle, mais j'étais tout de même intrigué de savoir comment son intimité s'était arrangée avec Mme Villedieu.

Le mot de l'énigme devait m'être donné de la façon la plus imprévue.

Je me promenais un soir sur la promenade des Anglais, lorsque je me trouvais nez à nez avec Jean Durand. Il était élégamment vêtu d'un complet de flanelle blanc et sa barbe brune allait bien à l'ensemble de sa physiologie qui s'était à peine modifiée au

cours des années, sans doute, ce n'était plus l'imitateur habile, mais à force d'imiter Villedieu, on retrouvait celui-ci dans tous ses gestes. Il hésita d'abord à me reconnaître, puis me frappant sur l'épaule, il me dit joyeusement :

— Je vous dois tout de même un grand merci ! Vous êtes l'artisan de mon bonheur ; cela vaut bien une confidence.

Il m'entraîna par le bras et nous allâmes nous asseoir sous les pergolas de la promenade.

Là, il me confia, avec un petit rire :

— Savez-vous qu'elle ne s'est jamais doutée de rien. Lorsque je me suis montré empressé vis-à-vis d'elle, elle s'est imaginée que son mari lui revenait ! Après tout, je ne suis peut-être pas impeccable, mais que voulez-vous, cette femme, je l'aimais et il ne faut pas tenter le diable !... Et puis ce Villedieu qu'on ne retrouvait pas, avait été victime d'un mauvais coup probablement ?... Alors, je ne suis qu'un homme après tout ! Nous nous aimons à présent comme deux tourtereaux et voici six ans que cela dure !

— Mais, dis-je, qu'advierait-il si un jour Charles Villedieu se montrait ?

Il devint pâle et répliqua : — Ce n'est guère probable !... Et puis, entre les deux je sais bien celui qu'elle choisirait à présent !

— Alors, dis-je, vous êtes heureux ?

— Oh ! fit-il en fermant les yeux, je n'aurai jamais envisagé une pareille félicité.

— Vous êtes bien certain, insistai-je, que l'autre ne s'est jamais manifesté ?

Jean Durand partit d'un éclat de rire : — C'est-à-dire, il y a quelques dix ans de cela, j'ai reçu un télégramme assez incompréhensible. Je l'ai jeté au panier !

Nous causâmes encore quelques minutes et puis, il me quitta, remontant dans sa superbe auto qui l'attendait au bord de la promenade.

Quelques jours plus tard, en me promenant au vieux Nice, je devais faire une autre rencontre : celle d'un vieux bonhomme aux poils gris en train de rempailler des chaises. Un drap noir sur la paupière gauche cachait l'œil crevé.

J'avais tout de suite reconnu celui qui fut, vingt ans plus tôt, l'élégant Charles Villedieu.

Il leva la tête, me reconnut : — Vous faites toujours votre vilain métier, M. Barbarrin ? me jeta-t-il, agressif.

Et, comme je me rebiffai, il souleva les épaules :

— Oh ! vous savez, cela n'a plus beaucoup d'importance, je me suis fait à présent à ma situation modeste, je ne suis pas malheureux en somme, je me suis marié sous le nom que vous m'avez donné — Jean Durand — ce n'est pas très original ! J'ai deux enfants... Dire que j'ai été millionnaire et premier ministre et que j'en suis réduit à faire le métier que vous voyez alors qu'un importun occupe ma place !

— Bah ! dis-je, n'avez-vous pas la part du sage...

Il bondit. — Vous voyez bien que vous m'avez reconnu !... je ne suis pas fou, je suis bien Charles Villedieu !

— Vous savez que c'est une chose dont il ne faut jamais parler !

Il se tut et baissa la tête. Je m'en fus, mais souvent, par la suite, je devais le rencontrer ici et là, errant dans la ville, parfois seul, traînant une brouette emplies de chaises, d'autres fois, accompagné d'une femme minable, déjà d'un certain âge, au type italien, sa femme sans doute.

Il m'arriva souvent de le croiser ainsi et toujours, il détournait les yeux de moi, avec une expression de mépris.

[Lire la suite page 29]

IL SOULAGE MERVEILLEUSEMENT si votre nez SE BOUCHE LA NUIT



Une médication spéciale qui facilite rapidement la respiration... **AMÈNE UN SOMMEIL RÉPARATEUR!**

SI VOUS n'arrivez pas à vous endormir parce que la congestion passagère vous bouche le nez et gêne votre respiration—quelques gouttes de VICKS VA-TRO-NOL dans chaque narine vous feront rapidement du bien! Vous sentez cette médication spéciale vous soulager!

la sécheresse anormale, facilite la respiration—et aide à amener un sommeil reposant et réparateur! **JOUISSÉZ DU BIEN-ÊTRE QUE LE VA-TRO-NOL VOUS APPORTE**—dès ce soir, si vous en avez besoin. Suivez le mode d'emploi.

En général, ce résultat remarquable est dû à ce que le Va-tro-nol apaise la congestion, corrige

VICKS VA-TRO-NOL

DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ? LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

Traitement Sano "A"

est précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse





**Il leur faut du
GRUAU QUAKER
pour GRANDIR!**

► Oui, madame! Les enfants ont besoin en quantité, de protéine, qui contribue à former de la chair ferme et à permettre une croissance complète. Servez du nourrissant Gruau Quaker "Grain Entier" pour déjeuner tous les jours*... et constatez les améliorations qu'il apporte à la santé. Aucune autre céréale naturelle n'égale le gruau pour la teneur en protéine reconstituante et en riche énergie alimentaire. De plus, le Gruau Quaker est une excellente source de l'importante vitamine B₁ et il fournit d'appréciables quantités de fer. Commandez une grosse boîte économique de Gruau Quaker chez votre épicier dès maintenant.

La Compagnie Quaker Oats du Canada, Limitée.

* Les règles de la nutrition et de la santé exigent un plat quotidien de céréale "Grain Entier".



**GRUAU
QUAKER**



Photo Associated Screen News.

Quelques minutes avec Me Fernand Dufresne

AU MOMENT où nous écrivons ces lignes — avant-veille de Noël — Me Fernand Dufresne qui a bien voulu nous recevoir, s'est prêté avec la meilleure grâce du monde à une interview qui nous permettra de lui rendre ici un hommage bien mérité. Au cours d'un entretien qui nous a paru de bien courte durée, l'ex-directeur de police de la métropole nous a dit en substance ce qui nous permet de tracer brièvement le topo que voici.

Bien que tout jeune lors de sa nomination au poste important qu'il résigne aujourd'hui, Me Dufresne avait auparavant pratiqué le droit pendant de nombreuses années. Dès son entrée en fonction, il mit à la tâche une ardeur que tous ont appris à lui reconnaître.

Il était bien décidé de changer l'état de chose dont se plaignait le public depuis de nombreuses années. Il n'était âgé que de 34 ans et certains administrateurs le croyaient trop jeune pour l'importante tâche qu'on venait de lui confier. Il se chargea de leur prouver le contraire et de rappeler, par ses actes, qu'il avait été un excellent avocat et que, par suite de son stage sur le Banc, il avait appris à connaître à fond la nature humaine.

Dès son arrivée à la tête de la police l'on constata un changement dans le moral des membres de la force qui sentirent immédiatement qu'ils avaient à leur tête un homme qui saurait non seulement les conduire, mais également les comprendre et surtout les aider au besoin. Il avait d'emblée gagné la con-

fiance de tous par les quelques premiers actes de son administration.

M. Dufresne n'avait pas la direction de la police depuis un an que, réalisant les grands avantages de la chose, il avait établi le service de la radio-police qui fonctionna à merveille dès les premiers jours. Ce service fut le premier inauguré au Canada et, ainsi, Montréal obtenait, grâce à sa prévoyance, une protection policière plus rapide et meilleure qu'elle n'en avait jamais connue auparavant.

A la suite de ce coup de maître comme début, le directeur de la police entreprit la réorganisation de tout le département qui fut placée sur un pied réellement scientifique.

En moins de quelques mois il réorganisa toute la force; il ferma certains postes de police dont l'utilité, par suite de la venue de radio-police, n'était plus aussi grande. Ainsi il augmenta le nombre d'hommes disponibles pour le travail de patrouille extérieure, ce qui ajouta à l'efficacité de la protection pour le citoyen.

Ensuite Me Dufresne, non satisfait des résultats obtenus, et ne voulant pas arrêter en route, motorisa le bureau des détectives avec l'aide de l'assistant-directeur Armand Brodeur. Plusieurs escouades nouvelles et une forte escouade de nuit furent formées. De nouvelles escouades des vols à main armée, des magasins d'occasion et des monts-de-piété, furent organisés. Il augmenta la force de la Sûreté et le nombre des membres de l'escouade des homicides. La police scientifique fut également réorganisée.

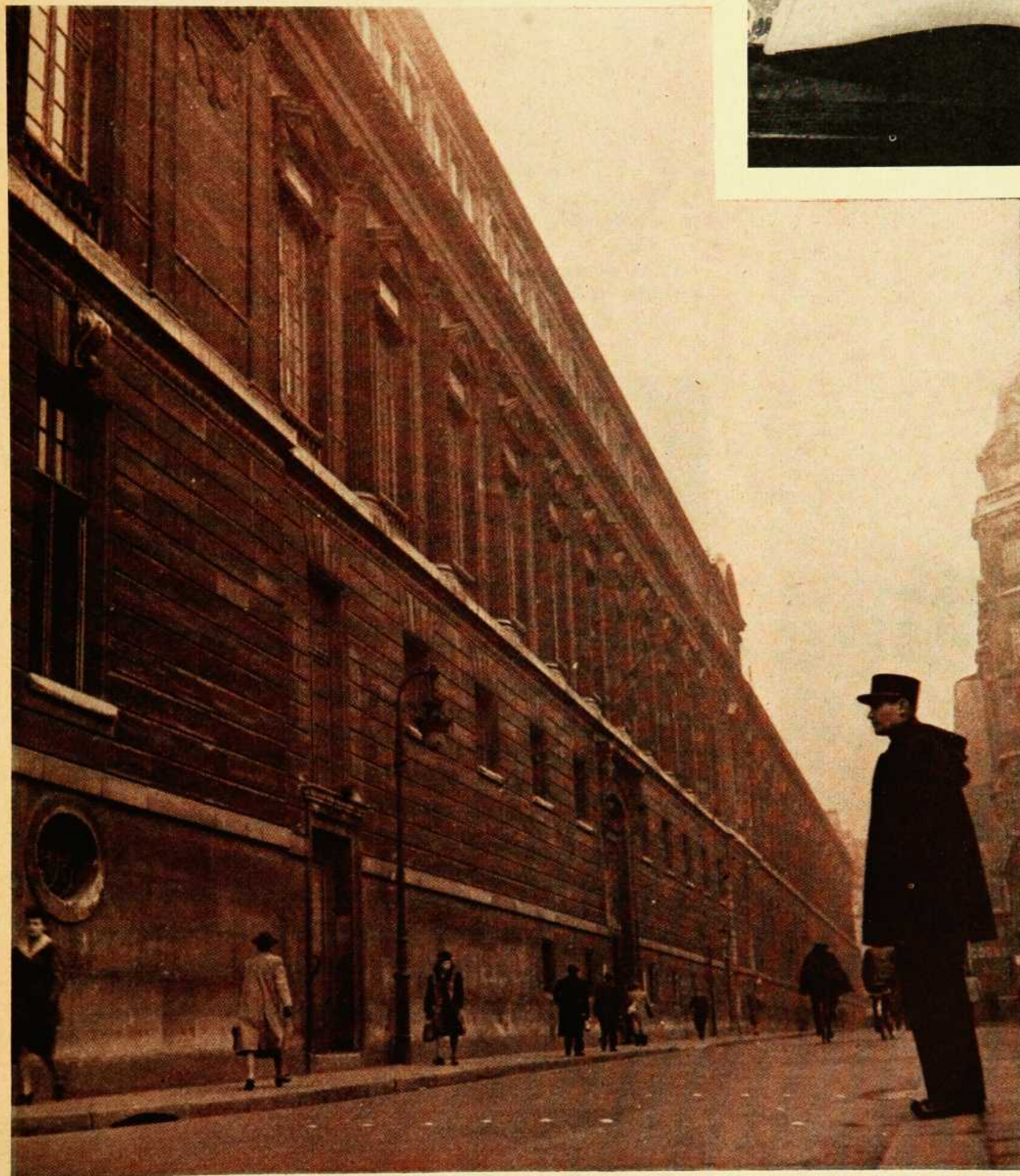
Avec l'aide de ses assistants, le directeur modernisa le service de la circulation dont l'importance devenait de plus en plus évidente; il créa un service d'ingénieurs et de techniciens en circulation afin d'étudier les problèmes croissants de la métropole et d'adopter un plan à l'aide duquel une forte partie des agents de circulation aux intersections furent remplacés par un système de lumière presque parfait, malgré l'opposition qu'il rencontra en certains milieux dans le temps.

Ensuite, afin de pouvoir maintenir l'efficacité du département qu'il avait rénové, Me Dufresne obtint que l'on engageât, malgré la crise financière que traversait la ville, de nombreux groupes de cadets policiers. Ces engagements de cadets portent leurs nombreux fruits aujourd'hui, car la police a maintenant à son service plusieurs "agents" qui sont aptes à occuper de nombreux postes par leurs connaissances et leur instruction.

Il est malheureux que le temps et l'espace nous manquent pour entrer dans le détail de maintes innovations que le corps constabulaire de la métropole doit aujourd'hui à Me Fernand Dufresne, mais il se peut fort bien qu'un de ces jours prochains, l'occasion nous soit donnée de revenir sur le sujet et alors, nous pourrions tracer avec plus de précision, un portrait qui fasse vraiment justice à un concitoyen qui a tant rendu de services aux Montréalais.

La Bibliothèque Nationale de Paris est l'une des plus célèbres et des plus fréquentées du monde. Le reportage photographique exclusif que nous reproduisons dans cette page en donne une impressionnante idée. A gauche, frontispice d'une édition des fables de La Fontaine. — Ci-dessous, façade de la Nationale sur la rue Richelieu. — Au bas, de g. à d., l'appareil du micro-film qui rend de si grands services. — Une édition complète des Caractères de La Bruyère et les trois films représentant en photos tous les documents de cette édition. — L'ancien classement.

Photos S.I.F., Ottawa.



UN TEMPLE DU SAVOIR

LA NATIONALE DE PARIS

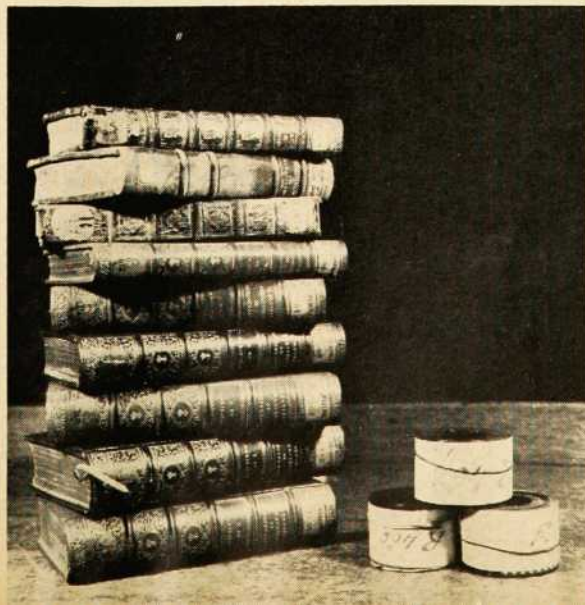
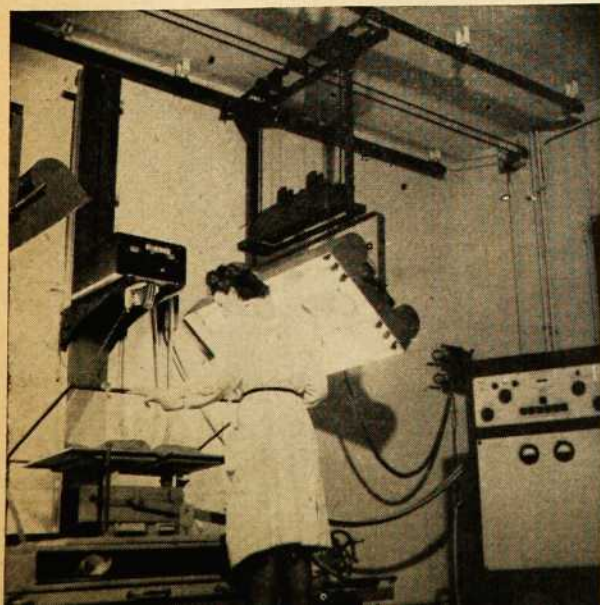
PARMI les grandes bibliothèques publiques que l'Etat français possède à Paris et dans tous ses départements, la Bibliothèque Nationale dont les origines remontent à François Ier est sans conteste la plus importante et la plus riche.

L'embryon de la bibliothèque installé à Blois, puis à Fontainebleau par François Ier fut transporté à Paris sous Charles IX. C'est à Louis XIV et à Colbert que le monde intellectuel doit sa prodigieuse extension.

C'est du XVIIe siècle que date la séparation entre les manuscrits et les imprimés.

La bibliothèque occupa divers locaux avant d'être installée dans la demeure définitive qu'elle occupe actuellement. Les remaniements du palais Mazarin et des Hôtels de Chivry et de Tubœuf, dûs à l'architecte Labrousse de 1854 à 1875, donnèrent à la bibliothèque son aspect actuel. Depuis cette date et surtout depuis ces dernières années, sous l'impulsion des différents administrateurs, un grand progrès a été réalisé dans l'aménagement des salles et dans le système de classement.

Le procédé du micro-film, par exemple, est à l'heure actuelle très développé à la Bibliothèque Nationale et rend de grands services au public puisque, grâce à ce moyen moderne, tous peuvent avoir accès aux documents rares et précieux sans avoir à les manipuler.



SKIEURS MONTRÉALAIS ...

C'EST AUJOURD'HUI DIMANCHE. Nous sommes au matin et les gares de Montréal, Québec et autres grandes villes sont bondées de skieurs enthousiastes. Le Bonhomme Hiver peut taper dur si le cœur lui en dit, car les bruyants attroupements n'ont cure de ses rigueurs. Bien chaussés, bien vêtus, sacs en bandoulière, skis sur les épaules, les frileux citadins veulent convaincre et se convaincre que le grand air des montagnes, loin d'être à craindre, doit être recherché. Le parcours dans le train s'effectuera dans une joie collective avec, sans doute, un peu de tintamarre, mais qu'importe, les rudes accents mêlés aux éclats de rire font bien dans le décor et prédisposent la gent de bureaux à une évasion plus pittoresque, mieux réussie.

Dans une heure ou deux on sera ébloui par les blancs paysages à la descente du train. Des amis seront là, venus au-devant des nouveaux arrivants et dans quelques instants, commenceront les interminables randonnées sur les pentes vertigineuses. La fatigue? Ça n'existe pas!... Et ainsi, on dévalera et grimpera par monts et par vaux jusqu'à ce qu'un creux dans l'estomac donne à chacun le signal qu'un bon repas n'attend que d'être mangé dans la chaude, l'accueillante auberge. Après quoi viendra l'heure d'une digestion heureuse devant l'âtre qui flambe et paraît toujours vouloir se mêler à la conversation lente et pacifique...



Le "train de neige" vient de s'ébranler. Dans chaque voiture, il est presque impossible d'entretenir une conversation suivie tant la rumeur est bourdonnante. Les éclats de rire fusent, nombreux comme cette forêt de skis. C'est le départ, toujours joyeux, toujours si plein de promesses. Chacun se vante des prouesses qu'il accomplira; bref, c'est une gaieté collective, désinvolte!



Voici une descente avec la caractéristique d'élégance dans le mouvement que les novices contemplant avec envie. Une telle maîtrise coûte souvent cher en chutes et quelquefois même en entorses. — Ci-dessous, intérieur du Red Bird Ski Club de St-Sauveur, rustique à souhait. — Ci-contre, un paysage laurentien comme on en voit beaucoup dans la même région. Photos C.N.R.

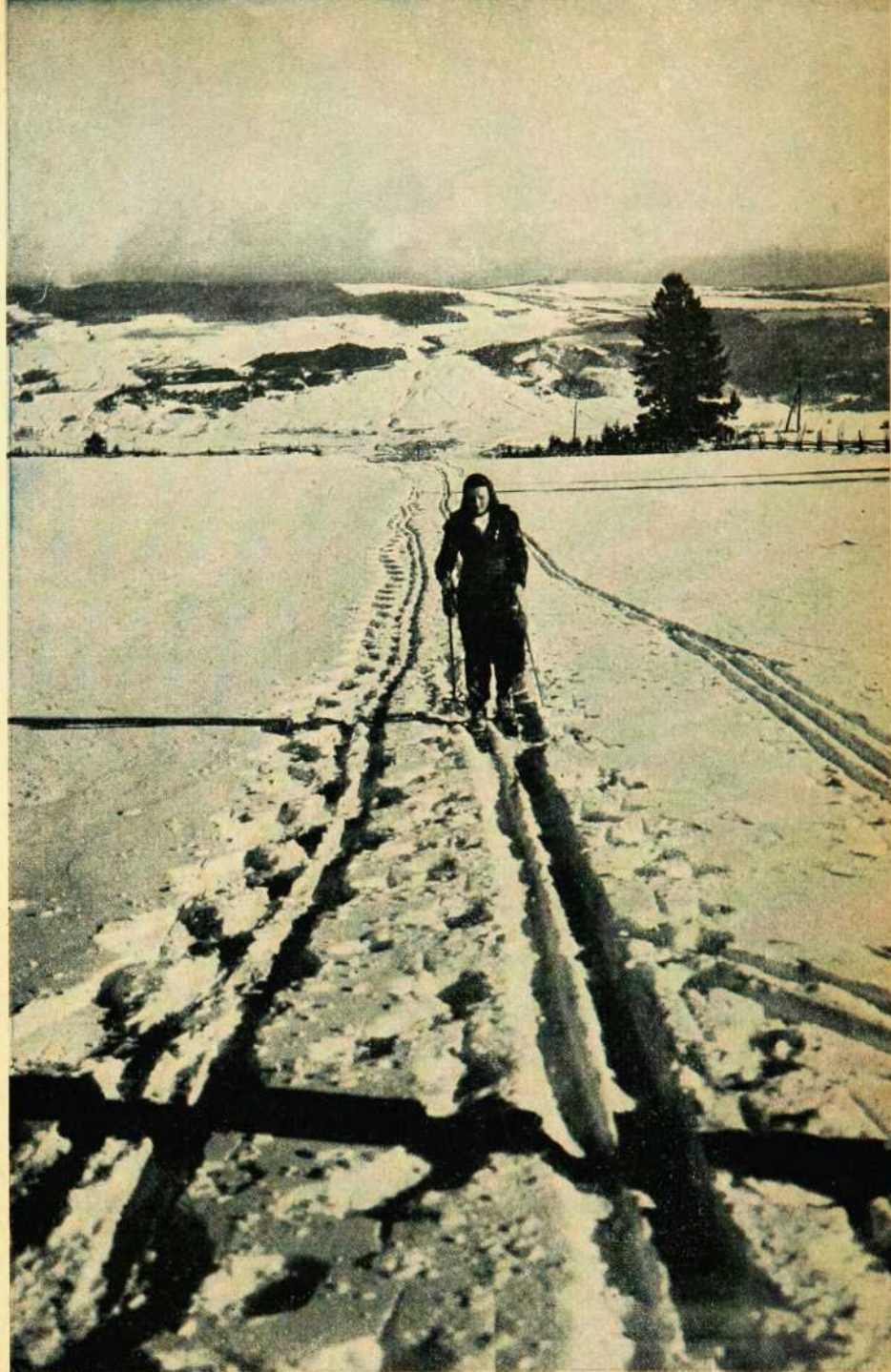




Les Québécois aussi sont fiers de certaines régions environnantes qui se prêtent particulièrement à la pratique du ski. La scène ci-dessus a été prise à Baie St-Paul, actuellement très populaire. — Ci-contre, autre vue de la même région. On remarquera qu'une piste de raquette suit parallèlement deux autres de ski, comme preuve de quoi les deux sports s'y pratiquent à la fois.



Ci-dessus, un groupe de skieurs ayant pris place dans une carriole, se rend vers quelques pentes réputées du Pine Lodge, à Pointe-au-Pic. — Ci-dessous, arrivée à Pointe-au-Pic d'un "train de neige". C'est, en tout point, le même spectacle que l'on voit à St-Sauveur, Piémont et autres régions de notre "Nord".

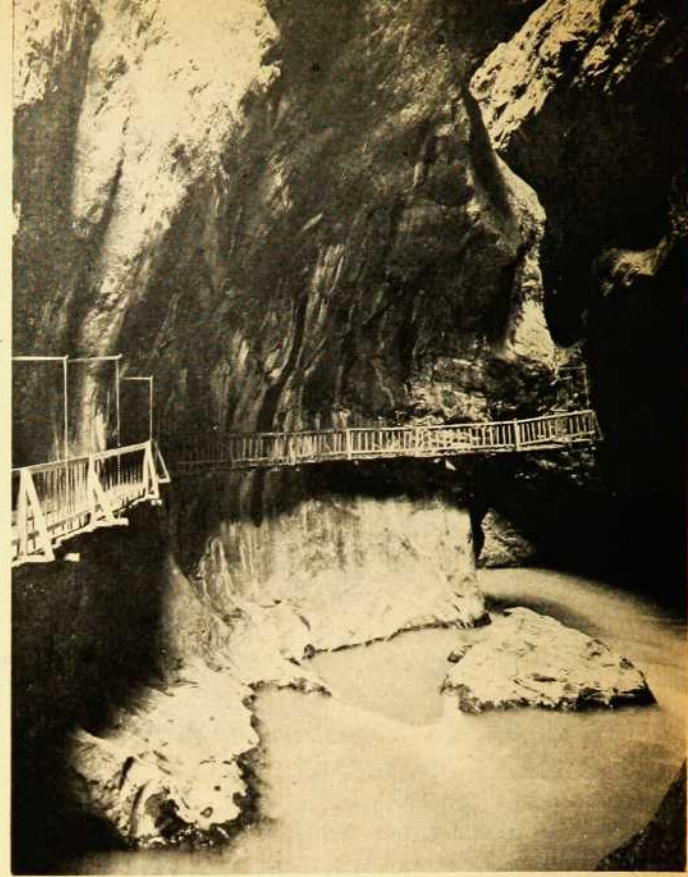


23

... SKIEURS QUÉBÉCOIS

... Mais attention, la première fatigue, la première dose d'oxygène alliées aux bienfaits d'un repas plantureux peuvent momentanément rabattre votre bel enthousiasme du départ... Hop! un peu de courage, il faut repartir! Oh, ce n'est pas si difficile, on se secoue et dès la première descente la griserie vous reprend. Au fur et à mesure que le soleil descend, que la neige semble prendre des tons bleus et mauves, un signal intérieur vous dit qu'il ne faut plus perdre un instant car bientôt, la féerie disparaîtra avec la hâtive "brunante".

Graduellement, les groupes se font moins denses. Un à un, les skieurs, saturés d'air et de fatigue se retire du jeu pour goûter une dernière détente avant le repas, après quoi, il faudra déjà parler du retour. Eh oui, l'inévitable retour qui est toujours là, qui vous guette, car à toute bonne chose, il est une fin. Mais, qu'à cela ne tienne, l'évasion a fourni à chacun la splendeur d'une belle journée bien remplie. On rentrera en ville avec une fatigue de "coureur de bois", mais une fatigue saine qui fera paraître moins longue, moins "renfermée", la semaine qui commencera demain... en attendant le prochain week-end!



PAYSAGES DU RHÔNE

Par P. BUDRY

(Exclusif au "SAMEDI")

L'ÂGE GLACIAIRE est bien passé. Là-haut, dans la chambre d'enfant du fleuve, au pied de la Furka, où, tout limoneux et laiteux, il essaye son premier galop, les moutons paissent à l'endroit où nos grand-mères promenaient leurs alpenstocks et leurs voiles bleus sur la glace. Au-dessus de la source, la cavalerie polaire des séracs reflue cabrée vers le ciel, et tout ce paysage, quand il ne se teint pas de la pourpre des rosages, respire cette vacuité mélancolique qui dût s'emparer de l'Olympe au lendemain de la mort des dieux.

De la source à la mer le Rhône voiture ainsi je ne sais quelle nostalgie, quelle couleur des temps ré-

volus. Il est toujours tellement plus vieux que les pays qu'il traverse. Il a sa manière à lui, une manière de peintre d'histoire, d'écorcher les terrains, de tirer à lui les torrents d'eau et de pierre, de modeler les collines, de faire et de fleurir son lit, aussi de s'éclairer, de s'appropriier la lumière. Il fait songer aux îles méditerranéennes, aux Cyclades, où l'atmosphère alpine descend si curieusement jusqu'au ras de la mer. Le Rhône, c'est en somme de la Méditerranée qui remonte.

La civilisation des ingénieurs, des agronomes, des urbanistes, hélas, le remonte aussi. On ne lui laisse pas longtemps à faire le sauvage dans sa verte vallée



de Conches, entre les pâturages à vaches grises et les villages de bois noir aux fenêtres binoclées de blanc. Dès Fiesch il faut qu'il travaille à faire tourner des turbines, et dès Brigue il s'en va glissant entre ses digues comme un bon jeune homme rangé, au chant mouillé que l'éternel courant de la vallée tire des peupliers.

A la Souste pourtant, on lui lâche la bride : à travers le sombre maquis de Finges il reprend [Lire la suite page 26]

Photo du haut, à gauche, la source du Rhône au pied du célèbre glacier du même nom, en Suisse. — A droite, aspect de la gorge du Trient, près de Martigny, dans la vallée du Rhône, en Suisse. — Ci-dessus, Visp, vue à vol d'oiseau, remarquez les monts enneigés de Mischabel. — Ci-contre, à gauche, la vallée du Rhône, près de Sion, dans le Valais, en Suisse.

Texte et photos Service officiel de l'Information Suisse.



Au premier plan, un coin du magnifique Grant Park de Chicago. Remarquez la superbe avenue contournant cette section du port. L'automobiliste qui s'y engage évolue ainsi, en bordure du lac, sur une distance de près d'un mille. Quant au Grant Park, c'en est un autre parmi les cent-trente-cinq autres.



Voici la plage d'Oak Street de Chicago, à proximité du quartier de plaisance de la Ville Reine. Cette grande ville du "Middle-West" américain compte en tout quatorze plages en bordure du lac Michigan, si bien que durant la belle saison, plus d'un million de citoyens peuvent s'y ébattre à leur aise.

CHICAGO

25

Ville Reine du "Middle-West" Américain



CETTE VILLE, la deuxième des Etats-Unis et la plus importante de l'Illinois, est située sur le lac Michigan, à l'embouchure de la rivière Chicago. En 1804, il n'y avait en cet endroit qu'un fort et une trentaine d'années plus tard, qu'un village de 500 à 600 habitants, la plupart des Indiens. Erigée en municipalité en 1837, Chicago a vu depuis lors sa population se multiplier dans des proportions fantastiques. C'est aujourd'hui une immense ville très cosmopolite, qui compte environ trois millions et demi d'habitants.

Elle a été surnommée la Reine des lacs, la Reine des Oues, la Cité merveilleuse et, ce qui est moins flatteur, Porcopolis, par allusion à sa principale industrie. Cependant, Chicago n'est pas seulement la métropole des abattoirs, ni la place-forte des gangsters, elle est le terminus de tous les grands réseaux de chemins de fer américains, l'immense entrepôt des productions de la région des Grands Lacs et du Far-West.

On aurait tort d'en conclure que la vie intellectuelle n'y occupe qu'une place restreinte. Chicago possède une université, une société d'histoire, des musées, un orchestre symphonique célèbre, actuellement sous la direction de Désiré Defauw, des séminaires, des académies, des hôpitaux. La principale artère est le Michigan boulevard. Les parcs sont nombreux et bien entretenus.

Pourtant, le climat laisse à désirer. Cette région connaît mieux le vent et la pluie que le ciel bleu et le soleil. L'été, la chaleur humide qui y règne est très difficile à supporter. En 1871, Chicago fut ravagée par un formidable incendie. Sa reconstruction fut si rapide que dès 1893, elle était en mesure d'organiser une Exposition universelle.



Jadis, Chicago était peu fréquentée des touristes Canadiens qui se rendaient de préférence à New-York, à Washington et surtout sur les plages du Maine. La distance à parcourir n'est plus une objection à faire la trajet de Montréal à Chicago puisqu'on l'accomplit maintenant en l'espace de cinq heures, par avion. Il est donc probable que les relations commerciales entre cette ville et la nôtre deviendront, de jour en jour, plus étroites.




Ci-contre, à gauche, la rue LaSalle qui est la rue de la finance et qui n'est pas sans ressembler à notre rue St-Jacques. — Ci-dessus, Chicago vu la nuit d'une plage du lac Michigan. Photos Kaufmann & Fabry Co. et Chicago Park District.

Soignez toujours un rhume!



C'est ce qui aidera à prévenir la pneumonie. Mais, *s'il arrive* que la pneumonie vous frappe,  ne vous alarmez pas. La science médicale, avec l'aide des médicaments du groupe sulfa  et de la pénicilline, a réduit environ de moitié, au cours des dix dernières années, la mortalité due à la pneumonie.

Si un plus grand nombre de gens qui souffrent de méchants rhumes, ou de rhumes qui traînent, voyaient le médecin, les décès causés par la pneumonie diminueraient encore davantage. 

Souvenez-vous que la pneumonie est transmissible, qu'elle agit rapidement et que les pires mois s'en viennent. *Combattez*

donc la pneumonie en prévenant les rhumes.

Les rhumes ordinaires requièrent des soins spéciaux

Tâchez de vous maintenir dans le meilleur état de santé possible, pendant l'hiver, car vous réduirez ainsi les chances de contracter des rhumes et la pneumonie. Toutefois, si vous avez un méchant rhume, restez à la maison, si possible, au lit; mangez peu et buvez en abondance des jus de fruits et d'autres liquides. Evitez surtout les refroidissements.

Prenez garde aux symptômes avertisseurs de la pneumonie; c'est généralement un gros refroidissement avec frisson, suivi de fièvre, une toux accompagnée de douleurs aiguës dans le côté ou la poitrine et, souvent, des crachats de couleur de rouille. Toutefois, il y a un type de pneumonie, le "virus pneumonia", qui débute lentement avec une hausse graduelle dans la température, une sensation légère de froid plutôt qu'un gros frisson avec tremblement, et un léger mal de

gorge accompagné d'une toux rauque mais sans crachat ou presque pas.

Certains types de pneumonie, comme le "virus pneumonia" ne réagissent pas contre l'action des "sulfas" ou de la pénicilline. Quel que soit le type, en voyant immédiatement le médecin, il peut établir son diagnostic promptement et donner les soins médicaux qui fournissent le plus de chances d'obtenir une guérison rapide. Pour obtenir d'autres renseignements importants sur la pneumonie, l'influenza et le rhume ordinaire, faites venir la brochure gratuite de la Metropolitan, intitulée "Maladies des Voies Respiratoires". Adressez votre demande au Service des Brochures, 175, Direction Générale au Canada, à Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
New-York
PRÉSIDENT DU CONSEIL: Frederick H. Ecker
PRÉSIDENT: Leroy A. Lincoln
Direction Générale au Canada: Ottawa

LA RARETÉ DU BEURRE

TROIS QUESTIONS, TROIS RÉPONSES

ETANT DONNÉ que les renseignements sur les denrées rationnées sont d'intérêt pour les consommateurs, nous vous donnons ci-après les réponses aux questions posées dans une lettre qui a été publiée récemment dans un journal.

VOICI LES QUESTIONS :

1. Pourquoi le beurre est-il encore rationné ?
2. Pourquoi ne fournissons-nous pas du beurre à l'Europe ?
3. Pourquoi avons-nous exporté, dans les premiers six mois de cette année, plus d'un million et demi de livres de beurre canadien à des pays de l'hémisphère occidental, y compris les Indes occidentales, l'Amérique latine et l'Alaska ?

ET VOICI LES REPONSES :

1. Le beurre est encore rationné parce que la quantité produite en Canada n'est pas suffisante pour la demande et parce que le rationnement est le seul moyen d'assurer à chaque consommateur sa part équitable des approvisionnements.

2. Nous n'exportons pas de beurre canadien en Europe parce que l'Europe préfère de beaucoup recevoir de nous d'autres produits laitiers, tels que le fromage et le lait évaporé et pulvérisé que nous fournissons à ces populations en très grande quantité. On sait que ces denrées s'expédient et se conservent beaucoup plus facilement que le beurre. Lorsque nous augmentons notre production de ces vivres, il reste moins de lait pour faire du beurre.

3. Le Ministère britannique des vivres a conclu un arrangement avec le gouvernement canadien en vertu duquel le Canada s'est engagé à fournir des quantités très raisonnables de beurre aux colonies britanniques des Indes occidentales qui obtiennent normalement leurs approvisionnements de l'Australie et des environs. Durant la période mentionnée, les exportations de beurre canadien à l'Amérique latine (Colombie) se sont élevées à seulement 300 livres (environ 5 boîtes) à destination des quelques Canadiens qui habitent ces pays, et à l'Alaska, seulement 100 livres (2 boîtes) pour les besoins d'un district que l'on ne peut atteindre facilement que par le Canada.

Le chiffre de un million et demi de livres de beurre exportées au cours des six premiers mois de cette année aux différents pays mentionnés ne semble pas aussi considérable quand on considère qu'il faut six millions de livres pour honorer un seul coupon du carnet de rationnement des douze millions de consommateurs canadiens. Il semble encore plus petit quand on le compare au chiffre total de cent trente millions de livres de beurre consommées au Canada durant les premiers six mois de cette année par les détenteurs de carnet de rationnement, dans les hôpitaux, les restaurants, camps de bûcherons, magasins de navires, par l'armée, etc.

PAYSAGES DU RHÔNE

[Suite de la page 24]

ses divagations d'autrefois, du temps que la vallée lui appartenait toute et qu'il la culbutait de ses cailloux et de ses crues.

Si vous voulez voir d'une seule fois tout le Rhône, j'allais dire la rhodanité, montez à la terrasse de Loèche, accoudez-vous entre deux noirs créneaux du château de l'évêque, vous serez admirablement servi. C'est là un des beaux seuils de la contemplation. Par une rencontre singulière, c'est aussi le seuil du monde german sur le monde français. A vos pieds le bois de Finges étale une fourrure noire, coulée de l'épaule décharnée du mont; le fleuve y trace sa blanche saignée, sinieuse et bruyante, des roches bizarres émergent, des roches pour ermites à la Jérôme Bosch. Puis soudain cette barbarie s'arrête. L'amène paysage de Sierre se dessine au delà et c'est, formes et lumière, comme celles d'un moyen âge évangélique et candide, un pays pour troubadours et croisés. Dans la lumière bleue s'arrondissent des collines simplettes, comme on en voit chez les peintres siennois encadrant des scènes paisiblement cruelles de martyres ou de Passion. C'est tout le Rhône religieux, de Villeneuve et d'Avignon, qui est là dans une première esquisse. Car ce fleuve curieux refait deux fois sa vie, l'une en Suisse, l'autre en France, se perdant entre deux, sortant du roc deux fois (mais est-ce bien lui qui ressort ?), et répétant son cours entre des pays verts puis des pays brûlés, une fois vers le Léman, une autre vers la Méditerranée, avec les mêmes retours de sauvagerie et de benignité. Puis vient Sion, au pied de ses emblèmes: Valère-la-Mitre et Tourbillon-le-Casque, ses toits étincelant de toutes leurs écailles de schiste comme le dragon de Monseigneur Saint-Georges au pied du château de Marguerite. Souvenir d'épopée attablé devant une plaine assagie qui n'est plus que vins, pommes, abricots et fraises. Les bourgs guerriers collés au mont, dont les remparts s'effritent, Saillon couleur d'os brûlé, Saxon, La Bâtiâz, n'ont plus à redouter les bravades du fleuve, qui glisse entre ses digues, puissant, rêveur et inutile, un peu déçu de ses destins.

Avant d'aller se tréfler dans l'anneau du pont de St-Maurice, il exhale pourtant dans une dernière strophe son regret des montagnes. C'est au défilé romantique de Vernayaz, entre d'énormes contrescarpes de roc aux plantes pâles, où l'alpe lui jette ses deux derniers torrents, le Trient par une gorge noire, la Salenfe par une fusée blanche, et le vol de son dernier aigle, avant qu'il s'en aille mêler son rêve bleu au vol des mouettes du Léman.

P. BUDRY

LE PAPIER-PEINT PANORAMIQUE

UN ART ANCIEN
ET CHARMANT

LE PAPIER-PEINT PANORAMIQUE est une création spécifiquement française. Les manufacturiers ont employé divers artistes dont les noms nous sont connus par leur livres, tels que *Moder Brock* ou *Lafitte* 1770-1828.

Les sujets sont d'ordre très varié, parfois il s'agit d'un événement récent comme les séries: *Fêtes du Roi* aux Champs-Élysées ou la *Révolution de 1830*. Souvent les paysages, les sujets de chasse ou les sujets militaires, parfois même des œuvres de littérature, ont donné lieu à un papier correspondant comme "*Les voyages de Télémaque*". On peut dire que la belle période du papier-peint panoramique commença en 1800 et finit en 1835.

A Paris, le Musée des Arts Décoratifs pour la série de *Psyché*, le Musée Carnavalet pour la frise de la "*Fête du Roi*" donnent une place aux artisans français du papier-peint.

C'est à Cassel qu'il faut aller pour trouver un musée presque entièrement consacré aux collections françaises. Le South Kensington Museum, à Londres, a pu dresser un catalogue spécial qui comporte "*La Chasse de Compiègne*", "*Les Monuments de Paris*" et d'autres spécimens de ce genre. Le Metropolitan Museum de New-York s'enorgueillit également de la "*Chasse de Compiègne*" et d'une partie de la série dite "*Jardins de Bagatelle*".

Les maisons qui fabriquaient autrefois le papier-peint ont pratiquement disparu à l'exception des entreprises Zuber, Follot et Desfossé qui conservent de nos jours les références et les moyens de production de l'époque.

Ci-dessous, vue du Brésil, décor en couleurs édité par Zuber en 1829 sur la composition de Deltille. Les connaisseurs peuvent encore visiter d'intéressantes collections de papier-peint panoramique au South Kensington Museum de Londres, à Cassel et même à New-York, au Metropolitan Museum où sont également exposés d'autres spécimens de ce genre, désuet peut-être, mais si beau. Photos S.I.F., Ottawa.

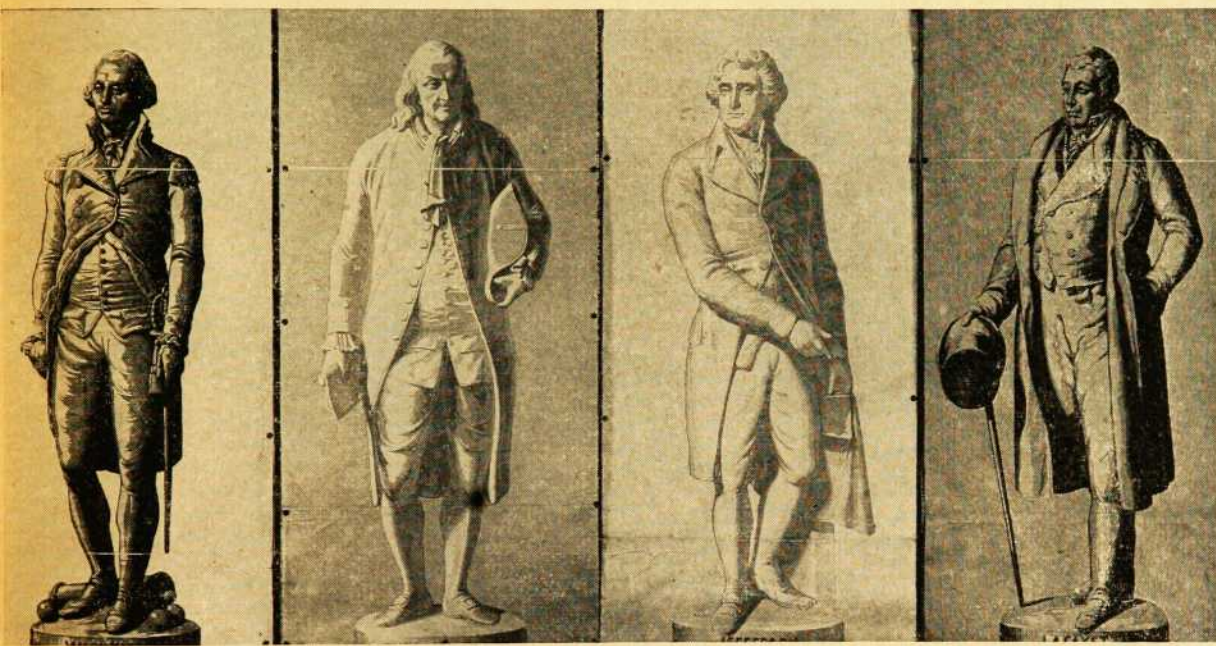
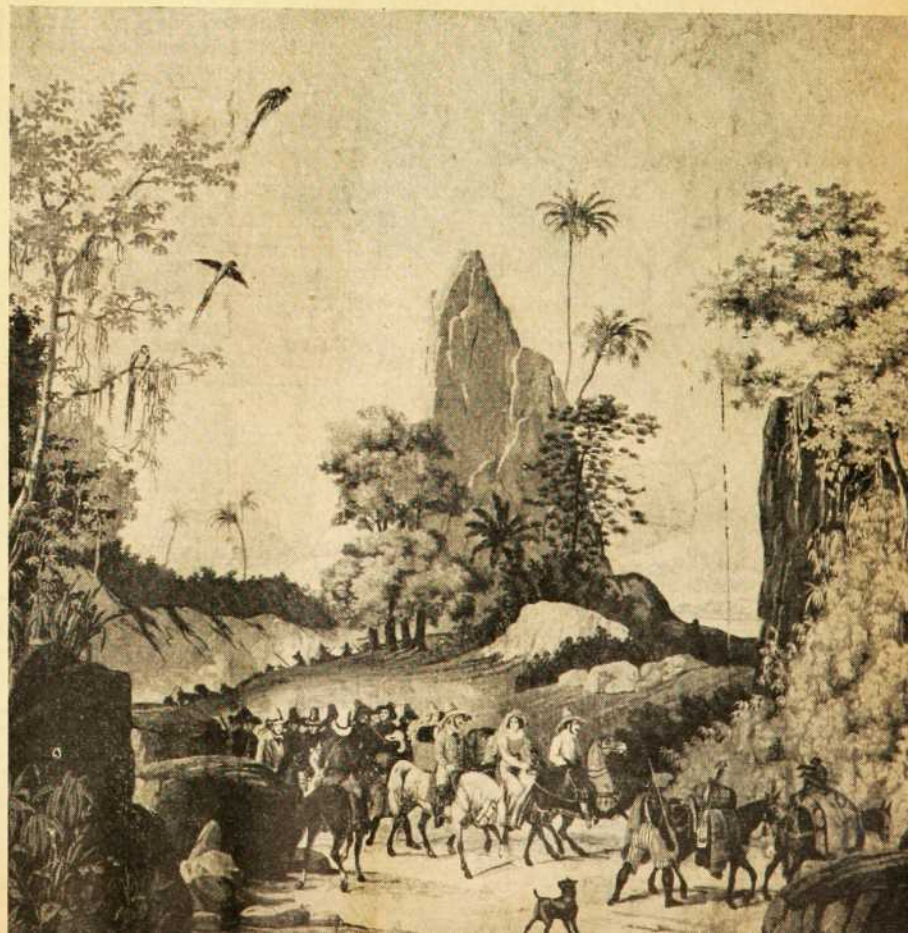
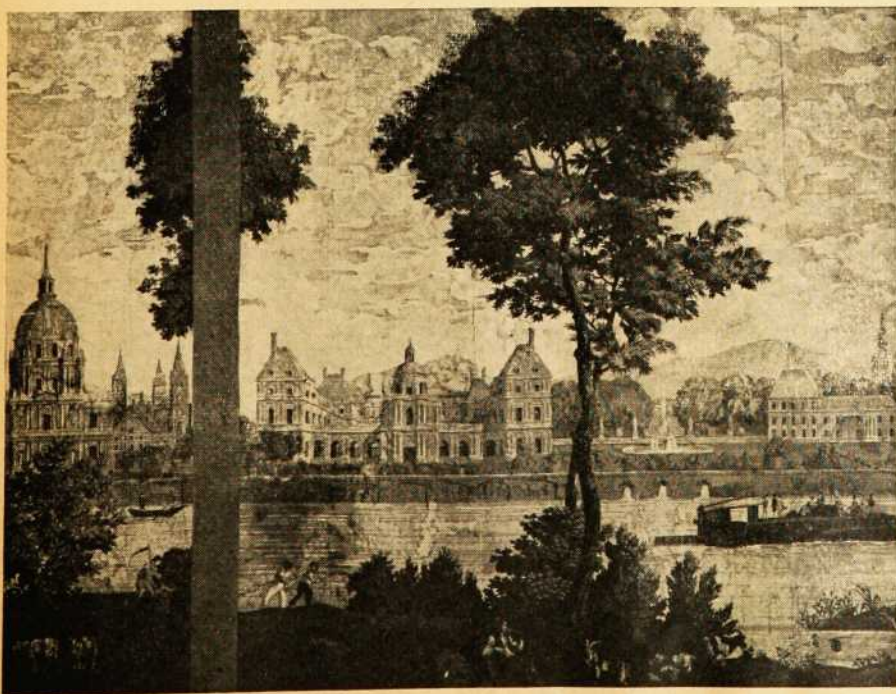


Photo du haut, l'*Arcadie*, décor en grisaille édité par J. Zuber sur le dessin de Mongin d'après les "*Idylles*" de Gessner, 1730-1788. — Ci-dessus, *Les Grands Hommes*, quatre figures d'une exécution tout à fait remarquable, éditées par J. Desfossé en 1856-1857. On y reconnaît, de gauche à droite, Washington, Franklin, Jefferson et La Fayette. — Ci-dessous, *Les Monuments de Paris*, décor en couleurs édité par Dufour en 1815. Remarquez la belle perspective du dessin.





COUPES AMENUISANTES POUR LES INTÉRESSÉES

1817 — Robe pour dames et jeunes filles, tailles 14 à 44. Tissu requis pour taille 20: 4 v. $\frac{3}{4}$ en 35", 4 v. $\frac{1}{4}$ en 39", 3 v. en 54". Prix 25¢.

No 1818 — Robe pour dames et jeunes filles, tailles 14 à 42. Tissu requis pour taille 18: 3 v. $\frac{1}{4}$ en 39", 3 v. en 41", 2 v. $\frac{3}{8}$ en 54". Prix 25¢.

No 1819 — Robe à manches courtes pour dames et jeunes filles, tailles 34 à 46. Tissu requis pour taille 34: dos du corsage, manches, bordure du corsage en avant, ceinture et jupe — 2 v. $\frac{7}{8}$ en 35", 2 v. $\frac{1}{2}$ en 39", 1 v. $\frac{7}{8}$ en 54". Devant du corsage: $\frac{5}{8}$ de v. en 35", 39" ou 54". Prix 25¢.

No 1829 — Robe pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 44. Tissu requis pour taille 14: corsage — 3 v. $\frac{5}{8}$ en 39", 3 v. $\frac{3}{8}$ en 41", 2 v. $\frac{3}{4}$ en 54". Jupe — 1 v. $\frac{3}{4}$ en 35", 1 v. $\frac{3}{4}$ en 39" ou 41", 1 v. en 54". Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Comment Combattre LES DOULEURS RHUMATISMALES

Les douleurs rhumatismales sont souvent causées par l'acide urique qui se trouve dans le sang. Les reins devraient débarrasser le sang de cette impureté. Si les reins ne remplissent pas leur tâche, et que l'excès d'acide urique reste, il en résulte de l'irritation et des douleurs atroces dans les muscles et les articulations. Soignez les douleurs rhumatismales en gardant vos reins en bon état. Prenez régulièrement des Pilules Dodd's pour les Reins—le remède favori depuis un demi-siècle.

Pilules Dodd pour le Rein



VOTRE AMIE . . .

Vous désirez lui plaire, bien sûr... Mais le temps vous a peut-être manqué, et c'est très compréhensible: surcroît de travail, obligations sociales et quoi encore! Toujours est-il que vous êtes là, à vous demander ce que vous pourriez bien offrir à cette bonne amie. Rassurez-vous donc, le problème n'est pas si grave. Avez-vous songé que cette charmante demoiselle raffolerait d'une lecture qui l'instruit sur ce qui fait l'objet de sa plus grande admiration, comme le cinéma, la radio et le théâtre? Dans ce cas, voici la solution tout indiquée: un abonnement au magazine

LE FILM

C'est simple, économique, pratique et vous avez la certitude d'atteindre votre but sans plus hésiter. Vous n'avez qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour janvier:

LE MAITRE INCONNU

Par GUY DE NOVEL

Coupon d'abonnement

LE FILM

Canada et Etats-Unis

1 an..... \$1.00 2 ans..... \$1.50

IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

LES OISEAUX DE PROIE . . .

[Suite de la page 6]

Le balbusard d'Amérique, mieux connu sous le nom d'aigle-pêcheur, est un mangeur de poissons.

Les aigles superbes purgent nos mers et nos lacs des poissons et des oiseaux aquatiques malades ou faibles et préviennent, de ce fait, des dégénérescences d'espèces dont nous serions les premiers à souffrir.

Les faucons, naguère compagnons de chasse de l'homme, sont aussi des amis. Le faucon crécelle, le plus petit des rapaces et dont le brillant coloris lui a valu le nom anglais de "Sparrow Hack", est un grand mangeur de sauterelles. Il construit son nid dans les trous abandonnés par les pics-bois. Est-ce à cause de vagues souvenirs transmis par ses ancêtres que la présence de l'homme ne le trouble pas dans ses guets sur les champs?

Quant à son plus robuste cousin, le faucon des pigeons, surnommé "émérillon", il se nourrit surtout de petits rongeurs et de gros insectes. Il lui arrivera bien de croquer un poulet, un pigeon, ce qui, probablement, lui a valu son nom injuste, mais pour une volaille dévorée, il mange dix rats qui, eux, égorgent plus d'un poussin.

Il faut donc conclure que même les rapaces diurnes, en général si mal famés, sont des alliés véritables.

La Providence a établi un ordre dans la nature. Tout se tient, tout s'enchaîne. Quand l'homme tente de rompre l'équilibre, il s'en repent amèrement tôt ou tard. Certaines espèces ont charge de faire la police et de veiller aux pul-

lulations dangereuses d'autres espèces. Aux rapaces est dévolue la tâche d'endiguer l'invasion de la terre par le monde prolifique des rongeurs.

Il s'agit donc pour le cultivateur, dans l'étude du cas que nous venons de traiter, ou d'abandonner moins d'un dixième de ses oiseaux de basse-cour aux oiseaux de proie ou d'abandonner toute sa basse-cour et toutes ses moissons aux rats, aux souris, aux mulots, aux taupes, aux belettes qui accomplissent leurs exactions à la faveur des ténèbres.

N'imitons donc pas ces ignorants qui clouaient des hiboux ou des chouettes à leur porte, convaincus que leur cri portait malheur.

N'imitons pas davantage ces chasseurs sans dessein qui mettent leur gloire à descendre ce point noir qui plane là-haut dans le soleil sans savoir s'il est un ami ou un ennemi. Quand l'on a été victime d'un vol, abat-on le premier individu qui se présente à nous? Pour punir un coupable — risquez-t-on de se priver d'un allié? Nous sommes trop souvent ainsi, attachés aux apparences souvent trompeuses, plutôt que curieux de rechercher la vérité.

MARCELLE LEPAGE-THIBAudeau

Licenciée en Sciences Naturelles
de l'Institut Botanique de
l'Université de Montréal.

" UN AMI VIENDRA CE SOIR "

[Suite de la page 7]

Il n'hésite pas à sacrifier son amour à ce qu'il appelle son devoir. Hélène périra avec les autres, car cette nuit même les troupes allemandes, sur son ordre, vont attaquer le sanatorium. En attendant, lui Tiller, est prisonnier des résistants, mais sa propre vie compte pour lui aussi peu que celle des autres. Il est prêt à mourir — puisqu'il sait que sa mort entraînera celle de quelques ennemis de l'Allemagne. Sous prétexte de le sauver, Hélène fuit avec Tiller et le tue pour qu'il ne puisse pas donner le signal de l'attaque. Mais l'esprit de l'infortunée jeune fille sombre définitivement dans cette épreuve atroce. Les résistants sont sauvés, mais c'est une démente que les paysans ramènent au

sanatorium. Et c'est la descente triomphale de tous les maquis de la région, avec le Commandant Gérard à leur tête.

Et c'est ainsi que se termine un témoignage authentique et merveilleux de cette époque extraordinaire qu'à distance, nous avons tous tâché de suivre à la lumière des maigres renseignements que nous recevions et surtout, par celle de l'imagination beaucoup plus puissante, celle-là, qui ne nous a pas tellement induits en erreur, comme le confirme la palpitante histoire d'"Un Ami Viendra Ce Soir" que les cinéphiles peuvent applaudir en ce moment.

L'HOMME AUX DEUX VISAGES

[Suite de la page 19]

Le dénouement de cette étrange aventure, vous venez tout à l'heure d'y assister: l'homme retiré de l'eau c'était lui! Suicide? Accident? Je ne sais trop. Il est évident que le pauvre type devait en avoir sur le cœur et cela, depuis de nombreuses années!... Enfin, que voulez-vous, il ne faut pas discuter avec les raisons d'Etat; et si j'ai la certitude d'avoir contribué à la déchéance d'un homme, je suis certain

aussi d'avoir fait le bonheur d'un autre; c'est une sorte de compensation!

Ainsi me parla M. Julius Barbarrin, ancien inspecteur de la sûreté générale, un jour de carnaval, sur la promenade des Anglais à Nice.

MARCELLE-RENÉE NOLL

LES CRAYONS VENUS VELVET SONT FORTS



MISE A L'ÉPREUVE DE LA PRESSION

Cela signifie que la mine est en réalité liée au bois. Vous ne pouvez pas acheter de meilleurs crayons pour le bureau!

Et les vraies gommes à effacer d'avant-guerre sont maintenant de retour!

VENUS

VENUS PENCIL CO., LTD., TORONTO

Adoucit le nez du bébé

Mentholatum débarrasse rapidement et doucement les narines du bébé, aide à conserver les membranes humides, facilite la respiration, soulage la souffrance et permet un sommeil paisible. Pots et tubes 30c. V-17F

Si doux pour les narines des tout petits

MENTHOLATUM
réconforte tous les jours

NOTRE FEUILLETON

LE GAMIN DES ROUTES

Par MAXIME VILLEMER

NOUS ARRIVONS, pas vrai ?
— Nous sommes aux Champs-Élysées.
— Comme ils sont noirs... brr...
— Si on retournait ?
— T'es pas fou, Gogosse, au moment de toucher au but, tu voudrais repiquer ? Tu songerais à t'en retourner à la cambuse ?... Plus souvent !...
Et ricanant :
— Ne sais-tu pas que Bois-Dodo nous attend ?
— Laissons-lui faire l'affaire tout seul.
— Belle idée, ma foi. C'est lui qui piperait tout l'argent du rupon !... Ah ! cré nom de nom, tu ne le voudrais pas...

Maintenant, ils marchent plus vite.
— C'est ici, dit l'enfant.
— Cette avenue-là ?
— Oui.
— On n'y voit goutte.
— La maison du millionnaire est en face des ambulances américaines.
— Tu en es sûr ?
— Oh ! parfaitement.
— Il te faudra sauter par-dessus une des grilles.
— On sautera.

L'enfant n'avait pas voulu fuir tout de suite ; il avait résolu d'empêcher le père de Gazelle de commettre un crime... Après, il s'esquiverait.
— Je suis fixé à présent, dit Fantoche rassuré ; la grille qui entoure ce palais est haute, mais tu connais la gymnastique, et il te sera facile de sauter par-dessus. Puis, tu ouvriras bien vite les portes pour permettre à Bibi et au sire de Bois-Dodo — qui, par parenthèse, doit nous attendre dans quelque coin — de pénétrer facilement dans ce riche hôtel.

Au même moment, une forme noire se détacha de l'ombre et s'avança vers eux.

— Chuç... c'est moi...
— Nous n'avons pas pu venir plus tôt.
— Il y a du grabuge.
— Que nous chantes-tu là ?
— Le patron de l'hôtel — le seigneur Just Mesmer — est, dit-on, très malade. Tout le personnel est affolé ; une voiture a amené le docteur, une autre a conduit ensuite ici quelque visiteur que je n'ai pu distinguer... Bref, on ne dort pas là-dedans.
— Mais c'est une circonstance très heureuse, fit Fantoche ; tout le monde doit être réuni autour du lit du richard... Et Gogosse aurait vite fait de nous indiquer à quel étage se trouve le sac aux écus.
— Je le sais ; c'est au premier étage.
— Bon ! mais tu en es sûr ?
— Ma foi, c'est ce que m'a dit le cocher avec qui j'ai fumé une pipe ce matin.
— Alors, c'est là qu'est le sac aux écus, dit Bois-Dodo.
Fantoche se gratta la tête.

— Tu crois que personne ne dort dans la cambuse ?

— J'en suis sûr.

— Diable... diable !

— Mais, reprit Bois-Dodo en se redressant, tout le monde est à ce moment à l'ambulance au rez-de-chaussée... et ce n'est pas là que nous avons à travailler.

— C'est exact... Pourtant, je ne suis pas tranquille.

— Alors, tu renâcles ?

— Si on remettrait le coup à demain ?

— Demain, ce serait la même chose ; puis je suis partisan, moi, des coups d'audace ; il n'y a que ceux-là qui réussissent.

— Je suis un peu de ton avis, ami Bois-Dodo.

— Dans ce cas, il n'y a pas à hésiter une minute. Attendons encore une petite heure... Affalés sur des chaises, ils roupilleront tous d'un sommeil si profond qu'un coup de canon de messire Guillaume ou de Son Altesse Bismarck ne pourrait les réveiller.

Un bruit de pas se fit entendre non loin d'eux.

Ils tressaillèrent.

— Qu'est-ce ? demanda Fantoche tremblant.

— Une ambulancière.

— Tu en es sûr ?

— Retourne-toi et tu verras.

En effet, la porte de l'ambulance venait de s'ouvrir et sur le seuil un homme et une femme parurent.

— Ils sont deux ! dit Fantoche.

— C'est une ambulancière qui va reconduire le médecin de service jusqu'au bout de l'avenue.

Puis ils ne dirent plus rien.

Le silence était profond ; un vent glacial soufflait toujours lugubrement dans les arbres dont les branches craquaient avec un bruit sourd.

Une heure... puis deux heures sonnèrent.

— Il faut cependant se décider, dit enfin Bois-Dodo ; tout le monde dort, je t'en réponds.

Et il ajouta, pressant :

— Allons... en avant, Gogosse.

L'enfant ne bougea pas. Jusqu'alors, il avait espéré que les deux misérables changeraient d'avis et qu'on pourrait retourner, là-haut, revoir la Gazelle.

Bois-Dodo, tenace, dit :

— J'ai remarqué dans l'encoignure de la grille un endroit où Gogosse pourra facilement monter ; et quand il sera en haut, rien ne lui sera plus commode que de sauter dans le jardin.

— Et après ?

— Après, il nous ouvrira la grille.

— Mais si nous trouvons la porte de l'hôtel fermée ? dit Fantoche, tressaillant.

— T'es pas fou, archi-fou ! Mais dis-toi donc bien qu'avec ces continuelles allées et venues les portes resteront forcément ouvertes.

— N'importe, c'est jouer gros jeu, dit Fantoche qui se repentait d'être venu et qui, au moment d'agir, était pris d'une terreur subite.

— Qu'avons-nous à craindre ? Si Si nous sommes pincés dans le jardin,

que veux-tu qu'il nous arrive de fâcheux ? Nous dirons tout simplement que nous sommes des malheureux crevant de faim, que nous avons été chassés de notre village par les Prussiens que nous ne savons où aller et que, voyant ici un magnifique refuge, nous sommes venus nous y installer pour roupiller un brin.

— Décidément, tu es un grand homme ! s'écria Fantoche convaincu... et moi je ne suis qu'une poule mouillée.

— As-tu apporté les outils nécessaires ?

— J'ai tout ce qu'il faut.

— J'espère bien que tu n'as pas oublié ton lardoir ; cette arme peut nous être utile, histoire d'avoir sous la main de quoi nous défendre.

— C'est fait ! Gogosse te dira que j'ai astiqué l'objet hier toute la journée. Mais je te le passerai : tu sais, Bois-Dodo, ça me répugne de me servir de ça. Puis je crains la Gazelle qui, hier encore, m'a fait une de ces scènes carabinées dont je garderai le souvenir toute ma vie. J'en étais tout chose, vrai de vrai, car je sentais bien tout de même qu'elle avait raison. Chipper le vin du voisin, rien de mieux ; mais tuer un homme, risquer d'être conduit un beau matin à la place de la Roquette... Brr... A cette seule pensée, je sens tout de suite mon cou trembler sur mes épaules...

— Tais-toi, tu n'es qu'un imbécile...

— Pourtant, il y a moyen de s'entendre. Moi je viderai les tiroirs... C'est là une opération que je connais et dont je me charge.

— Entendu. Maintenant, ne perdons plus notre temps, le vin est tiré, il faut le boire. En avant, Gogosse...

— Misérable ! pensait l'enfant.

Ils s'avancèrent vers l'hôtel du Roi de l'Or, silencieux, mornes, la tête basse.

Puis ils s'arrêtèrent.

— Gogosse va grimper là, dit Bois-Dodo ; pour que la chose lui soit plus facile, il montera sur mon dos — en s'efforçant, toutefois, de ne pas croquer ma houppe — et v'lan ! il franchira le mur et sautera dans le jardin.

— Parfait ! Ensuite, le petit ouvrira la porte et fera le guet, afin de nous avertir du moindre danger. Allons, Gogosse... une... deux...

L'enfant était résolu. Agile comme un singe, il grimpe sur les épaules de Bois-Dodo, atteint le haut de la grille et tombe dans le jardin.

— Maintenant, attendez-moi, gredins que vous êtes. Je ne reviendrai pas, vous ne me verrez plus, et même je vais dévoiler aux habitants de l'hôtel vos infâmes projets.

La chute l'avait étourdi quelque peu : la grille est si haute.

Mais il se relève bien vite, et à pas lents, il se dirige vers la maison.

Il ne sait pas bien encore ce qu'il doit faire, une sueur froide mouille son visage.

Au dehors, il entend les deux misérables qui se précipitent vers la grille.

Gogosse les regarde, un sourire d'ironie aux lèvres.

La grille est fermée en dedans. Mais

il n'a qu'à étendre la main vers une grosse clef engagée dans la serrure... S'il la tourne, Fantoche et Bois-Dodo sont introduits dans la place.

Les deux misérables sont là qui le regardent.

— Attendons, dit Fantoche ; il va s'assurer si la porte du rez-de-chaussée est ouverte.

En effet, l'enfant gravit les escaliers de marbre et se dirige vers l'entrée du vestibule.

La porte est entr'ouverte ; il la pousse et elle roule lentement sur ses gonds.

Leurs cœurs battent fiévreusement.

— Ça y est ! dit Fantoche.

— En avant, mon vieux, dit Bois-Dodo ; et tiens bien ton lardoir.

— Je vais te le passer.

— Non, garde-le.

— Je ne sais pas faire cette cuisine-là, moi.

— Poule mouillée... propre à rien...

Un pas léger se fait entendre... celui de l'enfant qui revient.

Il approche de la grille, se hisse et regarde les deux hommes avec affronterie et malice.

— C'est fait, dit-il.

— La route est libre ?

— Oui.

— Alors, ouvre la grille.

— Pas si bête.

— Ah ! ça, Gogosse, tu veux rire, fit Fantoche, anxieux.

— Je ne vous ouvrirai pas.

— As-tu fini de rire, voyons ?

— N'insistez pas, sans quoi je vous envoie — v'lan ! dans l'œil — un jet électrique comme celui de M. Bazin... et ça vous fera filer au grand galop.

Et brusquement il alluma une allumette, puis deux, puis trois... Finalement toute la boîte y passa.

— Ah !... sacrifiant... voleur... hurla Bois-Dodo.

— Prenez garde, on pourrait vous entendre. Et, si j'ai un conseil à vous donner, filez, sans quoi je vous dénonce.

Il ajouta :

— Pourtant, je ne dirai rien sur le compte de Fantoche... du père de Gazelle.

Et l'enfant disparut.

— Tu me paieras ça en grosse monnaie de gourdin, hurla Fantoche.

Gogosse, déjà loin, ne répondit pas.

CHAPITRE XIII

QU'ALLAIT faire Gogosse ? Un instant, il eut la pensée de repasser la grille et de s'enfuir dans la nuit.

Mais la crainte de retrouver dans l'avenue les deux misérables le guettant lui fit changer d'idée.

Puis n'était-il pas de son devoir de faire ce qu'il avait résolu, de prévenir le maître de ce magnifique hôtel que de véritables brigands avaient décidé de le voler, peut-être même de le tuer ?

Et, résolu, il pénétra dans la riche demeure.

Il glisse à pas lents dans un large vestibule garni de plantes rares et couvert d'épais tapis.

Puis il s'arrête, intimidé, craintif, son cœur bat à coups précipités et une sueur froide mouille son visage.

Près de lui, une large porte à deux battants sur laquelle retombe une épaisse portière de velours, est entr'ouverte.

Il soulève la portière et regarde.

C'est l'ambulance.

Une demi-obscurité y règne et, de la pénombre, se détachent vaguement les êtres et les choses.

Les malades sommeillent; des visages pâles et amaigris se détachent sur la blancheur des oreillers.

Et le cœur de Gogosse se remplit de pitié.

Plus loin, sur un large fauteuil, le docteur Brémond est endormi.

Près d'un lit, dont Gogosse n'aperçoit que les rideaux, une femme, en costume sombre, est debout.

C'est Madeleine.

Au pied de ce même lit, anxieux, le front dans les mains, un homme de haute stature se tient immobile.

C'est Zampa.

L'enfant tressaille; une angoisse profonde envahit son cœur.

Cette grande pièce à peine éclairée, ce lit près duquel brûle une veilleuse, ce calme profond et presque sinistre... tout cela oppresse son cœur.

Ne serait-ce point là la dernière veillée près d'un mort!

Il lui semble que la femme pleure: sa tête est si penchée!... si triste est le visage que l'enfant aperçoit maintenant à la lumière blafarde de la veilleuse!...

Dans ce lourd silence le moindre bruit prend une note lugubre! Il semble à Gogosse percevoir comme des sanglots étouffés, des soupirs de détresse profonde.

Il n'ose avancer. Les pieds rivés au tapis, il comprime son cœur à deux mains comme pour en retarder les battements qui l'étouffent.

Et des larmes montent à ses yeux.

Il pense:

— Gazelle disait vrai: il y a de bons riches, ceux qui secourent les malades et les pauvres; les Bellevillois n'ont pas toujours raison.

Il s'avance de quelques pas. Maintenant son visage est en pleine lumière... on va le voir... on va l'interroger.

Eh bien! il dira la vérité, rien que la vérité; il racontera qu'il n'est pas là pour voler, mais bien pour éviter un malheur, pour empêcher Fantoche d'être un assassin!

C'est pour Gazelle qu'il fait tout cela. Il sait bien que jamais il ne pourra rendre à la noble fille tout ce qu'elle a fait pour lui!

Et cette pensée lui donne de l'audace.

Il avance encore de quelques pas et se trouve près du lit de Just.

Zampa et Madeleine sont toujours profondément absorbés et tristes.

Gogosse regarde ce lit, cet homme endormi, cette tête grisonnante, ce visage livide... et à cette vue il sent tout trembler en lui; son âme, son cœur, toutes les fibres de son être chétif et malingre, éprouvent une terrible secousse.

Ses jambes tremblent... et ses genoux s'abattent lourdement sur le tapis.

Madeline s'est retournée.

Zampa a poussé un cri de surprise.

Mais en apercevant cet enfant à genoux, les mains tendues suppliantes, Madeleine, rassurée, s'avance près de lui.

— Qui es-tu, mon petit?

La voix de la noble femme est si douce et si triste que Gogosse, ému, pleure à sanglots.

— Qui es-tu? répéta Madeleine.

— Je me nomme Gogosse.

— Et ton autre nom?

— Je n'en ai pas.

— Mais par où est-il passé? fit

Zampa bouleversé. Aurais-je, par hasard, laissé ouverte la grille?

— Non, monsieur, elle était fermée.

— Alors?

— J'ai sauté par-dessus.

— Ah! fit Madeleine, le visage assombri, voilà qui n'est pas bien, mon petit ami.

— Madame, fit l'enfant en se relevant, l'œil brillant et résolu, si j'ai franchi la grille de ce palais c'était pour vous sauver tous.

— Nous sauver tous? dit Zampa.

— Oui, monsieur le moricaud, et ne vous en déplaie.

— Explique-toi, voyons.

— J'étais venu ici en compagnie de deux coquins de la pire espèce décidés à voler... à tuer, peut-être.

Ils m'ont dit: «Franchis la grille, ouvre-nous la porte et fais le guet pendant que nous travaillerons à l'intérieur de l'hôtel.»

Et reprenant sa gaieté de Gavroche parisien:

— Je n'ai pas ouvert les portes, mais je leur ai fait, à travers les grilles, une douzaine de pieds de nez... et me voilà...

— Tu étais avec eux, cependant, fit Madeleine.

— Oui, madame. Je suis un orphelin, un abandonné recueilli par un de ces coquins-là; mais je n'ai jamais voulu voler.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gladys de La Bussière refuse de se rendre aux menaces de Just Mesmer qui consistent à dévoiler à son fiancé, Pierre d'Aubagne, le lien vivant qui les unit; elle tente de l'empoisonner. — Just essaie de savoir son fils, mais il est blessé au cours du rapt; des nomades lui enlèvent son fils, Marcel, pendant qu'il est évanoui. — Il est recueilli par James Dickson, le Roi de l'Or. — Gladys est mariée au duc d'Aubagne. — Just a perdu la fortune en refusant d'épouser Madeleine, la fille du Dr Brémond; il crève de misère et veut se suicider; il en est empêché par Régina. — Just Mesmer hérite de James Dickson qui l'a chargé de faire œuvre humanitaire et de retrouver la femme qu'il a chassée et l'enfant qui porte son nom. — Dix ans après; Gladys, mère d'une fillette, a vécu une vie éhontée. — Son mari et Just Mesmer sont blessés au cours du siège et transportés à l'hôtel; Gladys s'éprend de Lionel Roscoff. — Fantoche et Gazelle, les ravisseurs de Marcel, sont revenus à Paris; Marcel, surnommé Gogosse, doit fournir le pain de la maisonnée en vendant des statuettes; il aime Gazelle qui est bonne comme une mère pour lui. — Gogosse est hébergé à l'hôtel d'Aubagne à la suite de la perte de ses statuettes; il y voit Gladys, Régina et Espérance sans ne rien apprendre sur le lien de parenté. Espérance lui donne sa tirelire pour compenser la perte de sa bache. — Un complot entre Fantoche et Bois-Dodo, un autre coquin, est en marche pour cambrioler l'hôtel de Just Mesmer.

— Et le nom de ces misérables?

— L'un s'appelle Bois-Dodo.

— L'autre?

— Je ne vous dirai pas son nom, madame; c'est le père de la seule femme qui m'ait aimé au monde, la seule qui ait séché mes larmes... larmes arrachées par la douleur de ma vie misérable.

— Garde ton secret, mon enfant, et approche un peu.

Puis, étendant la main vers le lit de Just:

— Voilà l'homme de bien que l'on voulait assassiner, lui dont la vie ne tient plus qu'à un fil!

Regarde-le, mon enfant, et n'oublie jamais ce visage, comme je n'oublierai jamais, crois-le bien, l'acte honnête que tu viens d'accomplir.

— Les Bellevillois sont donc des menteurs! murmura Gogosse, le front bas, les yeux demi-clos.

Et toujours la même pensée montait à son esprit:

— Gazelle avait raison... il y a de bons riches.

Mais c'était tout ce luxe qui l'écrasait, ces épais tapis, ces lourdes tentures, ces beaux tableaux, ces glaces, ces plafonds dorés. Pourquoi tant de richesses à côté de tant de misères!

Et un doute s'élevait encore en son âme, une révolte passait dans ses yeux en songeant à Gazelle si abandonnée.

L'homme qui était là couché dans ce lit de fer était le maître de toutes ces richesses... et il allait mourir!

Oh! il pouvait mourir; tout son or ne saurait payer à Dieu une heure de plus dans la vie!

C'était là la grande égalité, l'universelle loi que tous doivent subir.

Et une voix s'élevait dans cette jeune âme, chantant avec une extrême douceur ces paroles de vérité.

Les mains jointes il avait écouté Madeleine.

— Alors vous ajoutez foi à tous les racontars de ce gavroche? dit Zampa en jetant sur Gogosse un regard méfiant.

— Oui, dit Madeleine, je crois aux paroles de cet enfant.

— Alors, qu'allons-nous faire pour ce gosse-là, pour ce meurt-de-faim qui ne tient pas debout et qui doit bien être malheureux comme les pierres? Il faudra d'abord commencer par l'habiller; heureusement que j'ai là-haut tout un assortiment de costumes d'enfants de son âge. Dès demain nous pourrons lui en choisir un... et, s'il veut coucher dans les combles, je me charge de lui trouver une chambre suffisamment confortable où il sera à l'abri du froid.

no!... où mon cœur se soulève malgré moi, où je serais inutile et où je ne pourrais gagner ma vie!... Non, non... j'aime mieux m'en aller.

Il pensait aussi:

— Je me rendrai demain matin rue Neuve-des-Augustins et avec mes trente-trois francs j'achèterai une bache que je garnirai de Trochus et autres bonshommes... et en avant dans Paris. Le soir j'irai coucher dans une auberge près de Saint-Cloud et où pour dix ronds je serai comme un coq en pâte. Dans la journée je parcourrai les quartiers de Paris, celui de la Madeleine par exemple... et dans l'église je trouverai Gazelle, ma pauvre Gazelle, qui viendra certainement m'y attendre demain.

Il voulait la liberté... il voulait être son maître... Il voulait voler de ses propres ailes.

Oh! être libre!... être libre!...

Travailler, gagner honnêtement sa vie, porter à Gazelle la moitié de sa journée; pouvoir dire à la jeune fille: Cet argent, je l'ai gagné... prends-le, je te le donne!... Quelle joie!...

Oh! pouvoir lui dire aussi: Maintenant mes affaires sont prospères, je gagne assez pour nous deux... sauve-toi aussi et viens me rejoindre. Quelle félicité de ne jamais nous séparer!

— Puisqu'il veut partir qu'il parte, fit Zampa de mauvaise humeur. Pour être libre, pour suivre sa fantaisie, il refuse bonne table et bon gîte... Qu'il s'en aille donc, mais qu'il ne vienne plus se plaindre.

Et il ajouta:

— On va te donner une veste chaude, une bonne casquette et tu partiras.

Le nègre sortit de l'infirmerie.

Bientôt il reparut, portant dans ses bras la veste et la casquette.

— Prends cela et file.

— Et moi, que vais-je lui donner? fit Madeleine en s'approchant de l'enfant.

Elle le regardait, émue; ce pauvre petit, cet abandonné lui faisait pitié.

Lentement, elle tira de sa poche son porte-monnaie.

— Tiens, dit-elle, je te donne cette bourse qui contient cinquante francs; mais en échange tu vas me faire une promesse.

Il leva la main comme pour prêter serment.

— Tu vas me promettre d'être toujours un honnête homme.

— Ça je vous le jure, madame.

— Tu vas me promettre aussi de venir me trouver si, plus tard, tu es trop malheureux. Mon nom et mon adresse sont dans le porte-monnaie que je t'ai donné.

— Je vous promets aussi cela, madame.

— Maintenant, reprit Madeleine, mets-toi à genoux près de ce lit, mon enfant, et prie Dieu de nous conserver notre cher malade... Prie-le de toute ton âme; la prière des petits malheureux monte droit au cœur de Dieu!

L'enfant s'agenouilla.

Longtemps il pria pour Just Mesmer... pour cet homme qui était son père et qu'il ne reverrait peut-être jamais...

Il pria avec ferveur. Toute son âme était dans ses yeux, tout son cœur montait à ses lèvres, en regardant ce moribond, cet homme qui aurait donné sa vie pour retrouver son enfant.

Gogosse partit; il était lancé à nouveau dans toutes les aventures de la misère.

Le bonheur avait passé près de lui sans qu'il pût encore le saisir.

ici CHAPITRE XIV

IL ÉTAIT heureux. Dans sa jeune âme restaient gravées l'image de Madeleine et celle de ce malade pour lequel il avait tant prié.

L'aube commençait à paraître à l'horizon; le jour s'annonçait morne et glacial comme la veille.

En quittant l'avenue de l'Impératrice, il avait couru comme un fou, craignant toujours d'être poursuivi par Fantoche. Il descendit les Champs-Élysées déserts et se trouva, sans trop savoir comment, au jardin des Tuileries.

Là, seulement, il s'arrêta et s'assit sur un banc pour reprendre haleine.

Le jardin avait un aspect morne, un lourd silence tombait dans ces allées autrefois si bruyantes; le bassin était gelé, les arbres couverts de givre étaient agités par le vent glacial qui ne cessait de souffler depuis quelques jours. Pas un garde, rien qu'une immense solitude sous un ciel plein de brume.

Au fond de ce décor le palais des Tuileries, si bruyant autrefois, si triste aujourd'hui, dressait sa masse imposante.

Quand il eut repris haleine, l'enfant se leva et gagna la rue Neuve-Saint-Augustin et s'arrêta, d'après les indications de Gazelle, au numéro 17.

— Qui demandez-vous, mon petit ami ? fit la concierge.

— Le marchand de statuettes.

— Au premier... porte à droite.

Il monta et sonna.

Un vieillard vint ouvrir.

— Que voulez-vous, mon enfant ?

— Je désire acheter des statuettes de plâtre et une bâche.

L'homme sourit.

— Avez-vous de l'argent ?

— Oui, monsieur.

— Entrez, alors.

Gogosse pénétra dans une grande pièce garnie de nombreuses statues: Bismarck en petit, Trochu en grand... puis des Vénus, des Apollons, des saintes Vierges se détachant toutes blanches de la tapisserie sombre.

Dans un coin un saint Antoine de Padoue, vêtu de sa longue robe brune et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, faisait pendant à une Vierge enveloppée de ses voiles.

ne tient pas debout et qui doit fant, rayonnant.

— Vous n'en écoulerez pas beaucoup en ce moment, fit le marchand; la vente est aux Trochus, aux Bismarcks, aux Guillaumes...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. N'achetez pas de saints... ils vous resteraient pour compte. En ce moment, il faut de l'actualité; ainsi la statue du sergent Hoff fait florès...

— Qu'est-ce donc que ce sergent Hoff ?

— Un franc-tireur enragé, un Alsacien qui a juré de venger son père assassiné par les Prussiens près de Metz, et qui assomme un Allemand tous les jours.

— Alors, ça me va, dit l'enfant; combien pouvez-vous me donner de sergents Hoff ?

— Deux douzaines.

— Combien la douzaine ?

— Six francs.

— Bien; j'essaierai de les vendre quinze sous.

— Vingt sous, mon petit ami, vingt sous.

— Et vos Trochus ?

— C'est un peu moins cher: ils ne sont pas si hauts. Je vous passerai ça à quatre francs la douzaine.

— Donnez-moi deux douzaines de Trochus et une demie seulement de Bismarcks... j'ai toujours peur qu'on ne casse ma marchandise quand on voit cette tête-là.

— Total, 23 francs, dit l'enfant.

— C'est bien ça, dit l'enfant.

— C'est bien ça; quant à la bâche, elle vous coûtera 7 francs.

— 23 et 7, 30 tout rond.

— Dans tous les pays, oui, mon petit bonhomme.

Gogosse ouvrit le porte-monnaie donné par Madeleine, y prit le billet de 50 francs et paya.

Dans une des poches du porte-monnaie, il vit une carte; il y jeta les yeux et lut:

Madeleine BREMOND
17, quai Voltaire

— Bon!... l'adresse de la particulière.

Allègre et heureux, l'enfant partit. Il était presque riche: il possédait 53 francs d'argent et toutes les marchandises qui garnissaient sa bâche. Oh! si Gazelle avait été près de lui, son bonheur eût été complet.

Mais il la retrouverait tous les jours à la Madeleine et il comptait bien lui donner quelques sous pour qu'elle puisse s'acheter du café le matin.

Tout le jour Gogosse erra dans Paris. Il passa place de l'Hôtel-de-Ville; mais en apercevant Fantoche qui avait installé ses statuettes de plâtre au coin de la rue de Rivoli, l'enfant rebroussa bien vite chemin et se sauva à toutes jambes.

— Sûrement, il me guette, pensa-t-il; il sait que je viens souvent sur la place, et il espère bien m'y piper.

— Mais plus souvent, papa Fantoche, que je vais tomber comme un niais dans vos filets! Allons, Gogosse, m'sieur Gogosse... décampons.

Il ne s'arrêta, pour se reposer, qu'au Louvre, devant la station des omnibus de Vincennes.

Il déposa sa bâche à terre, et comme beaucoup de personnes attendaient sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois un enterrement annoncé, Gogosse commença son petit boniment.

— Approchez, messieurs et mesdames... j'ai de belles statuettes à vendre: le vieux Bismarck en robe de chambre et en gibus, Trochu prêt à partir en guerre, le sergent Hoff qui tue chaque jour son Prussien.

Et vivement il étalait à terre toutes ses figurines, gesticulant, recommençant son boniment.

Quelques badauds s'approchèrent.

Le vieux Bismarck, vraiment drôle avec son gibus et son énorme pipe, fut enlevé rapidement.

— Et moi qui croyais que ça ne mordait pas, murmura Gogosse. Décidément les Parisiens en pincement aujourd'hui pour le Prussien... Mon malheureux Trochu va me rester pour compte.

Il éleva un Trochu en l'air et cria: — Voilà le plus grand général de France.

— Incapable de sauver Paris, dit un bourgeois.

— C'est tout de même un grand général, m'sieur.

— Te tairas-tu, gamin.

— Pardon, excuse... Je m'appelle Gogosse... Gogosse pour vous servir, m'sieur.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



ARMAND GOULET, annonceur, publiciste, traducteur et censeur à CHLP. C'est un fervent des sports et il se spécialise notamment dans le baseball et le hockey. Tout comme Gustave Flaubert, il est heureux d'avoir du sang indien dans les veines, avec cette différence que ce dernier n'en pouvait rien prouver et que lui, il en a la certitude. En plus de ses occupations ordinaires, Armand Goulet fait aussi de la traduction commerciale pour d'importantes maisons de publicité.
Photo Desautels.

— Tiens, il a la repartie facile, dit un autre; combien Trochu, monsieur Gogosse ?

— Vingt ronds, nom de nom.

Un Trochu fut enlevé.

— Mais ça marche, ça marche, les affaires, pensait l'enfant rayonnant. Au moins je pourrai, tout seul, gagner ma vie. Mais pour cela il faut amuser et faire rire tous ces badauds de Parisiens; si je prends une figure d'enterrement... macache... Quand on crève de faim il faut agir comme si on avait bien diné dans un restaurant à vingt-deux ronds; quand j'aurai envie de pleurer il me faudra rigoler, danser, chahuter sur les trottoirs... et, v'lan, ma marchandise sera vite vendue et ma bâche légère.

Sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, la foule grandissait sans cesse, curieuse d'assister à un grand enterrement qui devait avoir lieu vers midi.

Le cortège parut bientôt, imposant et luxueux.

— V'la encore un richard qui a avalé sa langue, dit Gogosse sans bouger de place, car il se souvenait, le pauvre petit, du vol dont il avait été victime sur les boulevards extérieurs.

Quand toute la foule eut défilé devant lui, il remit sa bâche sur ses épaules et lentement s'éloigna.

Il suivit les quais jusqu'au pont Saint-Michel qu'il traversa en sifflant, gagna la rue Saint-Séverin, entra dans un cabaret et se fit servir une portion de bœuf et de pain.

— Avec dix sous, je boulotterai parfaitement, pensait-il en s'asseyant à une table grasseuse sur laquelle s'étaient encore de larges taches de vin.

— Et comme boisson ? demanda en riant la cabaretière en posant sur la table une assiette où fumait un gros morceau de viande entouré de haricots.

— Comme vin... tirez-moi un litre dans la Seine, ma bonne dame.

— Oh! quand vous vous paieriez deux sous de vin, ça ne vous ruinerait pas, petit.

— Non, mais ça me ferait trois francs au bout du mois... et avec cette somme je paierai ma chambre!

— Ici vous serez toujours bien servi et malgré le siège, nous trouvons du bœuf, nous autres; vous allez goûter ça; et vrai, vous vous en lècherez les babines.

— Du bœuf! Allons donc, fit l'enfant. Ça c'est du vieux cheval, je m'y connais, allez, — v'la assez longtemps que j'en mange, là-haut à la butte.

— Ah! vous restez à la butte, vous ?

— Oui, j'y restais autrefois.

— Alors, vous avez connu Fantoche ?

— Connais pas.

— Il est venu ce matin, le vieux Fantoche, et il paraissait tout chose. J'avait bien du chagrin.

— Ah!

— Il avait, paraît-il, perdu son nourrisson.

— Son nourrisson, c'est moi! pensait Gogosse en dévorant son morceau de cheval pour se sauver plus vite.

— Ils ont vu des choses terribles, là-haut, au Moulin de la Galette, fit la cabaretière, avec ce jet électrique et tout le tremblement; Fantoche m'a raconté ça.

— Ce gueux, pensait l'enfant la bouche pleine.

Il dit:

— J'ai fini de déjeuner, combien vous dois-je, madame ?

— En temps ordinaire ce serait douze sous; maintenant, c'est vingt sous.

— C'est cher, je ne souperai pas ce soir, pensait Gogosse en tirant du fond de sa poche dix gros sous qu'il posa sur la table.

— Alors vous filez comme ça sans trinquer avec moi, mon petit ami ?

— Comme vous le dites, ma bonne dame; voulez-vous m'aider à hisser ma bâche sur mon dos.

— Avec plaisir.

Sa bâche sur ses épaules, Gogosse partit.

Deux heures allaient bientôt sonner ; et c'était vers quatre heures que la Gazelle devait aller l'attendre à l'église de la Madeleine.

Il allait enfin la revoir, cette chère Gazelle, savoir ce qui s'était passé au retour de Fantoche. Il allait aussi lui donner un peu d'argent.

Oh ! comme il était heureux de pouvoir lui dire : J'ai gagné dans ma journée une quarantaine de sous, je puis partager avec toi aujourd'hui, partager demain, partager tous les jours.

Et, léger, la lèvre rouge sous le vent qui souffle maintenant en tempête, il chantonne gaiement.

Il traverse les grands quartiers, les arcades de la rue de Rivoli, mornes et tristes.

Avant d'arriver sur les boulevards, il a cheminé longtemps, offrant aux rares passants les statuettes restées dans sa bâche.

Mais dans ces quartiers aristocratiques, personne ne le regarde, personne ne s'arrête pour admirer sa marchandise étalée sur le trottoir.

Quatre heures sonnent à la Madeleine.

L'église est là, majestueuse, superbe sous un ciel plein de brume. La place est déserte, cette place autrefois si gaie avec toutes ses fleurs ; les violettes, les samélias, les roses de Nice n'encombrent plus les éventaires des jolies marchandises disparues. On n'y rencontre que des gardes nationaux, des mobiles effarés, au visage livide.

Toutes les persiennes des maisons avoisinantes sont fermées.

Mais Gogosse n'a rien vu de tout cela.

Pour lui, il n'existe qu'une chose : L'église !... où tout à l'heure il va retrouver la Gazelle.

Il arrive au kiosque d'une marchande de journaux et, tremblant, il s'avance.

— Que voulez-vous, mon petit ami ?

— Madame, dit l'enfant, je désirerais entrer à la Madeleine.

— Eh bien, vous le pouvez, les portes sont ouvertes, profitez-en, car elles ne le sont pas tous les jours.

— C'est que, madame, je voudrais bien, avec votre permission, déposer ma bâche près de votre kiosque.

— Mais je ne demande pas mieux, mon petit ami ; posez-la près de mes journaux... j'y aurai l'œil.

— Oh ! merci, merci, madame.

Et l'enfant gravit lestement les marches de la Madeleine.

Il entre dans l'église.

Une seule lampe éclaire le tabernacle.

Près de la chapelle de la Vierge quelques cierges à demi-consumés achèvent de brûler.

— C'est là, certainement, où Gazelle viendra m'attendre, pense le pauvre petit.

Il s'agenouille pour prier.

Peu de monde dans l'église ; seules, de loin en loin, quelques femmes prosternées, le visage inondé de larmes.

Tout semble en deuil dans cette église autrefois si parée, si resplendissante de clarté.

Aux pieds de la Vierge les vases sont vides ; les jolies fleurs embaumées qui les ornaient manquent depuis longtemps.

Quelle tristesse dans cette vaste enceinte déserte !

Gogosse n'ose faire un pas ; il regarde autour de lui, éperdu. Il ne voit pas la Gazelle.

Il attend une heure... rien encore.

Cinq heures ont sonné, qu'il est encore là, immobile, l'oreille attentive au moindre bruit.

Des femmes passent... mais Gazelle ne vient pas.

Puis une voix crie :

— On va fermer les portes.

On va fermer !... et Gazelle n'est pas venue !...

Gogosse sort de l'église, l'âme brisée. Il craint qu'il ne soit arrivé malheur à sa mère.

Il reprend sa bâche et lentement parcourt les boulevards.

Une pluie fine tombe.

Et les longs boulevards s'allongent... s'allongent mornes et presque déserts.

Il n'y a plus de voitures : on a mangé tous les chevaux de fiacre. Seuls quelques omnibus roulent lentement, presque vides.

Où va-t-il aller maintenant ?

Après les terribles émotions de la nuit dernière et les angoisses de cette première journée où il a été livré à lui-même, Gogosse se sent écrasé de fatigue.

Puis il est rempli de tristesse. Tout à l'heure l'espoir de voir Gazelle le soutenait, dissipant la fatigue des longues luttas du jour. Mais, en ce moment, ses forces sont à bout, il a peine à marcher.

Il se laisse tomber sur un banc ; personne ne fait attention à lui et il s'endort profondément.

Quand il s'éveille toutes les lampes à pétrole sont éteintes et Paris ressemble à un immense gouffre noir.

Il grelotte ; le froid est intense, glacial.

Gogosse cache ses mains bleues sous la veste chaude donnée par Zampa et il se rendort jusqu'au matin.

Plusieurs jours et plusieurs semaines se passent sans qu'il puisse retrouver la Gazelle.

Il avait enfin découvert un logis, boulevard Ornano, dans un hôtel borgne où, moyennant cinq sous par nuit, il avait un lit de fer, une table, une chaise.

Tout cela était loin d'être luxueux ; mais au moins l'enfant était-il à l'abri du vent et du froid qui sévissait, terrible, dans toute la France. Puis il était près de la butte, et un jour ou l'autre il y monterait pour s'informer de Gazelle.

Mais il n'osait point encore s'y hasarder : Fantoche, le terrible Fantoche, lui faisait peur.

Noël vint, puis le jour de l'an, sans qu'aucun changement se fût produit dans la situation de Gogosse.

Combien ils furent tristes ces jours ordinairement consacrés à la joie et aux réunions familiales !

Un ciel sombre, chargé de neige, pesait sur une ville morte ; les boutiques étaient presque toutes fermées, et celles qui demeuraient ouvertes étaient à demi plongées dans l'ombre.

Les premiers jours de janvier furent bien tristes pour Gogosse qui, toujours vaillant et plein de courage, partait chaque matin à son travail.

Le soir venu, il rentrait dans sa chambre, déposait dans un coin sa bâche et un petit panier de provisions : du pain, du saucisson de cheval, et parfois une demi-bouteille de vin.

Puis il allumait une petite lampe et mangeait.

Mais bien souvent, se voyant ainsi tout seul, abandonné à jamais, il sentait son cœur défaillir et il sanglotait éperdument.

Non, non, il ne pouvait rester ainsi sans nouvelles de Gazelle ! Et la détresse de son cœur était si grande qu'il se prenait à regretter la vie avec Fantoche.

Non, il ne peut plus vivre sans savoir ce qu'est devenue la jeune fille.

Un soir, quand il eut soupé, il descendit.

Sa propriétaire était sur la porte, flânant et causant avec des voisines.

— Gogosse va se promener, dit-elle.

— Oui, madame ; il fait si froid là-haut... et ce soir je n'ai pas envie de me coucher de bonne heure.

— Allez donc un peu au café-concert ; ça vous distraira.

— C'est là une bonne idée.

— Amusez-vous bien, mon petit ami. L'enfant tourna à droite, suivit la rue Ramey qu'il descendit jusqu'au boulevard de Clichy ; puis il se dirigea vers le Moulin de la Galette.

Son cœur bat à se rompre en parcourant les étroites ruelles bordées de terrains vagues.

Huit heures viennent de sonner à l'église de Montmartre.

Il avance toujours prudemment, prêt à fuir s'il aperçoit Fantoche.

Il ne veut pas pénétrer dans la baraque, mais il a décidé de s'en approcher le plus possible pour essayer d'apercevoir le doux visage de Gazelle et d'être rassuré sur le sort de la jeune fille.

Il monte toujours ; une sueur froide mouille son visage.

La baraque est là... il la voit ; mais aucune lumière ne filtre sous la porte close. Le silence est profond. Il lève les yeux et regarde.

La toiture en planches qui abritait du vent et de la tempête les misérables habitants de la cambuse est enlevée. La mitraille a passé par là, emportant tout sur son passage.

Un garde national dit à l'enfant :

— Que cherches-tu, petit ?

— La cambuse de Fantoche.

— Depuis quinze jours il est parti ; pour nous chauffer nous avons enlevé la toiture de sa baraque, et demain nous démolirons le reste.

— Partis !... la Gazelle est partie !

Il est resté seul devant ces décombres, devant cette baraque éventrée, ouverte à tous les vents.

Il entre, allume une allumette et regarde, hébété, cette chambre vide, ces paillasses humides, tous les débris de ce modeste mobilier abandonné.

Tout lui rappelle Gazelle, l'admirable fille qui l'a élevé, aimé, consolé.

Et il tombe à genoux.

Sa main rencontre un objet brillant : c'est la petite croix de cuivre que portait toujours Gazelle.

Autour de la croix un papier enroulé.

Gogosse pousse un cri de joie ; puis, éperdu, il se sauve emportant son trésor, ce souvenir laissé là, pour lui, par celle qui fut sa mère.

Il rentra dans sa chambre, alluma sa lampe et se hâta, tremblant, de déplier le papier qui entourait le modeste bijou.

Et voici ce qu'il lut :

« Je suis malade, désespérée ; je vais mourir, peut-être. Adieu, mon petit Gogosse. Prie le bon Dieu pour moi. Je laisse ici cette petite croix parce que je sais que tu reviendras à la butte revoir l'humble réduit où nous avons été si malheureux ! Adieu, Gogosse, sois toujours bon et honnête. Tu me l'as juré, et j'emporte au bon Dieu ta promesse... Adieu, mon petit. »

Après avoir lu ces lignes, Gogosse poussa un cri de révolte.

D'un mouvement brusque, il repoussa la petite croix de cuivre loin de lui.

— Non ! dit-il, je ne crois plus en Dieu ; je ne crois plus à rien... à rien !... Si Dieu existait, il ne m'aurait jamais séparé de celle que j'aimais et qui m'aimait... Il aurait secouru ma mère !...

Oh ! oui, décidément, les Bellevillois avaient raison : si Gazelle avait été riche elle aurait vécu ! Les uns possèdent tout... les autres n'ont rien ! Pour les petits et les misérables, toujours la misère en perspective et après... la mort, la mort hideuse sur un lit d'hôpital !

Puis, nerveux, irrité, brisé, il s'affala comme une masse inerte sur son lit.

Mais sa main serrait toujours la petite croix de Gazelle.



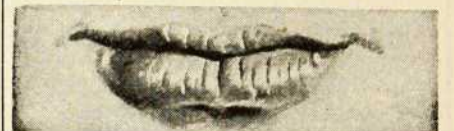
Fabrication canadienne

Le nettoyage des bols de cabinets n'est plus une corvée ! Vous n'avez qu'à verser de la Lessive Gillett non diluée et actionner la chasse d'eau. Les taches brunes disparaissent et, en un rien de temps, la porcelaine devient d'une blancheur parfaite.

La Gillett peut aussi vous être utile pour déboucher les renvois d'eau, dégraisser les ustensiles et effectuer toutes sortes de nettoyages à la maison.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

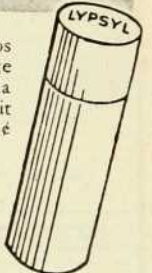
DÉ-GERCEZ VOS LÈVRES GERÇÉES



avec le nouveau, adoucissant
LYPSYL



Une application de Lypstyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypstyl contient de la Pomme de Benjoin. Lypstyl agit vite, efficacement. Seulement 25¢ aux comptoirs de pharmacie.



EMPLOYEZ
LYPSYL (se prononce "Lip-Sil")
CONTIENT L'ÉMOLLIENTE
POMME DE BENJOIN

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T, Montréal, P.Q.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

Pieusement il la porta à ses lèvres... puis s'endormit.

CHAPITRE XV

UN HOMME venait de s'arrêter devant une maison du boulevard Saint-Michel située en face du lycée Saint-Louis.

Après avoir adressé, de la main, un bonjour amical au concierge qui se tenait debout sur la porte, il s'apprêta à monter l'escalier.

— Monsieur Roscoff, j'ai une lettre pour vous, dit le concierge qui se précipita dans sa loge et en rapporta bientôt la lettre annoncée.

Voilà!... elle est arrivée ce matin même.

— Par la poste ?

— Vous voyez bien que non ; décidément, monsieur Roscoff, vous avez la berlue. La lettre a été apportée par un commissionnaire.

Tout en montant l'escalier, Roscoff tournait et retournait dans sa main l'enveloppe satinée d'où s'échappait un énervant parfum d'iris.

Il s'arrêta à l'entresol, ouvrit une porte et pénétra d'abord dans un vestibule garni de quelques bustes en terre cuite ; puis il pénétra dans un petit salon meublé au goût du jour.

Il ouvrit les persiennes, et, debout devant la fenêtre, il décacheta la lettre et la parcourut avidement.

Voici ce qu'il lut :

« Aujourd'hui, à deux heures, je serai chez vous ; j'ai hâte de vous revoir, mon Lionel bien-aimé... »

« J'ai appris hier soir, par l'amiral d'Aubagne, que vous étiez libre jusqu'à cinq heures... et j'ai résolu d'aller vous voir. »

« GLADYS. »

— Quelle femme ! dit Lionel en refermant la lettre de la jeune femme.

Et, couché à demi sur un divan bas, il se prit à songer.

Depuis un mois, cette femme était à lui ; bien souvent déjà, elle était venue dans ce petit appartement. Quelles ivresses n'avait-il pas trouvées dans ce nouvel amour ! Et lui qui n'avait jamais véritablement aimé de femme se sentait follement épris de celle-ci.

C'était une vraie sirène, cette Gladys, avec ses lourds cheveux et ses yeux magnifiques d'une couleur changeante.

Et elle allait venir !

Il consulta sa montre. Elle marquait onze heures.

Trois heures de mortelle attente en cet appartement désert ! Que faire pour tuer le temps ?

Il s'étendit tout à fait sur le divan et essaya de dormir ; mais le sommeil ne vint pas. Toujours l'image de Gladys le tint éveillé... Il était si heureux à l'idée de la voir bientôt, cette créature si belle, si adorablement jolie !

Puis, de long en large, il se promena dans son salon, un sourire de triomphe aux lèvres.

— Allons, dit-il, après la misère des jours passés le succès est enfin venu... Depuis quelques années tout me réussit, et l'amour est venu couronner l'œuvre...

Puis, dans quelques semaines, j'irai voir ce Just Mesmer, et il faudra bien qu'il rende gorge... sinon, malheur à lui !...

Et ses yeux, devenus durs et menaçants, lançaient des éclairs.

Il ajouta :

— Et ce Zampa !... ce Zampa !... il me semble qu'il m'a reconnu.

Toujours furieux et sombre il poursuivait :

— Qu'est devenue Indiana ? Qu'est devenu l'enfant, ce petit Gauthier qui aujourd'hui, s'il vit encore, doit avoir dix-huit ans ?... Qu'est-il devenu ? Oh ! si je le retrouvais ! Avec lui je serais fort, et il faudrait bien que toute

la fortune laissée par Dickson lui fût rendue, à lui qui, après tout, est l'unique héritier.

Mais où trouver le jeune homme ? La mère est morte sans doute et le malheureux qui, selon la loi, devrait être archimillionnaire, erre peut-être de par le monde, misérable et sans pain.

Et Roscoff pense :

— Mon étoile brille à présent du plus vif éclat : les fatigues n'altèrent point ma force ni ma vigueur, les balles ennemies m'épargnent... l'avenir me réserverait-il donc de grandes jouissances et de profondes compensations ? Une heure sonne à la Sorbonne.

— Encore une heure d'attente, murmure Roscoff.

Il ouvre la fenêtre et regarde.

Le boulevard s'allonge, désert ; les boutiques sont presque toutes fermées.

Tout à coup il aperçoit, loin encore, une femme qui marche lentement, rasant les maisons.

C'est elle !... C'est Gladys !...

Elle a devancé l'heure.

En le voyant penché à la fenêtre, le cœur de la jeune femme bat à coups précipités.

Bientôt il entend un pas léger dans l'escalier ; puis la porte s'ouvre... Ils sont dans les bras l'un de l'autre.

Il murmure :

— Gladys !... Gladys !...

Le visage de la duchesse est bleui par le froid, par la bise glaciale.

Il l'étreint follement, baise ses yeux, ses cheveux, tout son rayonnant visage.

Elle est à lui, cette femme. Sans le moindre remords, tous deux trompent un honnête homme.

Que leur importe ? Ils n'écoutent que leur passion.

Gladys murmure :

— Je n'ai jamais aimé que toi, je te le jure.

Et elle est sincère. Certes, elle a eu d'autres aventures, mais jamais son cœur n'a battu aussi délicieusement qu'en ce moment, alors qu'il la serre follement dans ses bras.

Mais lui l'aimera-t-il toujours ?

— Pour venir jusqu'ici j'ai dû me sauver, fuir Régina qui m'observe sans cesse, fuir ma mère, fuir l'amiral d'Aubagne devenu méfiant et assommant depuis quelques jours.

Elle se plaint de son mari, de ce vaillant qui, dès le début du siège, s'est battu comme un lion et qui a bravé les plus grands dangers, n'écoutant que son courage.

— Demain, on bombardera Paris ! dit-elle en serrant plus fortement encore Lionel dans ses bras... et j'ai peur pour vous !

— Je ne crains rien, moi : la fortune me sourit.

— Après la guerre, que ferez-vous ? demanda-t-elle. Vous ne serez plus officier d'ordonnance de l'amiral d'Aubagne et vous rentrerez dans la vie civile.

— Je n'aurai pas d'autre alternative.

— Mais alors, je vous le demande encore, que ferez-vous ? Peut-être quitterez-vous la France et retourneriez-vous dans votre patrie, — car vous n'êtes pas Français, n'est-il pas vrai, Lionel ?

Il ne répondit pas.

Il l'aimait et ne voulait pas lui causer de peine ; il ne voulait pas lui dire : Oui, je voyagerai, je quitterai la France pour quelques mois, pour des années, peut-être. Vous ne savez rien de moi, vous ne connaissez pas mes moyens d'existence, vous ignorez que pour continuer l'existence luxueuse à laquelle je suis habitué, il me faut gagner de l'argent, beaucoup d'argent... et pour atteindre ce but, il m'est impossible de rester en France.

Elle comprenait bien que la vie de cet homme renfermait un mystère ; mais pour rien au monde elle n'eût voulu essayer de le pénétrer.

— Je t'aime ! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de Roscoff... Je t'adore... tu es ma vie ! Avant de te connaître j'ignorais toutes les voluptés de l'amour. Tu as jeté dans ma vie enténébrée un radieux rayon de soleil ! Tout de suite je me suis sentie ton esclave... Tous les hommes qui m'entourent, je les méprise... Ils sont si au-dessous de toi ! Tu es la beauté, la force, l'énergie !... Je t'adore !

Il la regardait, ému, tremblant.

Elle reprit, les yeux dans ceux de Lionel :

— Enfant, mari, mère, famille, considération... tout cela n'est rien en regard de l'amour que j'éprouve pour toi. Tu m'as prise tout entière ! D'un seul de tes regards tu m'as conquise ! Te rappelles-tu notre première rencontre ?... Tu me rapportais mon mari mourant ! Eh bien ! je n'ai vu que toi... debout sur la porte du salon et regardant fixement.

— Moi aussi je t'ai adorée dès la première minute.

Il reprit, souriant :

— Certes, j'ai été aimé, j'ai connu des femmes belles et ravissantes ; mais jamais devant ces femmes-là mon cœur n'a éprouvé l'émoi qu'il a ressenti, toujours, près de toi, qu'il ressent encore aujourd'hui !

— Bien vrai ?

— Je te le jure.

— Alors, tu m'aimes ?

— Profondément. Et toi ?

— Si je t'aime !... Mais demande-moi n'importe quel sacrifice, dis-moi : Fuyons ensemble ; abandonne ta fille, ton mari, ta fortune et suis-moi... Je n'ai rien, mais je t'aime ; à défaut de richesse, je t'offre le bonheur et l'amour...

Souriante, éperdue, elle ajouta :

— Et je te suivrai, heureuse, fière, bravant tout, sacrifiant tout !... Voilà comment je t'aime, moi !

Il l'avait prise dans ses bras et, follement, la serrait sur sa poitrine.

— Tu ne saurais croire, mon Lionel bien-aimé, quelles ruses je dois déployer pour venir ici, quels mensonges je dois imaginer pour fuir, pendant de trop courtes heures, cet hôtel où il me semble que j'étouffe.

Lionel ne répondait pas ; cette passion si violente lui faisait peur. Certes, il adorait en ce moment la belle duchesse d'Aubagne ; il était flatté d'avoir été distingué par cette jolie femme, toujours entourée de nombreux admirateurs, et son amour-propre était agréablement chatouillé.

Mais, aussi, il n'ignorait pas la vie de débauche de Gladys et il savait que les caprices de la jolie femme ne dureraient parfois pas plus d'un jour.

Puis il pensait que peut-être se fatiguerait-il d'une telle liaison bien avant que sa passion fût éteinte.

Comment ferait-il alors pour rompre ?

Elle le regardait, cherchant à lire dans sa pensée les impressions diverses qui l'agitaient.

A elle aussi, cet amour insensé faisait peur.

Elle aimait tant Lionel que la pensée d'une rupture ou d'une séparation lui causait, à cette heure déjà, une émotion poignante.

Elle s'était donnée à Roscoff comme elle s'était donnée aux autres, sans résistance et sans lutte ; mais un secret pressentiment l'avertissait que de cet amour naîtraient tous les désespoirs de sa vie, toutes les détresses de son cœur.

Elle ne connaissait point entièrement le caractère de Roscoff, mais elle comprenait déjà que l'amour sincère et profond, avec tous ses dévouements et ses sacrifices, comptait bien peu dans la vie de cet homme dont l'esprit aventureux était toujours à la recherche d'émotions et d'affections nouvelles.

Et instinctivement elle avait peur.
— Allons nous promener au Luxembourg, dit-elle. Tu me donneras ton bras, et dans les allées solitaires, sous les arbres dénudés où tremble le givre, dans la fraîcheur du soir qui va bientôt tomber, nous nous dirons encore notre folle tendresse.

Il s'était redressé, radieux, l'enlaçant. Il prit, sur une petite table, un verre rempli de vin généreux, et le portant à sa bouche, y trempa ses lèvres.

— Bois, dit-il, bois, Gladys... je connaîtrai ta pensée.

En entendant ces paroles, les mêmes prononcées autrefois par Just Mesmer, Gladys pâlit.

Elle repoussa le verre et recula de quelques pas.

Mais presque aussitôt, subjuguée et énervée, elle s'avança, se pencha sur Lionel et trempa ses belles lèvres rouges dans le vin vermeil.

Puis, triomphante, ses magnifiques yeux dans ceux de son amoureux, elle dit :

— Quand même tu aurais versé dans ce verre le poison... je boirais... je m'enivrerais avec joie du breuvage où tu aurais trempé tes lèvres... Je serais heureuse de mourir avec toi!...

— Folle!... folle!...

— Oui, je suis folle.

Et doucement elle l'entraîna vers la porte.

— Sortons pendant une heure, dis, veux-tu? Après, nous reviendrons.

Ils descendirent sur le boulevard Saint-Michel.

Elle s'appuyait amoureusement au bras de Lionel; lui triomphait de poser une aussi jolie femme.

Ils gagnent le Luxembourg.

Dans les grandes allées désertes ils croisent une jeune femme qui regarde Gladys.

C'est Madeleine Brémond qui se rend à Saint-Louis pour y retrouver son père qui doit l'accompagner chez quelques malades qu'elle soigne rue d'Ulm.

Madeleine connaît la duchesse d'Aubagne et elle est étonnée de la voir au bras d'un étranger.

L'une — l'ange du bien — et l'autre — l'ange du mal — passent sans se retourner.

Sur le visage de l'une; la beauté résignée, tous les sentiments qui élèvent la femme; sur le visage de l'autre: la volupté, la sensualité, toutes les passions les plus perverses.

Gladys dit :

— C'est Mademoiselle Brémond.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai rencontrée dans le monde quelquefois. C'est une détraquée, paraît-il; une femme qui ne rêve que sacrifice et que dévouement. Elle ajouta :

— Elle n'est plus jeune, déjà.

— Elle paraît avoir à peine vingt-cinq ans.

Il reprit :

— Je m'étonne qu'une aussi jolie femme sorte seule.

— Mais c'est une vieille fille... une très vieille fille.

— Ma chère amie, je suis, moi, tout à fait de l'avis de Balzac, qui prétendait qu'une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît.

— Bien... bien... Seriez-vous devenu subitement amoureux de cette sainte Nitouche?

Il se prit à rire aux éclats.

— Voyons... voyons, dit-il en serrant doucement la main de Gladys, seriez-vous donc jalouse?

Une flamme passa dans les yeux de la jeune femme.

— Peut-être le deviendrai-je, dit-elle.

— Et vous auriez tort, madame la duchesse. Le jour où je vous serai infidèle... je ne vous aimerai plus et nous serons bien près de nous séparer. Mais croyez bien, Gladys, que ce jour ne viendra jamais; partout où je serai,

partout où j'habiterai, vous serez toujours ma pensée, mon unique amour.

Gladys tressaillit. Il y avait dans les paroles de Roscoff comme un avertissement de ce que pouvait être, quelque jour, l'avenir; l'avertissement d'une séparation probable.

Un lourd silence se fit entre eux; lentement ils continuèrent leur promenade dans les allées solitaires du Luxembourg.

Le temps était toujours très sombre, le froid se faisait sentir, intense et glacial. Les bassins étaient gelés. Les kiosques de marchands de gâteaux et de jouets d'enfants étaient éventrés et leurs débris jonchaient la terre durcie.

C'était pitié de voir ce grand jardin du Luxembourg, si gai et si bruyant autrefois, si triste et si solitaire aujourd'hui.

L'insouciance jeunesse servait la patrie; les étudiants de la veille étaient devenus des soldats, francs-tireurs ou moblots.

Seules les femmes étaient restées, traînant leur misère et leurs toilettes défraîchies sur les trottoirs, que tout récemment encore elles arpentaient insolemment.

Beaucoup d'entre elles, ne pouvant supporter les souffrances du siège, mouraient de faim et de consommation. Et celles-là étaient les privilégiées: celles qui restaient, épuisées et malades, étaient réduites maintenant à l'état de cadavre vivant.

Gladys n'éprouva pour de telles infortunes aucun sentiment de pitié.

Elle dit seulement, en haussant les épaules :

— Ça, ce sont des étudiantes... des filles...

Et quel mépris dans ces quelques paroles!

Elle, emmitouffée de chaudes fourrures, vivant dans le luxe et l'opulence, ne pensait pas que d'autres pussent souffrir du froid, pussent avoir faim!

Quatre heures sonnent à l'horloge du Palais du Luxembourg.

Le jour, un jour plein de brume, tombe rapidement.

A l'horizon, d'épais nuages s'amoncellent.

Un roulement de tambour se fait entendre; on va fermer les grilles du jardin.

Endormi sur un banc, un gavroche se réveille subitement. A côté de lui est déposée une bâche pleine de figurines.

C'est Gogosse.

Fatigué, n'ayant plus la force d'offrir sa marchandise, il s'est écroulé sur ce banc.

Le pâle visage de l'enfant est d'une maigreur effrayante.

Gladys passe près de lui.

Encore une fois le hasard jette la mère et le fils en présence... et la mère insouciant et heureuse ne prête aucune attention au petit miséreux qui est son enfant.

Gogosse s'éloigne, chancelant, comme ivre, pliant sous un fardeau trop lourd pour ses maigres épaules.

Et dans la nuit qui tombe il erre à l'aventure, tandis que sa mère, le rire aux lèvres, appuyée au bras de son amant, regagne le boulevard Saint-Michel.

Tous deux reviennent dans le petit entresol, tout à leur amour enfiévré pendant que le vaillant enfant poursuit son chemin de par la ville à la recherche d'un gîte.

Gladys est heureuse: elle a devant elle une grande heure de tendresses avant de regagner l'hôtel de l'avenue de la Muette où l'attendent toutes les jouissances d'un bien-être qui manque à tant d'autres.

Elle admire les objets d'art qui garnissent ce petit salon, touche à tout avec une curiosité d'enfant gâté.

Mais subitement un coup de sonnette la tire de sa contemplation.

— Qui diable peut venir à cette heure? dit Roscoff.

Il ouvre.

Devant lui un homme se présente, un homme dont il ne peut reconnaître les traits à la pâle lueur de la lampe.

— Qui demandez-vous?

— M. Roscoff.

— C'est moi.

— Pour lors, monsieur, laissez-moi entrer, j'ai un tas de choses intéressantes à vous apprendre.

Bien qu'habitué à traiter souvent des affaires louches, Roscoff tressaillit: la présence de Gladys le gênait.

Néanmoins il s'effaça pour laisser passer l'inconnu.

CHAPITRE XVI

ALORS, bien vrai, vous ne me reconnaissez pas? fit l'homme en entrant dans une petite salle à manger voisine du salon où Gladys, très intriguée, attendait.

— Non, en vérité.

— Vous ne reconnaissez pas Bois-Dodo?

— Ah! c'est vous? Il fallait le dire tout de suite.

D'un ton froid, il ajouta :

— Que voulez-vous, voyons? Je n'ai plus besoin de vous et je sais maintenant tout ce que je désirais apprendre. Je vous ai payé le jour même où vous m'avez apporté le renseignement que je vous avais demandé... Que voulez-vous à présent?

— Je trouve que je n'ai pas été assez payé.

— Vous dites?... Vous en avez, de l'aplomb...

— Et si je vous fournissais d'autres renseignements?

— Parlez plus bas, mon ami.

— Vous n'êtes pas tout seul?

— Non.

— Pour lors, on va se museler un brin, fit l'homme en ricanant; n'empêche que je vais vous dire de quoi il retourne.

Roscoff était tout oreilles.

Gladys s'était avancée tout contre la porte et, très intriguée, écoutait.

— Eh bien! reprit Bois-Dodo, j'ai appris un tas de choses que j'ignorais il y a huit jours.

— Quelles choses?... Voyons.

— Le sieur Just Mesmer a été très mal pendant toute une semaine. On a cru qu'il allait mourir, et la consternation était grande à l'hôtel de l'avenue de l'Impératrice; tout le monde était affolé, chacun pleurait.

Mais soigné avec dévouement par le docteur Brémond et sa fille Madeleine, le citoyen Mesmer est revenu à la santé, et aujourd'hui il se porte comme vous et moi.

Gladys tressaillit.

— Il est sauvé, pensa-t-elle, il est sauvé! J'espérais pourtant bien qu'il n'en réchapperait pas... que cette épée de Damoclès, suspendue depuis dix ans sur ma tête, se briserait enfin... Oh! il vit!... Il ne veut pas mourir!...

Campé devant Lionel, Bois-Dodo attendait la réponse de l'officier d'ordonnance.

— Que m'importe que Mesmer vive? fit Roscoff avec un calme glacial. Cet homme ne me gêne pas pour le moment du moins. Il est vrai que j'ai de graves, de très graves affaires à régler avec lui, mais j'espère bien, sous peu, les mener à bonne fin.

— Des affaires de gros sous? demanda Bois-Dodo en ricanant.

— Cela ne regarde que moi.

— Just Mesmer est riche... si riche qu'il ne connaît pas, dit-on, le chiffre de sa fortune.

Et il ajouta :

— On le nomme le Roi de l'Or! Vous les avez, du reste, et je vous l'ai dit.

[Lire la suite page 39]



Pour les Hommes aussi bien que pour les Femmes

Parce que ce sont les femmes qui font le plus généralement usage de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, on nous demande souvent: "La Nourriture pour les Nerfs convient-elle autant aux hommes qu'aux femmes?"

Oui, tout à fait, car beaucoup d'hommes et de femmes souffrent de troubles nerveux avec insomnie, indigestion, maux de tête et fatigue chronique. Mais ces maux cèdent promptement à l'usage de ce tonique bien connu contenant des minéraux et la Vitamine B₁.

Demandez la nouvelle bouteille de forme économique de



Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs
60 pilules—60 cts
180 pilules—\$1.50

Ça Prend moins de Temps avec une CHORE GIRL

La TOUCHE MAGIQUE de la "Chore Girl" diminue le nettoyage. Vous vous servirez de ce tampon en cuivre pur une douzaine de fois par jour. Demandez la véritable avec l'étiquette "Chore Girl".

Le Nettoyeur des Plats du Pays

CHORE GIRL

Vaut son pesant d'or

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Homme Effrayé par Femme



C'EST surprenant ce que de petites choses peuvent faire. Une bouffée de colère qui vous paraît peu de chose, fait parfois qu'un homme se demande si vous jetez la vaisselle en l'air quand vous êtes fâchée.



Ou un énervement de votre part peut faire la même chose. Les hommes fuient les femmes qui sont sujettes à des attaques de nerfs. C'est tellement meilleur de rentrer à la maison quand une femme paisible vous y attend!



Et vous devez vous attendre à ce qu'un homme disparaisse en vitesse au premier signe de larmes! Il ne s'intéresse pas à une femme qui pleurniche... même si vous lui expliquez que vous êtes fatiguée et que vous avez mal dormi.



La nervosité et l'insomnie s'emparent-elles de vous? L'indigestion vous rend-elle grincheuse? Vous êtes peut-être au nombre des gens qui ne peuvent pas supporter la caféine dans le thé et le café. Vous devriez prendre du Postum à la place!

Vous aimerez le Postum. Ce n'est pas comme le thé, ni comme le café—mais cependant bien délicieux. De plus, le Postum ne contient ni caféine—ni autre drogue qui pourrait affecter le cœur, les nerfs ou la digestion. Si facile à faire, directement dans la tasse, en y ajoutant simplement de l'eau bouillante. Buvez le Postum noir... ou avec de la crème et du sucre... ou, si vous le voulez, vous pouvez le faire avec du lait chaud. De n'importe quelle façon que vous le buviez, il est exquis! Coûte moins d'un sou la tasse. Essayez du Postum demain.



MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM

SOUFFLÉ DE VOLAILLE

1 tasse de poulet cuit 1/2 tasse de mie de pain pressée
 2 œufs 4 c. à tb. de crème
1/2 c. à thé de sel
 quelques grains de poivre

Passer le poulet au hache-viande, ajouter la mie de pain et la crème puis les jaunes d'œufs battus et les assaisonnements. Battre les blancs en mousse ferme et incorporer au mélange. Verser dans un plat beurré, couvrir d'un papier graissé et cuire au bain-marie au four de 350° F. 45 à 50 minutes. Servir avec sauce au persil.

SAUCE AU PERSIL

2 c. à tb. de beurre 4 c. à tb. de farine
 1 tasse de lait 1 tasse de bouillon de poulet
sel, poivre et persil frais

Mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec le bouillon de poulet et le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Bien assaisonner de sel et poivre et y incorporer 2 c. à tb. de persil frais haché. 4 services.

COTELETTES DE PORC FARCIES

6 côtelettes de porc d'un pouce d'épaisseur
 2 c. à tb. de beurre 2 c. à tb. d'oignon haché finement
1/2 tasse de pommes hachées
 1/2 tasse de céleri 1/2 tasse de mie de pain
sel et poivre

Faire chauffer le beurre et y faire revenir l'oignon 5 minutes, ajouter les pommes, le céleri et la mie de pain. Bien assaisonner et triturer le mélange pour le réduire en pâte. A l'aide d'un couteau tranchant, faire une incision dans l'épaisseur des côtelettes ayant soin de ne pas les séparer dans les bouts. Y introduire la farce. Mettre dans une lèche-frite et cuire à four modéré 350° F. 1 heure. Servir avec purée de pommes de terre. 6 services.

CRÈME DÉLICIEUSE AU CITRON

3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) 1 tasse de sucre
le zeste râpé d'un citron
 1 pincée de sel 1/2 tasse de lait froid
 2 œufs 1 1/2 tasse de lait chaud
le jus de 2 citrons

Mélanger l'amidon de maïs, le sucre, le sel et le zeste râpé du citron. Délayer avec le lait froid puis y ajouter le lait chaud et les 2 jaunes d'œufs battus. Faire cuire au bain-marie 15 à 20 minutes ou jusqu'à épaississement et assez longtemps pour que le goût de crûdité de l'amidon soit disparu. Retirer du feu, aromatiser avec le jus de citron et y incorporer les blancs d'œufs battus. Verser dans des coupes ou petits plats à dessert et servir très froid avec une demi-pêche en garniture. 6 services.

POUDING AU SUIF À LA VAPEUR

1 tasse de carottes crues râpées
 1 tasse de pommes de terre râpées 1 tasse de mie de pain pressée
1 tasse de raisin
 1 tasse de pruneaux hachés ou de dattes 1 tasse de cassonade
3/4 de tasse de suif haché
 2 c. à tb. de lait sur 1/2 c. à thé de soda à pâte
 1 c. à thé de sel 1/2 tasse de farine
1 c. à thé de cannelle
1/2 c. à thé de muscade

Mélanger tous les ingrédients dans l'ordre donné. Verser dans un moule beurré ou des moules individuels et cuire 3 heures pour un grand moule et 1 1/2 heure pour des moules individuels. On peut faire cuire à la vapeur au four en mettant les moules dans une lèche-frite contenant de l'eau chaude ou encore sur le poêle en plaçant les moules dans une marmite qui contient de l'eau chaude aux 3/4 du moule. Servir très chaud avec une sauce au citron.

SAUCE AU CITRON

1 tasse de sucre
 2 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) 2 tasses d'eau chaude
le jus et le zeste râpé d'un citron

Mettre dans une casserole le sucre, l'amidon de maïs et le zeste du citron. Délayer avec l'eau chaude et faire cuire jusqu'à transparence. Retirer du feu et aromatiser avec le jus de citron. 8 à 10 services.

MOUSSE AUX FRUITS

1 c. à tb. de gélatine 1/4 de tasse d'eau froide
1/4 de tasse de sucre
 3/4 de tasse de sirop de fruits le jus d'un citron
1 tasse de pêches coupées en petits morceaux
 1 tasse de crème fouettée 1/4 de tasse d'amandes hachées

Faire gonfler la gélatine en la saupoudrant au-dessus de l'eau froide. Ajouter le sucre puis le sirop de fruits qui doit être celui des pêches et que l'on a fait chauffer au point d'ébullition. Y mettre le jus de citron et laisser refroidir à la consistance de sirop épais. Battre au mousoir en belle mousse ferme, y incorporer la crème fouettée et les pêches coupées en petits morceaux. Verser dans des coupes et saupoudrer d'amandes. Servir très froid. 6 à 8 services.



"Recherchez-moi chez votre Marchand !"

Vous trouverez la reproduction de ce joli minois de bébé dans la plupart des bonnes épiceries . . . c'est le point de repère du rayon spécial où sont étalés, d'une façon pratique, les aliments dont les mamans ont besoin pour leurs bébés—le rayon appelé "Quartier Général de tous les Aliments pour Bébés."

Les Aliments Heinz pour Bébés y sont toujours bien représentés. Vous trouverez, ci-dessous, la liste des variétés nourrissantes qui vous permettront de préparer des repas bien équilibrés pour votre bébé.

VIANDES: Purée de Soupe au Boeuf et Foie—Poulet, Légumes et Farine—Légumes avec Agneau.

LÉGUMES: Purée d'Asperges—Haricots Verts—Betteraves—Carottes—Légumes Verts Mélangés—Pois—Epinards—Courge et Carottes—Soupe aux Tomates—Soupe aux Légumes.

DESSERTS: Purée de Compote de Pommes—Pommes, Pruneaux et Cossetarde—Abricots avec Farine d'Avoine—Pêches avec Cossetarde—Poires avec Farine—Prunes avec Farine—Pruneaux—Orange avec Cossetarde.

Les Aliments Heinz pour Bébés sont cuits d'une façon scientifique et mis en boîtes sous atmosphère inerte pour conserver à un haut degré les vitamines et les sels minéraux qui sont nécessaires à la santé et à la bonne croissance des bébés.



ALIMENTS HEINZ *de Qualité Contrôlée* **POUR BÉBÉS**



PARLANT DE VINS VIEUX...

On dit qu'ils sont meilleurs et cela est bien démontré que personne n'oserait contester cette assertion. Or, il en va de même pour bien d'autres choses dont, par exemple, le magazine. Eh oui, le magazine! Ça non plus, ça ne s'improvise pas. La qualité de ce produit, comme pour le vin, repose sur une longue maturité, c'est-à-dire une longue période d'observation, une connaissance approfondie de la psychologie des foules. Cette expérience ne s'acquiert pas du jour au lendemain et, dans ce domaine,

LA REVUE

POPULAIRE

qui entrera bientôt dans la quarantième année de son existence peut justement se réclamer de cette "maturité" qui en fait la publication la plus chic, la plus à la page, la plus en demande.

Notre roman de janvier :

LE MAÎTRE INCONNU

Par GUY DE NOVEL

Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

Important — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

NOUVELLE CARRIERE POUR LA FRANÇAISE

LES HÔTESSES D'AIR-FRANCE

Par Suzanne Normand

UNE NOUVELLE PROFESSION féminine est née pour les Françaises, et c'est Air-France qui l'a instaurée, qui l'a baptisée, et qui en opère le recrutement. On connaissait les *stewardess*. On aura désormais "les hôtesse de l'air", terme charmant, très 1946, image d'un temps qui redevient celui de la rapidité, sans pour cela renoncer au bon ton. C'est ainsi que sur les routes aériennes, qui de nouveau se croisent dans le ciel, les avions d'Air-France n'offriront plus le visage anonyme d'un quelconque moyen de transport. Comme au seuil d'une demeure amie, on y accueillera le voyageur distrait. On s'occupera de lui, on veillera à son bien-être, à son agrément. Sur les avions de 21 places, l'hôtesse de l'air sera même seule à régner. Sur ceux qui en comptent 33, elle sera assistée d'une *stewardess*. Mais leur tâche n'est pas la même. Maîtresse de maison, vous dis-je, telle est la fonction de la première.

Comme telle, cependant, elle doit satisfaire à toutes sortes d'exigences. On ne s'improvise pas "hôtesse de l'air", et ne le sera pas qui veut. Un demi pouce de plus ou de moins, une année de trop, un examen insuffisant, un état-civil... inopportun, et vous voilà rejetée, refusée, condamnée, en quelque sorte, à la terre ferme. Que d'étonnements en perspective, que d'amertumes aussi. Je suis trop grande, dira l'une, je suis trop jeune, gémira l'autre... Les conditions d'engagement, en effet, sont rigoureuses. Sans être un poids plume, il ne faut pas, cependant, appartenir aux poids lourds. Alors? Alors, la moyenne autorisée se situe entre 110 et 115 livres avec pas plus de 26 pouces de tour de taille. Et la mesure totale? Celle-ci doit se tenir entre 5' 4" et 5' 5". Il paraît qu'au-dessus, les passagers seraient obligés de lever la tête... Et que celle de "l'hôtesse" risquerait de se cogner au plafond de la carlingue. Au-dessous de 25 ans, et au-dessus de 35, rien à faire... Et encore s'agit-il d'être fille, ou veuve, ou divorcée, et sans enfant. Lorsque l'on veut se consacrer à elles, les routes du ciel exigent qu'on soit libre d'attaches.

Un ami qui lit par-dessus mon épaule me demande, naturellement, si les "hôtesse de l'air" auront le devoir d'être jolies? Jolies, je n'en sais rien, et d'ailleurs, où commence la beauté, où finit-elle? En tout cas, la grâce est obligatoire, et plus encore la bonne grâce: on conçoit qu'une telle hôtesse ne saurait présenter une figure maussade... ni maussade ni nég'igée, cela va de soi. C'est ainsi que, poussant le soin et le raffinement aussi loin qu'il est possible, Air-France recommande à son personnel féminin d'être bien coiffé, et maquillé avec goût. Pour cela, les hôtesse de l'air doivent prendre l'avis d'un "visagiste", comme on dit aujourd'hui. Celui-ci leur indiquera comment se farder. Car l'éclairage en plein ciel ne requiert pas, pour le teint, le même arrangement que la rue, ou le métro. De quoi faire pâlir d'envie les innocentes passagères qui, elles, pour accomplir Paris-Alger, ou Paris-Stockholm, par la voie des airs, n'auront rien fait de plus que s'il s'agissait de se rendre au prochain salon de thé.

Puisque nous sommes sur le chapitre de la coquetterie, que dire de la tenue? Celle-ci, on l'imagine sans peine, fut l'occasion de longs débats. Et comme il était difficile de se mettre d'accord, on mit en concours la garde-robe de "l'hôtesse de l'air".

Des dessinateurs, des modélistes appartenant aux meilleurs journaux, aux maisons de couture les plus réputées, aiguïsèrent leurs crayons, et adressèrent au jury, sans mentionner leur nom (car, pour plus de probité, le concours était anonyme) des croquis figiolés et très au point.

Or, dans l'une de ces maisons, on faisait en hâte, et au dernier moment, appel à une jeune dessinatrice fort douée, qui crayonna rapidement, sur ses genoux, une figurine. C'est celle-là qui fut choisie.

La jeune dessinatrice avait imaginé simplement une jupe à gros plis plats, une vareuse sans col, à grandes poches, portée sur un chemisier clair, très strict, le tout surmonté d'une sorte de béret, coiffure la plus seyante au monde, comme chacun sait.

L'ensemble fut réalisé dans un tissu de laine, d'un beau bleu, un bleu assourdi: le bleu Air-France.

Avec une sacoche de cuir pour y déposer les papiers d'identité des passagers, l'hôtesse de l'air dispose ainsi d'un uniforme plein de grâce. Vous dirai-je qu'il est question de lui accorder une robe moins sérieuse: une robe d'escale, en quelque sorte.

C'est tout? Non, ce serait trop facile. Pour être une bonne "hôtesse de l'air", il ne suffit pas d'être avenante, bien habillée et célibataire... Il faut parler au moins deux langues, la sienne et une autre, et posséder, ou la première partie du baccalauréat, ou le brevet supérieur. Il faut avoir de la présence d'esprit, du sang-froid, le pied... aérien, si l'on peut ainsi dire. Une visite médicale décèle tout cela et écarte les défaillantes.

Bien entendu, une parfaite tenue, une grande moralité sont exigées. Les routes du ciel ne sont pas celles de l'aventure. Mais, après tout, rien n'empêche qu'on y croise, un jour, son destin...

LE GAMIN DES ROUTES

[Suite de la page 35]

— Le Roi de l'Or! murmura Gladys frissonnante; serait-il donc aussi riche qu'on l'affirme?

Décidément elle avait fait fausse route: elle aurait dû épouser Mesmer. Et peut-être eût-elle été plus heureuse qu'avec ce loup de mer qui rêvait à présent de l'emmener très loin.

Mais qui pouvait se douter que Just deviendrait si riche un jour!

Et ses yeux, brillant de convoitise s'allumaient; un sourire infernal errait sur ses lèvres.

— C'est bien, dit Roscoff en tirant de sa poche un louis qu'il tendit à Bois-Dodo; voici encore pour vous, mais tenez-moi au courant de tout ce qui se passe à l'hôtel Mesmer.

— Je n'y manquerai pas, monsieur; soyez bien assuré que vous serez parfaitement renseigné.

Bois-Dodo s'esquiva au plus vite et Roscoff, soucieux, rejoignit Gladys. La jeune femme inquitée le regarda.

Elle ne l'interrogea point; mais ses sourcils rapprochés et les rides profondes de son front accusaient une vive inquiétude.

Tout à l'heure, en entendant prononcer le nom de Just Mesmer, elle ne s'était pas demandé comment Lionel avait pu le connaître; mais maintenant qu'elle avait repris un peu de calme, une curiosité aiguë et une inquiétude qu'elle ne pouvait surmonter s'étaient emparées d'elle.

— Alors, dit-elle en fixant hardiment Roscoff, alors vous connaissez Just Mesmer.

— Et vous?
— Je ne le connais pas, moi.
— Bien vrai? fit froidement Roscoff. Gladys se troubla.

Connaîtrait-il donc ce passé maudit qu'elle eût tant voulu effacer de sa mémoire?

— Admettons que nous le connaissons tous deux, fit-elle, railleuse, un sourire ironique aux lèvres.

— Peut-être dites-vous là une vérité.

— Croyez-vous?
— Je le crois.
Il ajouta:

— Et si je vous disais que cet homme, ce Just Mesmer, m'a volé une fortune, que diriez-vous?

— Je vous croirais.
— Vous ne serez donc pas étonnée si, à l'avenir, je ne le perds pas de vue.

Depuis le jour où je l'ai rencontré en compagnie d'un noir que je hais, toutes mes pensées ont été vers lui, le suivant dans son magnifique palais de l'avenue de l'Impératrice.

— Mais alors, pourquoi l'avez-vous sauvé? Pourquoi l'avez-vous ramené en même temps que mon mari à l'hôtel d'Aubagne?

— Je ne le connaissais pas, alors.
— Il y a là un mystère que je ne comprends pas, que je n'essaierai pas de comprendre.

— Et vous aurez raison, Gladys. Plus tard, je vous dirai tout; mais par ces temps de trouble, je n'ai guère la tête à moi. Dès que la paix sera signée, je m'occuperai activement de mes affaires.

Nerveux, il se promenait de long en large dans le petit salon, jetant parfois sur Gladys un regard soupçonneux.

— Evidemment cette femme me cache quelque chose, pensait-il. Mais je suis convaincu qu'elle a connu Mesmer... et peut-être a-t-elle été une de ses conquêtes?

Et, en aparté:
— Si cela était, nous pourrions nous entendre... elle servirait mes projets.

Très perspicace, la duchesse comprenait ce qui se passait dans l'esprit de Roscoff.

Elle pensa:
— Tout à l'heure il va me faire avouer ce que je ne veux pas lui dire...

Et pour éviter cette confidence forcée, elle se leva, rajusta sa voilette et se dirigea vers la porte.

— Vous partez? dit-il.
— Oui. Cinq heures vont bientôt sonner; il faut que je rentre.
— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Non.
De nouveau, ils s'étreignirent; puis elle partit.

— Elle a connu Mesmer, pensait Roscoff, elle ne veut pas l'avouer, mais dans quelques jours je saurai la vérité tout entière.

Gladys avait vivement gagné le Luxembourg.

Comme elle s'éloignait, une jeune femme vêtue de noir passa près d'elle. C'était Madeleine Brémond.

Madeline revit, par la pensée, les heures douloureuses et tristes qui viennent de s'écouler.

Pendant quinze nuits elle a veillé Just, ne se couchant pas, l'oreille attentive à la moindre plainte du malade.

Et maintenant, heureuse comme jamais elle ne l'a été, elle vient achever l'œuvre qu'elle a commencée.

Elle parvient enfin avenue de l'Impératrice à l'hôtel de Just Mesmer. La jeune fille s'élança dans l'hôtel.

Just est levé.
Près d'une fenêtre aux lourdes tentures relevées, il repose sur un divan bas.

Il a appris que Madeleine l'a soigné, l'a sauvé... et son cœur déborde de joie.

Elle entre... Le visage de Just s'illumine.

— Vous! dit-il... toujours vous!...
— Est-ce un reproche? demanda Madeleine.

— Un reproche! murmura Just en saisissant les petites mains de la jeune fille... Oh! pouvez-vous penser cela, alors que je suis si heureux de vous sentir près de moi!

Et ses regards se fondaient dans ceux de Madeleine, suppliants, reconnaissants.

Zampa lui avait appris qu'il avait été très malade.

Zampa lui avait dit aussi:
— Pendant votre maladie, une femme, un ange, ne vous a pas quitté... Ses soins et ses prières vous ont rendu à la vie.

Et en écoutant cette confidence, Just avait senti son cœur éclater.

Celle dont il avait autrefois repoussé l'amour était venue le soigner!... Malgré tout elle s'était souvenue, avait eu pitié du malheureux. Toujours elle l'avait aimé; elle lui avait donné son cœur et ne l'avait jamais repris.

— Vous êtes venue! dit-il très bas, merci, Madeleine... laissez-moi vous donner ce nom: je voudrais tant être votre frère, votre ami... Je voudrais tant vous avoir comme conseillère dans les œuvres de charité que je me propose de fonder... je serais si heureux si vous vouliez bien me guider, Madeleine.

Il pensait:
Elle ne m'aime plus comme autrefois: l'amour repoussé et méconnu ne s'éternise pas dans un cœur de femme; mais l'amour qui disparaît fait place à d'autres sentiments et l'amitié lui succède souvent, profonde et sincère. Dans le cœur de certaines femmes l'amour dédaigné soulève les rancunes et les colères... Mais dans le cœur de Madeleine toutes ces révoltes n'ont pu pénétrer; la pure tendresse d'autrefois y reste cachée.

Il la regarde avec admiration; jamais il ne l'a trouvée aussi belle! Elle est pourtant bien pâle et bien changée. Toutes ces luttes l'ont brisée; toutes les angoisses éprouvées pendant la maladie de Just ont semé dans sa belle

chevelure blonde quelques fils d'argent.

Et doucement il lui dit:
— Voulez-vous être mon amie, Madeleine?

— Oui... votre amie... votre sœur, Just!... Nous nous unirons pour faire le bien, pour soulager les misères des déshérités et des malchanceux.

— Et vous reviendrez ici souvent?

— C'est vous qui viendrez quai Voltaire, dans notre grande maison toujours si triste, fit-elle très bas. Mon père sera bien heureux de vous revoir et de retrouver enfin ce grand enfant qu'il aimait tant.

Elle avait doucement soulevé les rideaux de la fenêtre, et contre la vitre elle appuya son front brûlant.

Ils restaient songeurs tous deux.

Jamais Just n'avait ressenti joie aussi grande; il lui semblait qu'il revenait tout à fait à la vie heureuse des premières années... Ces dix ans écoulés lui paraissaient un songe.

Et il pensait:
— Hélas! pourquoi suis-je resté si longtemps éloigné de Madeleine! Je ne l'aurais pas épousée puisque tout amour était brisé en moi, mais je l'aurais revue; et sa douce présence m'eût consolé.

Dix ans se sont écoulés... dix ans de bonheur que nous ne retrouvons jamais.

Pauvre Madeleine!
Et toujours la même pensée dominante montait à l'esprit de Just.

— Elle ne m'aime plus d'amour!
Et à cette pensée son cœur se serrait, se remplissait de tristesse et d'amertume.

Cependant, au cours de sa maladie, il se souvenait bien l'avoir vue souvent penchée à son chevet... et sur son front il avait senti maintes fois couler des larmes.

Elle le croyait endormi... mais il la contemplait sous ses paupières demi-closes.

Oh! combien elles lui furent douces, ces larmes!

Quel baume divin tombait sur son cœur meurtri!

Près de lui elle resta de longues heures; à la nuit tombante, seulement, elle partit.

Et des jours se succédèrent, de longs jours de tristesse.

Madeline devenait de plus en plus émue et plus sombre.

Just, maintenant, se levait.

Les horreurs du siège augmentaient sans cesse.

Depuis le matin, Madeleine courait d'une maison à l'autre porter des secours, prodiguer, sans compter, tout son argent et celui que Just versait généreusement dans les petites mains de la noble fille.

Tous deux donnaient avec profusion, cherchant toujours de nouvelles infortunes à secourir.

Rien ne rebutait Madeleine. Le matin elle portait du pain et de la viande aux malheureux; le soir, assise au chevet des blessés et des mourants, elle priaît pour les uns et soignait les autres.

Just savait tout cela.

Il savait aussi que le bombardement avait commencé, que les obus pleuvaient dans le quartier du Luxembourg où le Val-de-Grâce, plus particulièrement visé, recevait des projectiles se succédant avec une rapidité effrayante.

Et il tremblait pour Madeleine qui se rendait tous les jours dans ce quartier.

Des obus étaient tombés au jardin du Luxembourg, au quartier latin, sur l'église du Panthéon. Au début, ils firent peu de mal; mais quelques jours après le bombardement fut général.



Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à **ROMEO AUGER**

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

Avis important

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.**

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.**

Les obus sifflaient, éclataient avec un bruit retentissant dans tous les quartiers de Paris, tuant les femmes et les enfants, semant le deuil dans une population atterrée.

Les hommes, eux, étaient aux remparts et aux tranchées, dont les obus semblaient s'écarter avec soin.

Chaque matin, les journaux donnaient le triste compte des morts : femmes frappées en serrant leurs enfants dans les bras, faisant queue à la porte des boulangers, vieillards inoffensifs, enfants en bas âge.

Just, bien que sa convalescence fût à peine commencée, voulait rejoindre l'armée manœuvrant sous les murs de Paris... voulait se battre !

Et pourtant ses blessures le faisaient encore beaucoup souffrir.

Zampa essaya de le convaincre de l'impossibilité où il était encore de prendre part à la lutte.

Et comme il ne put y parvenir, le nègre écrivit à Madeleine :

« Venez vite. Le maître veut regagner son poste. S'il part, il ne reviendra plus : ses blessures, mal cicatrisées, se rouvriront... et il mourra. »

Madeleine accourut.

Après avoir longuement prié à Sainte-Geneviève, elle s'était dirigée, malgré son père qui la suppliait de ne pas sortir, vers l'avenue de l'Impératrice.

Depuis le matin, les Champs-Élysées étaient saccagés ; de nombreuses branches d'arbres avaient été brisées par les obus.

En ce quartier aristocratique, tous les hôtels étaient fermés.

Pas âme qui vive dans les longues allées silencieuses.

Madeleine traversa la superbe promenade sans la moindre crainte et aussi tranquille que si aucun danger ne l'eût menacée. Quand elle arriva à l'hôtel Mesmer, elle trouva Zampa en larmes.

— Just!... où est Just? demanda Madeleine.

— Il veut partir, répondit le nègre ; maintenant je ne puis le retenir.

La jeune fille se rendit à l'ambulance ; n'y trouvant pas le malade, elle monta au premier étage et pénétra dans l'appartement de Mesmer.

— Vous! fit-il. Je suis heureux de vous voir et de vous faire mes adieux : je vais partir.

Elle le regarda, émue et tremblante. Il était d'une pâleur de suaire ; les sombres événements qui se succédaient depuis quelques jours avaient influé sur sa convalescence ; sa blessure du côté le faisait beaucoup souffrir... Et s'il s'obstinait à courir aux remparts, une grave rechute était à redouter.

— Vous ne partirez pas, dit Madeleine... Je suis venue pour vous en empêcher. Vous avez fait votre devoir envers la patrie... Maintenant, elle ne vous demande plus rien.

— Ma conscience m'ordonne de partir et de partager les périls de nos frères.

— Mais vous êtes encore si malade ! s'écria Madeleine en jetant sur un grand crucifix placé en face d'elle des regards suppliants. Vous ne pouvez pas partir ; je ne veux pas que vous partiez ! Vous trouveriez la mort avant même d'avoir rejoint vos camarades !

Restez, Just, je vous en prie...

Un coup de canon se fit entendre.

Alors tout le sang de Mesmer monta à son visage.

Et, portant la main à son cœur, il dit :

— Laissez-moi partir... laissez-moi m'en aller ; si je meurs en chemin j'aurai du moins fait mon devoir ! Puis qu'importe un cadavre de plus donné à ces Vandales ! la France me vengera !...

Il fait quelques pas vers la porte... Il va l'ouvrir.

Désespérée, Madeleine se précipite.

— Non, dit-elle, non... je ne veux pas... je ne veux pas. Vous êtes ma-

lade encore, votre convalescence commence à peine... la moindre émotion peut vous tuer. Oh ! si vous étiez robuste et fort je vous dirais : Partez... allez... battez-vous, et que le Dieu des batailles vous protège ! Mais vous avez moins de forces qu'un enfant ; vous ne tenez pas debout ; voyez, vous tremblez ; votre visage est redevenu livide, une secousse un peu forte vous ferait tomber ! Je ne veux pas, moi, que vous partiez...

— Madeleine !

— Ne partez pas, Just, je vous en prie, je vous en conjure !

Elle l'avait obligé à s'asseoir ; puis plongeant dans les yeux du blessé ses magnifiques yeux bleus, ses yeux si chastes, elle murmura :

— C'est une amie qui vous implore, Just, une sœur, votre aînée, — car j'ai plus de raison que vous, Just.

Son cœur battait à rompre sa poitrine, un battement douloureux montait à sa gorge, une angoisse profonde emplissait son cœur.

Il ferma les yeux... et, vaincu, il s'évanouit.

— Enfin, dit-elle, enfin !...

Quand il rouvrit les yeux, Madeleine était assise près de lui, lui serrait doucement les mains.

— Vous voyez combien j'avais raison, dit-elle. Vous vous seriez trouvé mal dès les premiers pas, si je vous avais laissé sortir, et personne ne se serait trouvé là pour vous secourir. Croyez bien, Just, que Dieu ne demande pas aux hommes l'impossible, ni des efforts au-dessus de leurs forces.

Et avec douceur :

— Vous voilà enfin redevenu raisonnable ; je suis heureuse, bien heureuse ! Je puis maintenant aller visiter nos malades.

Il gardait un silence farouche. Se soulevant sur son fauteuil, il regardait au dehors les dernières feuilles, parsemant encore les allées du jardin, tourbillonner au souffle du vent.

Il paraissait oublier la présence de Madeleine.

L'oreille tendue, il écoutait la lointaine canonnade.

— Je suis pire qu'un tout petit en-

fant, murmura-t-il ; dans cette lutte avec vous et avec le devoir mes forces se sont épuisées. Il me semble maintenant, Madeleine, que je ne pourrais plus me battre...

— Vous allez rester bien tranquille ici ; me le promettez-vous ?

— Je vous le promets.

La nuit tombait quand Madeleine quitta l'avenue de l'Impératrice.

Aux bruits sinistres et terribles de la journée succédait maintenant un silence morne, terrifiant.

La jeune fille, pour rentrer à la maison du quai Voltaire, suivit les quais qui s'allongeaient à l'infini, déserts et sombres. De loin en loin une lampe à pétrole placée dans les réverbères jetait sur la chaussée une lueur blafarde.

Madeleine marchait vite, le front baissé, la pensée perdue, le cœur encore oppressé au souvenir de cette journée inoubliable passée près de Just.

Comme elle l'aimait encore !

C'était toujours le même amour qu'autrefois qui emplissait son cœur, la même douleur qui étreignait son âme, la même tristesse qui lui arrachait des larmes.

Mais aussi quelle ivresse ne ressentait-elle pas en songeant que, maintenant, Just était un ami pour elle et qu'elle pouvait le voir désormais dans la même intimité qu'autrefois ?

Lui, peut-être, ne l'aimait pas... ne l'aimerait jamais...

Elle pressentait dans la vie de Just une grande et profonde douleur qui avait, à tout jamais sans doute, fermé son cœur à l'amour. Just, elle le comprenait maintenant, ne se marierait pas...

CHAPITRE XVII

QUAND ELLE ARRIVA quai Voltaire, le docteur l'attendait.

— Eh bien ! dit-il d'un ton sévère auquel elle n'était pas habituée, d'où viens-tu donc à pareille heure ? Je ne veux pas, Madeleine, que tu t'exposes ainsi.

— J'ai été voir Just Mesmer, père.

— Je m'en doutais ; mais réfléchis, mon enfant, qu'il n'est pas prudent de sortir ainsi ; aussi je réside qu'à l'ave-

nir tu restes ici à soigner tes malades. — Père, j'avais reçu de Zampa une lettre m'informant d'un désir insensé de Just.

— Quel était ce désir ?

— Il voulait rejoindre son corps.

Le vieillard haussa les épaules.

Madeleine poursuivit :

— Quand je suis arrivée à l'hôtel de l'avenue de l'Impératrice, Just s'appretait à partir.

— Et tu l'as retenu ?

— Oui, père.

Le vieillard resta quelques instants songeur ; ses yeux fatigués par les trop longues veilles se fermèrent lentement.

Puis bientôt il les rouvrit peu à peu et les fixa, attentifs et scrutateurs, sur le visage pâle de sa fille.

— Tu l'aimes donc encore ? demanda-t-il très bas. A quoi bon me cacher cet amour ? Je sais, Madeleine, que tu aimes toujours Just Mesmer...

La jeune fille ne répondit pas.

Le vieillard poursuivit :

— Tu l'as veillé pendant quinze nuits... Pendant quinze nuits tu es restée penchée à son chevet comme une sœur de charité, le soignant, épiant son réveil, priant Dieu pour lui.

Et dans cette contemplation muette où tu avais mis toute ton âme tu m'avais complètement oublié, moi ton père, comme tu avais oublié aussi ton ambulance et les malades qui te réclamaient chaque jour. Cela n'est-il pas vrai, Madeleine ?

— Père, allez-vous donc me faire un crime d'une tendresse qui seule me soutient dans toutes les détresses de ma vie ? Vous savez, père, que je n'ai pas de bien grandes joies sur terre, et si ce n'étaient les misérables que Dieu m'envoie à secourir, mon existence serait triste et morne. Je conserve pieusement, au plus profond de mon être, l'amour qui fait en secret battre mon cœur, qui, sur mon visage, amène le sourire... Certes, je n'espère rien de Just ; il a aimé une femme, peut-être l'aime-t-il encore... et je sais que si Just a donné son cœur il ne le reprendra plus.

— T'aurait-il fait des confidences ?

— Non, père ; mais j'ai compris la détresse de cette âme. Combien de fois, la nuit, alors que j'étais penchée à son chevet, épiant son réveil, n'ai-je pas entendu Just prononcer un nom qui n'était pas le mien... mais le nom d'une autre.

— Et ce nom ?

— A quoi bon vous le dire, père ? Pour rien au monde, je ne vous le ferais connaître ; ce sont là des secrets surpris pendant le délire du malade et je dois les garder ensevelis au plus profond de mon cœur.

Et elle ajouta avec tristesse :

— Sachez seulement que celle qui porte ce nom est une femme mariée.

— Oh ! toi, tu es une noble fille, dit le père avec orgueil.

Bien souvent elle avait entendu Just murmurer le nom de Gladys. Sans le savoir, Mesmer avait fait connaître à Madeleine le secret de sa vie, ces sombres événements qui les avaient séparés, qui avaient creusé entre eux un infranchissable abîme.

Et Madeleine savait qu'était cette Gladys.

L'autre jour, en rencontrant la belle duchesse d'Aubagne devant le jardin du Luxembourg, mademoiselle Brémond avait légèrement pâli. Puis elle s'était demandé quels événements les avaient séparés.

Était-il possible qu'elle n'eût pas aimé Just, cet homme si bien fait pour être adoré ?

Pendant un instant, qui n'eut que la durée d'un éclair, elle avait été jalouse, jalouse de cette rivale si parfaitement belle, si jeune encore, si élégante.

Mais bientôt ce sentiment passager s'était effacé devant d'autres pensées.



— Oh, peu importe la peinture... c'est pour mon trombone.

Just lui avait demandé d'être son amie, sa sœur, elle avait accepté avec empressément, avec joie, heureuse de pouvoir, chaque jour, approcher et soigner Mesmer.

Il lui avait dit: « Ensemble nous ferons du bien, beaucoup de bien; vous me conseillerez, vous me conduirez là où il y aura de grandes misères à soulager... »

Et tout de suite elle lui avait tendu ses deux mains, ses deux petites mains toujours ouvertes pour l'aumône et le bien.

Pouvait-elle demander à Dieu d'autres ivresses plus grandes, plus profondes que celles qu'elle avait ressenties?

Dieu lui avait rendu Just... Elle était heureuse et ne demandait pas autre chose.

Elle s'était assise à côté de son père et, comme lorsqu'elle était toute petite, elle penchait sa tête sur l'épaule du vieillard et le regardait avec tendresse, appelant de ses lèvres rouges un baiser paternel.

— Tu aimes toujours Just, dit le docteur. Hélas! mon enfant, ne crains-tu pas que d'autres chagrins ne t'attendent dans l'avenir? As-tu bien réfléchi aux dangers d'un tel rapprochement?

— Père, je vais te faire un serment.

— Lequel?

— Je te jure de ne jamais dire à Just combien je l'aime, combien je l'adore! Jamais il ne saura quelle ivresse sa seule présence verse dans mon âme... jamais... jamais! Mais je vivrai de cette tendresse, et le soir, quand après une journée bien remplie, je serai seule, là-haut, dans ma chambre close, je songerai, père, à l'ineffable joie que me donne cet amour.

— Bon... bon... je t'approuve d'agir et de penser ainsi, ma fille.

Et il pensait:

— Just l'aimera un jour; il est impossible qu'il n'aime pas cet ange.

— Ecoute-moi bien, Madeleine, reprit le vieux docteur; tu n'es plus une enfant et je peux te laisser un peu agir à ta guise. Mais si, un jour, tu étais trop malheureuse, promets-moi, ma fille, de me confier tes peines. Tu ne dois avoir rien de caché pour ton vieux père... rien... rien... Nous sommes seuls au monde; nous devons nous soutenir et nous aimer. Si je venais à mourir, tu n'aurais plus personne sur la terre à chérir, personne ne viendrait te consoler de tes chagrins... Il ne te resterait que des parents éloignés que tu connais à peine. Eh bien! tant que je serai là, Madeleine, tu ne dois avoir aucun secret pour moi; et, ainsi que je te l'ai dit tout à l'heure, si tu étais malheureuse en voyant souvent, trop souvent, l'homme que tu aimes et qui répond si peu à cette tendresse, nous quitterions Paris, nous voyagerions pour apaiser ta douleur. Ne crois-tu pas, Madeleine, que j'aie assez travaillé et qu'un peu de repos me soit nécessaire?

— Je ferai, père, ainsi que tu le désires et je t'ouvrirai mon cœur tout entier, s'écria-t-elle en enlaçant de ses bras le cou du vieillard. Toutes mes pensées, toutes mes joies, toutes mes douleurs, je te les dirai; je ne te cacherai rien et ne te mentirai jamais, je te le jure. Ils dînèrent en tête à tête.

Jamais Madeleine ne s'était sentie aussi heureuse.

Ils étaient seuls dans la grande salle à manger, autrefois si remplie et si égayée par toute cette jeunesse des écoles dont le maître aimait à s'entourer.

Pendant bien longtemps, la place jadis occupée par Just était restée vide: Madeleine avait trouvé le moyen, en présidant à la mise du couvert, d'y placer des fleurs; et en face de la corbeille remplie de roses, de pensées, de jacinthes, il lui semblait voir émerger des fleurs la belle figure de Just.

Jamais personne n'avait occupé cette place, restée vide, toujours.

Et le père, qui avait compris cette délicatesse de sentiment, la religion de ce dernier souvenir, n'avait jamais interrogé Madeleine sur ce caprice qui avait duré dix ans, qui durait encore, qui durerait toujours.

Le vieillard savait que bien souvent, après ces dîners presque intimes, Madeleine se retirait dans sa chambre pour y pleurer, seule, celui qui l'avait si impitoyablement dédaignée.

Quand elle redescendait au salon, ses yeux étaient rougis par les larmes qu'elle avait versées dans cette chambre, seul témoin de toutes les luttes de son cœur, de toutes les détresses de son âme bouleversée par les souvenirs.

Toutes ces crises du cœur avaient été fatales à Madeleine; pendant quelques années sa santé s'en était ressentie. Mais son humeur toujours égale, sa bonté toujours la même pour tous, sa pitié plus profonde encore, avaient jeté peu à peu un voile sur ce douloureux passé. Les joues si pâles de la jeune fille se recolorèrent, les forces revinrent. Puis les agitations de l'âme se calmèrent, l'esprit reprit presque sa sérénité d'autrefois, et Madeleine ne parla plus de Just, enfermant à tout jamais en son âme ses plus intimes sentiments.

Et la guerre vint; Paris fut assiégé.

Et ce siège, qui couchait sur la terre glacée des milliers de soldats, lui avait rendu Just... Just malade et meurtri, il est vrai, mais renaissant à la vie grâce à ses soins et à son affection toute fraternelle.

Le dîner achevé, elle se leva et se rendit à l'ambulance où son père la suivit.

Tous les lits étaient occupés. Depuis le matin de nombreuses voitures marquées de la croix de Genève s'étaient arrêtées devant la maison du quai Voltaire, apportant de nouveaux blessés.

Les ambulances regorgeaient de malades, de mourants; les chirurgiens, à cette époque terrible et sinistre, eurent de funèbres besognes.

Le docteur Brémont avait installé dans son appartement, transformé en hôpital, deux internes de Saint-Louis qui restaient là en permanence; de plus un chirurgien, jeune encore mais presque célèbre déjà, venait tous les jours pratiquer les opérations reconvenues nécessaires.

Chaque matin, à l'heure de la visite, Madeleine se rendait à l'ambulance, prodiguait ses soins aux malades et aidait les internes à faire les pansements. Pour tous, elle avait de douces et consolantes paroles.

Combien de fois, alors que les blessés hurlaient de douleur sous le bistouri du chirurgien, ne l'avait-on pas vue, immobile au chevet du patient, l'œil sombre mais résolu, encourager les malheureux opérés et adresser à Dieu ses plus ferventes prières!

Ce soir-là, les malades étaient plus nombreux que d'habitude. Il y avait là des soldats de toutes armes; et le matin même une femme, jeune encore, avait été apportée blessée terriblement par un éclat d'obus.

Madeleine s'arrêta pendant quelques instants devant le lit où l'inconnu, l'œil déjà voilé par l'approche de la mort, agonisait doucement.

Longtemps elle resta près d'elle, agenouillée dans l'ombre et à moitié cachée par les plis légers des rideaux. On ne voyait que son buste gracieux et les plis lourds de sa robe noire se détachant de la blancheur environnante.

Quand Madeleine se releva, un interne était près d'elle.

— Eh bien, demanda la jeune fille, que pense-t-on de l'état de cette femme?

— La malheureuse est bien mal; mais elle peut vivre encore trois ou quatre jours.

— Savez-vous son nom?

— Elle n'a pu nous le dire; nous avons fouillé ses vêtements, espérant y trouver une indication quelconque, mais nous n'avons rien découvert.

— Quel genre de blessure a-t-elle?

— Un éclat d'obus lui a presque totalement enlevé le sein; des morceaux

sont restés dans la poitrine, et peut-être ne pourra-t-on les extraire.

Du reste, la malheureuse est perdue; à quoi bon la charcuter et la faire souffrir?

Madeleine continua sa visite et passa au lit suivant; mais son cœur était serré, un poids énorme pesait sur sa poitrine, une angoisse mortelle l'étreignait.

Tous les pauvres malades l'attendaient avant de s'endormir; et sous la clarté blafarde des veilleuses, des visages livides se détachaient, anxieux, de la pénombre; des yeux hagards, brillants de fièvre, la contemplaient, cette noble fille qui depuis le commencement du siège se multipliait, prodiguant ses consolations et ses soins aux malheureux blessés dans la bataille.

A l'un, elle disait une bonne parole; à l'autre, elle parlait de sa mère, de sa fiancée, l'exhortait à supporter vaillamment des souffrances qui prendraient bientôt fin.

Et ces paroles d'espérance consolèrent les malheureux qui, doucement bercés par cette voix si tendre, s'endormaient profondément.

Un petit soldat, apporté presque en même temps que l'inconnue, l'attendait, lui aussi, à demi soulevé sur son oreiller.

Ses camarades d'ambulance lui avaient dit le matin même:

— Aujourd'hui, tu verras notre bonne sœur de charité; rassure-toi, si tu souffres trop elle apaisera tes souffrances. Elle a un talisman: son cœur, qu'elle nous apporte à chacun... et dans ce noble cœur de femme tu puises l'espoir d'une guérison prochaine.

Et le petit soldat avait attendu avec anxiété l'arrivée de Madeleine.

Quel âge pouvait-il bien avoir, cet enfant? Car c'était encore un enfant, un engagé volontaire sans doute, un mobile.

Il n'avait certainement pas plus de seize à dix-sept ans.

Mais quelle douceur et en même temps quelle énergie dans ces grands yeux frangés de longs cils d'ébène.

Une moustache à peine naissante ombrageait la bouche sérieuse, aux lèvres pâlies.

— Madame!... dit le petit soldat... madame!...

Il avait tendu la main, — une main brûlante de fièvre, mais d'une blancheur de cire, — pour retenir Madeleine près de lui.

— Madame!... madame!...

Immobile au pied du lit, Madeleine examinait le malade avec une sombre pitié.

— Vous êtes arrivé ce matin, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Où avez-vous été blessé, mon petit ami?

— Au plateau d'Avron, madame. Les Prussiens nous ont délogés, et pourtant nous étions si bien là.

Puis, anxieux, il ajouta:

— Serai-je longtemps malade, madame? Je voudrais tant repartir bientôt pour me rebattre encore.

— Maintenant que vous êtes ici, je vous garde et je vous garderai tant que vous ne serez pas entièrement guéri, fit Madeleine avec une exquise douceur dans la voix.

Et comme le petit soldat voulait protester, Madeleine, pour le rassurer, ajouta:

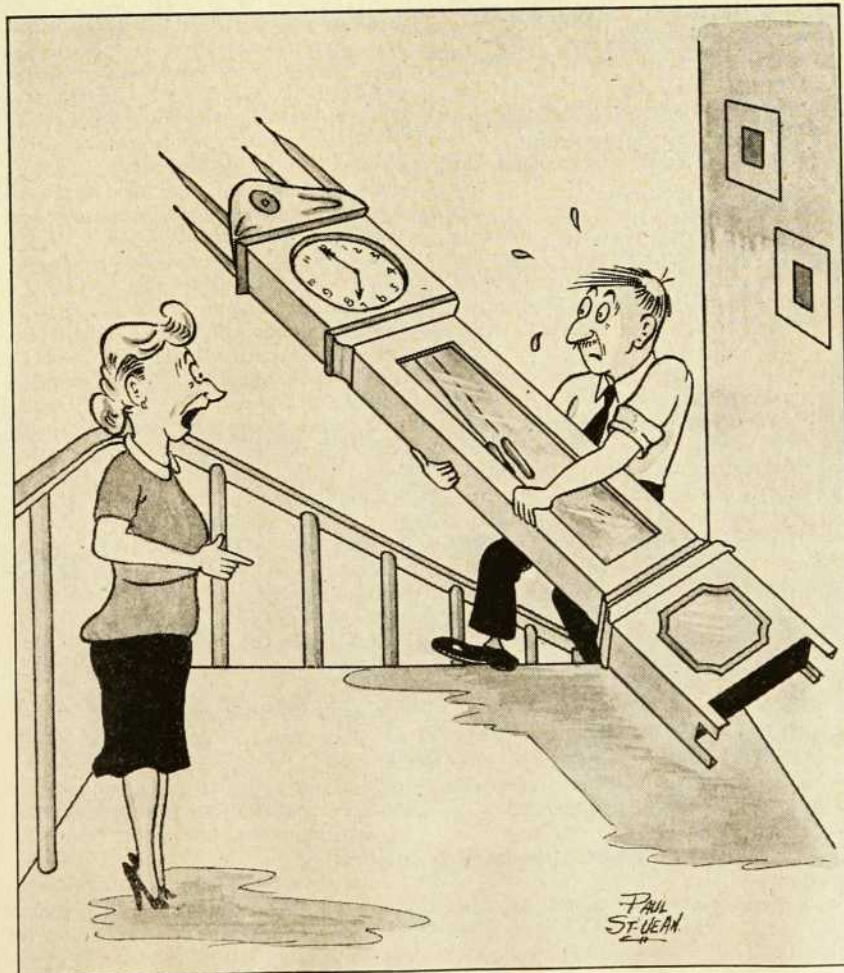
— Mais calmez-vous; demain déjà, vous irez mieux, je l'espère bien.

— Et je pourrai m'en aller?

— Non, mon enfant, pas encore.

— Alors, je suis ici prisonnier! fit le petit soldat en laissant retomber sa tête sur l'oreiller... On ne me laissera pas m'en aller!...

— Oui, vous serez prisonnier... et c'est moi qui serai votre geôlière. Suis-je donc si méchante que vous vouliez me quitter si vite, dites, mon petit ami?



— Non, non!... C'est le ressort que je t'ai dit de monter!



Essayez cette Marmelade raisonnablement sucrée faite d'Oranges de Seville depuis 1706, d'après notre recette originale.

MARMELADE À L'ORANGE CROSSE & BLACKWELL

AVEC LA CÉLÈBRE ÉTIQUETTE TOUTE ROUGE

Puis vous êtes si jeune!... Vous êtes encore un enfant!...

Elle se penche vers lui, borde son petit lit.

Et tandis qu'il ferme à demi les yeux elle disparaît doucement derrière les rideaux et continue sa ronde.

Le lendemain matin, quand elle revint à l'ambulance, elle trouva le petit soldat beaucoup plus calme.

La fièvre était tombée, et le sang avait cessé de couler de la large blessure qui entaillait la poitrine du malheureux.

— Il va mieux, dit l'interne.

— Et l'inconnue apportée hier?

— Elle est très mal.

— Pauvre infortunée! murmura Madeleine.

— Toute la nuit elle a eu le délire, reprit l'interne.

Madeleine passa près du lit de l'inconnue; mais la voyant endormie elle ne s'arrêta pas près d'elle.

Tout au fond de la vaste salle le lit du petit soldat se détachait de l'ombre, isolé des autres lits.

Madeleine s'y dirigea.

Le petit soldat l'attendait aujourd'hui comme il l'avait attendue la veille.

— Allons, je vois que vous allez tout à fait bien, ce matin, fit Madeleine en prenant les mains de l'enfant et les serrant dans les siennes; vous n'avez presque plus de fièvre et si vous me promettez de rester bien tranquille pendant quelques jours encore, nous pourrions alors vous rendre votre liberté.

— Et je retournerai là-bas me battre encore, murmura l'enfant.

— Oui, vous retournerez aux remparts.

— Bien vrai?

— Bien vrai...

Sur Madeleine le jeune homme fixait ses beaux yeux très doux, des yeux remplis d'anxiété et voilés par de grosses larmes.

— Pourquoi donc pleurez-vous, mon ami? demanda Madeleine, inquiète.

— Madame, dit le petit soldat, je sais que vous êtes bonne: tout le monde le dit ici; vous êtes, paraît-il, un ange descendu du ciel! Eh bien! je voudrais vous demander une grâce.

— Parlez, mon enfant.

— Je voudrais que vous puissiez voir ma mère!

Je suis son seul enfant! A nous deux nous sommes toute notre famille! Nous vivions ensemble quand la guerre est arrivée. Depuis longtemps déjà je gagnais ma vie en travaillant de mon métier de typographe. Mais quand j'ai appris tous nos désastres, je n'ai pu y tenir, et malgré maman qui me suppliait de rester près d'elle, je me suis engagé dans la mobile.

— C'est bien, cela... c'est bien! fit Madeleine, émue.

— Je ne sais pas si j'ai bien fait, madame; il y a de ces choses qu'on comprend trop tard. Je me suis emballé; j'ai voulu me battre moi aussi, défendre Paris qui est presque ma patrie!... Et alors, j'ai quitté maman,

ma pauvre maman qui avait tant besoin de moi pour vivre!

— Non, mon enfant, vous n'avez pas bien fait d'abandonner votre mère en un pareil moment. La patrie ne vous demandait rien encore, à vous qui êtes si jeune! Votre devoir était tout tracé: vous ne deviez pas quitter votre mère!

— Je me suis fait bien souvent ce reproche, madame, fit le petit soldat, des larmes plein les yeux. Et puis, maintenant, qu'est-elle devenue? Je l'ai laissée sans argent et bien malheureuse! J'avais écouté, à l'atelier, tous les récits faits par des rédacteurs de journaux, affolés et pessimistes... et tous, en chœur, nous avons entonné la Marseillaise. Ça m'a grisé, ahuri. Le lendemain, mêmes clameurs, même émotion. Alors, le soir, en rentrant chez nous, je donnai ma paye à maman et je lui dis:

— Tu sais, mère, je m'engage dans la mobile; ne m'attends pas demain.

Et le lendemain, ainsi que je l'avais annoncé à ma mère, je ne revins pas au logis... Et depuis un mois je ne suis pas rentré à la maison. Et avec une émotion poignante:

— Pauvre mère! qu'est-elle devenue?

— Vous seriez heureux de le savoir, n'est-il pas vrai?

— Si je serais heureux! Oh! oui, madame, bien heureux.

— Eh bien! dites-moi d'abord où vous demeurez.

— Boulevard Rochechouart, 17.

— Votre nom?

— Gauthier Dickson.

— Fort bien; aujourd'hui même j'irai chez vous, je vous le promets.

— Malgré les obus qui pleuvent sur Paris?

— Malgré tout.

— Oh! madame, vous êtes une vraie sainte du bon Dieu, vous.

Et saisissant les petites mains de Madeleine, il les porta à ses lèvres.

CHAPITRE XVIII

MADELEINE remonta vivement dans sa chambre, jeta sur ses épaules une pelisse sombre, sur sa tête un petit chapeau noir et, bien vite, s'apprêta à quitter la maison du quai Voltaire. La vieille bonne s'alarma.

— Oh! mademoiselle sort encore! Pourtant aujourd'hui le bombardement est terrible, les obus pleuvent sur Paris de toutes parts! Ces coquins de Prussiens n'épargnent rien: l'église Sainte-Geneviève et le Palais de Justice ont reçu ce matin leur compte; ça sifflait comme une locomotive, ça roulait comme des coups de tonnerre! Et quand je songe que mademoiselle ose s'aventurer ainsi dans les rues de Paris, je frémis pour elle.

— Il le faut, ma bonne nounou.

— Que va dire le docteur, quand il rentrera?

— Je serai de retour avant lui; je vais à Montmartre: la course n'est pas longue.

— Juste ciel! si loin... si loin!

— Vous vous ferez tuer, bien sûr.

Madeleine tira de son corsage une petite croix, et la montrant à la servante:

— Voici mon talisman, dit-elle; avec cela je ne cours aucun danger, crois-le bien. Je ne te demande que de prier un tout petit peu pour moi, ma bonne nounou.

Elle partit légère comme un oiseau, sourde à cette tempête grondant de toutes parts. Elle hâta le pas.

Les grands boulevards étaient presque déserts; tous les magasins étaient fermés et la plupart des maisons avaient leurs volets clos.

Partout la solitude; partout un silence morne.

Seul un omnibus, un des rares qui marchaient encore, remontait péniblement la rue Montmartre.

Madeleine attendit qu'il l'eût rejointe, et elle y monta.

Pour tout voyageur, un homme, un vieillard, vêtu de noir, venant d'entrer son fils unique au cimetière Montparnasse.

Ses yeux gonflés attestaient une profonde détresse; les larmes versées sur la tombe maintenant fermée de son enfant avaient creusé des sillons sur ses joues pâlies.

Avec attention, il regarda Madeleine. Elle demanda:

— Cette voiture est bien celle qui passe au boulevard Rochechouart, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

Et ce fut tout. Le vieillard, croulé sur la banquette de l'omnibus, ferma les yeux et demeura silencieux.

En haut de la rue Rochechouart, Madeleine descendit et se dirigea vers le boulevard à l'adresse indiquée par Gauthier Dickson. Devant la maison portant le numéro 17, elle s'arrêta, troublée et émue.

C'était une de ces vieilles bâtisses vouées depuis longtemps à la démolition; la façade était étroite, les quatre étages étaient percés de quatre fenêtres chacun.

Au rez-de-chaussée, une boutique de marchand dont la devanture était à moitié fermée.

Sur le pas de la porte, une femme, les deux poings sur les hanches, regardait venir Madeleine.

La jeune fille s'approcha.

— Madame Dickson? demanda-t-elle; la connaissez-vous, madame?

— Elle loge au quatrième, porte à gauche. Inutile de frapper à la porte; entrez directement. La pauvre femme doit être couchée: elle est si malade, depuis un mois déjà!

Elle ajouta:

— Et si misérable!

Madeleine s'élança dans un corridor obscur, humide et glacial. L'eau suintait sur les murs et sur la rampe de l'escalier, se répandait sur les marches rendues glissantes.

La jeune fille ne remarquait rien de tout cela; elle montait vite, légère, ayant hâte d'arriver, de consoler la malheureuse qui pleurait son enfant.

Au quatrième étage, à gauche, elle aperçut une porte entr'ouverte.

Bientôt une voisine, tenant un bol vide à la main, sortit du modeste logement. A la vue de Madeleine, elle recule d'un pas et demande:

— Vous désirez voir quelqu'un, madame?

— Madame Dickson.

— C'est ici... Vous pouvez entrer, madame.

Madeleine pénétra dans une petite chambre prenant jour, par une fenêtre en tabatière, sur une cour étroite et sombre.

Tout d'abord elle ne distingue rien dans la chambre obscure, puis, peu à peu, ses yeux s'habituent à l'ombre et elle aperçoit, tout au fond de la pièce, un lit bas garni de rideaux de cretonne rouge et blanche.

Et dans ce lit une femme décharnée — un cadavre plutôt — dont toute la vie semblait concentrée dans les yeux brillant d'un éclat maladif.

Madeleine resta quelques instants immobile, les regards perdus. A la vue de tant de misère, elle se sentait frissonner.

Puis elle s'approcha du lit.

La malade n'avait pas fait un mouvement; ses grands yeux assombris, entourés d'un cercle noir, avaient pris tout à coup une fixité étrange.

Elle murmura:

— Qui êtes-vous, madame, et que me voulez-vous?

— Je viens vous apporter des secours et vous soigner, si vous le voulez bien.

— Je vous remercie, madame, mais je n'ai besoin de rien, fit la malade d'une voix sourde; je ne veux rien... rien... Qu'on me laisse mourir en paix, c'est tout ce que je demande...

— Vous vous nommez bien Dickson?

— Oui, madame.

— Vous avez un fils?

La malade tressaillit.

Se relevant à demi sur son oreiller, elle regarda Madeleine avec une fixité inquiète.

Elle répondit:

— Oui, j'ai un fils... et ils me l'ont pris... ils me l'ont emporté, ces Français maudits!...

— Vous n'êtes donc pas Française, madame, pour parler ainsi de mon malheureux pays?

— Non! la France n'est pas ma patrie! Et je n'ai pas compris pourquoi mon fils a voulu se battre pour un peuple qui lui est étranger... ni pourquoi il a quitté sa mère, sa mère qui l'aimait plus que tout au monde!

— Mais lui aussi vous aime, madame, lui aussi vous pleure.

— Alors vous connaissez Gauthier, mon Gauthier? s'écria la malade transfigurée.

— Je le connais.

— Il vit?

— Il vit. Blessé, il a été transporté chez moi, à l'ambulance du docteur Brémont.

— Oh! madame... madame...

— Laissez-moi achever, je vous en prie. Votre enfant vous sera rendu bientôt. Sa blessure est très légère, ce n'est qu'une égratignure... Consolons-vous donc, madame.

Elle répondit, éperdue:

— Blessé!... il est blessé!...

— Vous pouvez être fière de votre enfant, poursuivit Madeleine, fière de son courage, de sa vaillance, de sa bravoure. Oh! madame, si j'avais été mère, j'aurais voulu avoir un tel fils.

— C'est cela que vous êtes venue me dire! C'est lui qui, sans doute, vous envoie ici! reprit madame Dickson. Il vit!... Bientôt il me sera rendu!...

Il y a un Dieu qui console les mères! Je reverrai mon pauvre enfant! Mon petit Gauthier reviendra ici, en cette chambre! Je ne serai plus seule avec les torturants souvenirs de ma vie brisée!...

La malheureuse eut une crise de larmes; sa tête retomba lourdement sur l'oreiller.

Madeleine, émue, la regardait.

Près du lit, elle s'était assise, et d'un petit sac qu'elle tenait à la main, elle avait sorti une bouteille de vieux vin, des confitures, et une livre de chocolat qu'elle déposa discrètement sur la table de nuit.

Et un beau et séduisant sourire aux lèvres, elle dit:

— C'est Gauthier qui vous envoie toutes ces choses; c'est aussi lui qui m'a suppliée de vous remettre vingt francs, — toutes ses économies...

[Lire la suite au prochain numéro]

19/2/86



LE MYSTÈRE DU RANCH



CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATORZIÈME EPISODE



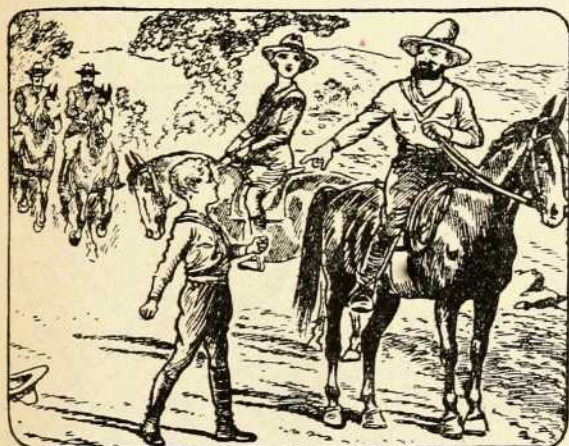
1 — "Je crois que le bandit est l'un des employés de M. Valois," pensa Marc. "C'est pour cette raison qu'il craignait d'être reconnu sans sa barbe!" Marc se demandait ce qu'il devait faire, quand soudain il s'entendit appeler. Il se retourna et reconnut Dolly.



2 — En arrière de la jeune fille, venait le contremaître de M. Valois. Pendant que Marc regardait la figure barbue de l'homme, un soupçon s'éleva dans son esprit. Il attendit que l'homme fût sur la grève, puis, s'avançant, il regarda attentivement la trace des sabots du cheval.



3 — "Que regardes-tu donc, Marc?" demanda François en riant. "As-tu perdu quelque chose?" "Non!" répondit Marc, en pointant un doigt accusateur vers le contremaître. "J'ai trouvé le bandit qui a volé mon père et attaché Grassouillet au poteau, aujourd'hui!"



4 — Pendant quelques minutes, les yeux de Gus Cordeau lancèrent des éclairs. Puis, soudain, il releva la tête et se mit à rire. "Quelle idée!" s'écria-t-il. "Le garçon me prend pour un bandit!" A ce moment, parurent le shérif et M. Durand.



5 — "Qu'est-ce que j'entends?" s'écria M. Durand, en regardant Marc et Gus Cordeau. "Je crois que cet homme est le bandit qui vous a volé, papa!" s'écria Marc. "Cette fausse barbe que j'ai trouvée est exactement pareille à celle de sa figure!"



6 — Le contremaître jeta un regard de colère à M. Durand. "Vous feriez mieux de parler à votre fils, M. Durand!" dit-il. "Il m'accuse d'être un bandit! Ceci peut lui causer du trouble, s'il ne fait pas attention!" "C'est vrai!" s'écria le jeune homme.




7 — Le shérif se pencha sur sa selle et tapa Marc sur l'épaule: "Ne t'énerve pas, Marc," dit-il. "Tout finira pour le mieux, tu verras!" Pendant que le shérif parlait ainsi, Grassouillet arriva, monté sur son âne.



8 — "Bonjour, tout le monde!" dit Grassouillet, en descendant de son âne. "Je suis venu pour vous aider à prendre le bandit!" "Je tirerai sur sa fausse barbe!" murmura Marc, en s'élançant vers Gus Cordeau pour le prendre par surprise.



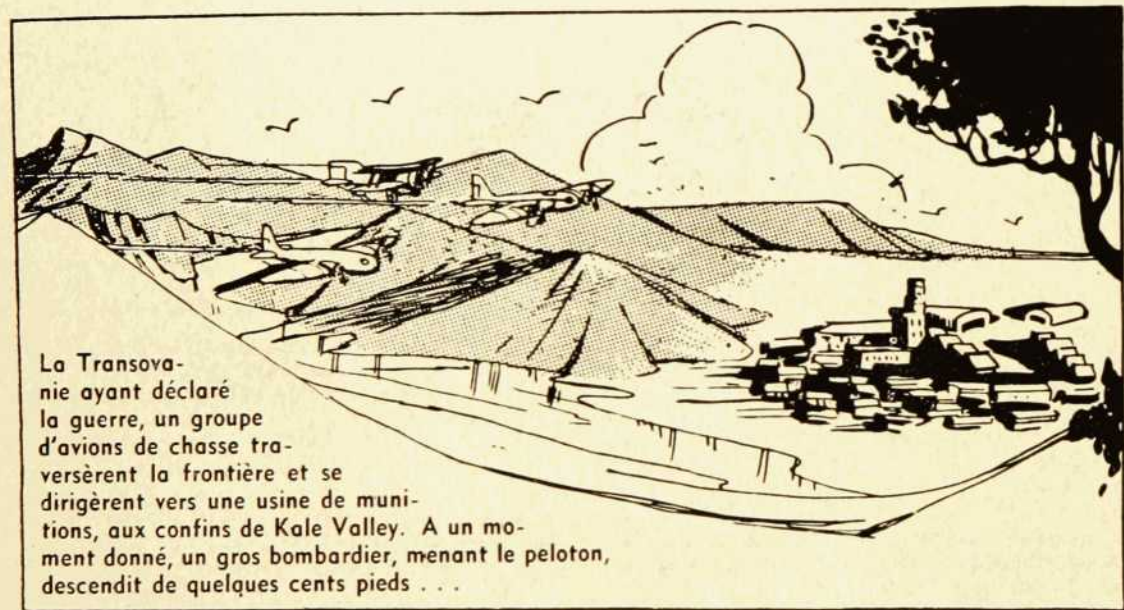
9 — Mais Gus Cordeau était sur ses gardes! Au moment où Marc faisait un effort désespéré pour se saisir de la fausse barbe, le bandit lui saisit le poignet et le repoussa violemment. "Fais bien attention à ce que tu vas faire, Marc Durand!" dit-il.



l'Espion

NO III

EPISODE NUMERO UN

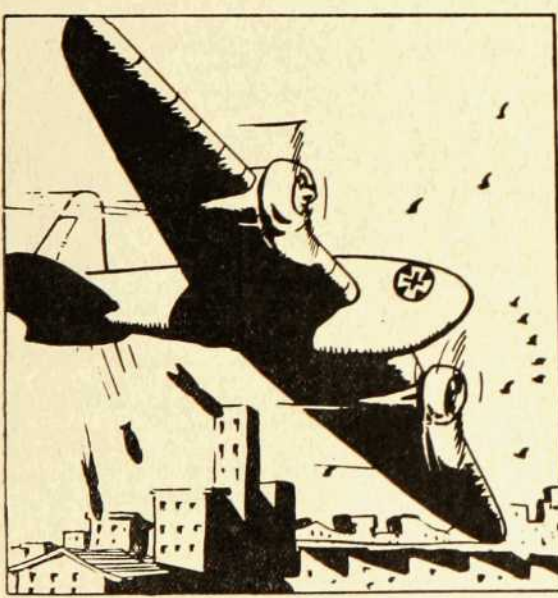


La Transo-
vanie ayant déclaré
la guerre, un groupe
d'avions de chasse tra-
versèrent la frontière et se
dirigèrent vers une usine de muni-
tions, aux confins de Kale Valley. A un mo-
ment donné, un gros bombardier, menant le peloton,
descendit de quelques cents pieds . . .

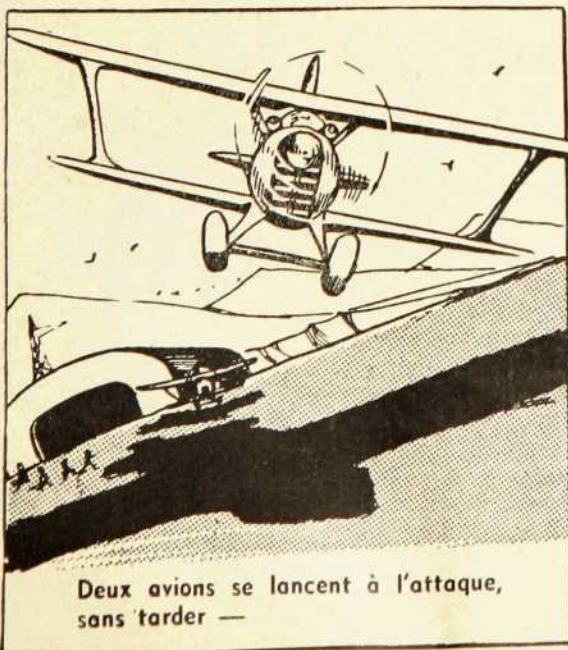
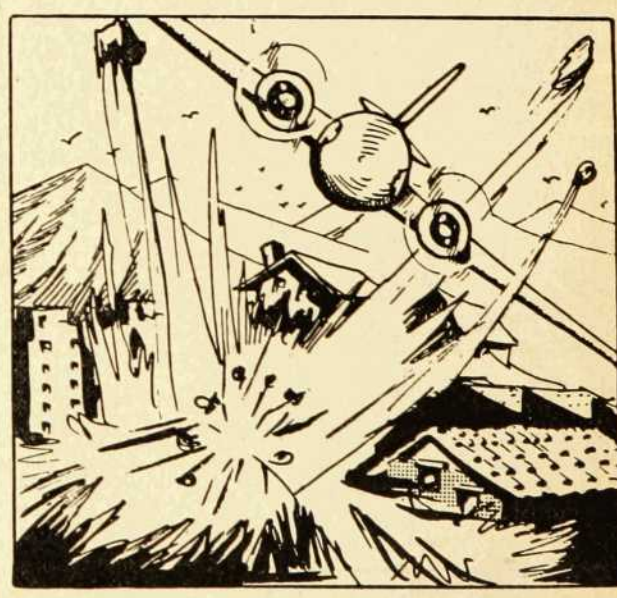


Au-dessus de l'usine
d'armements

Soyez
prêts !
Faites
feu !



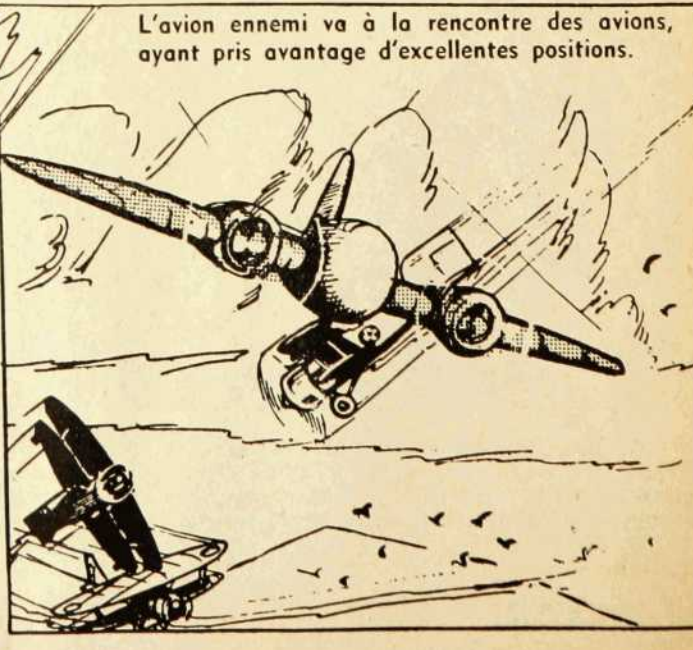
Une bombe bien dirigée
atteint l'usine, trépidante
d'activités.



Deux avions se lancent à l'attaque,
sans tarder —



Leurs occupants ouvrent le feu
sur les bombardiers —



L'avion ennemi va à la rencontre des avions,
ayant pris avantage d'excellentes positions.

RIEN DE SÉRIEUX

— Eh bien! prenez-vous du poisson, voisin?

— Ça dépend: quand on empêche on n'en pêche pas, et quand on n'empêche pas, on en pêche!

Au restaurant.

On sert à un client des œufs à la coque. Il en prend un, brise le haut de la coquille et demande au garçon:

— Sont-ils déjà salés?

— Papa, un embarras de voiture, qu'est-ce que c'est?

— C'est quand il y en a de trop.

— Et un embarras d'argent?

— C'est quand il n'y en a pas assez.

On se marie par amour, on se marie par intérêt, on se marie aussi pour ne plus manger au restaurant. Chez soi, c'est la bonne petite cuisine bourgeoise, simple, hygiénique, variée...

En principe, car demandez à mon ami Coquelicot, il vous dira que « ça fait la troisième fois cette semaine que sa femme fait du veau jardinière »!

— Zut! beugle-t-il, je vais déjeuner au restaurant!

Et il s'élançait au dehors, fonce dans le premier bouillon venu, s'installe à une table, déplie sa serviette et demande le menu...

— Monsieur, lui dit le garçon, il ne reste plus que du veau jardinière...

Sur les boulevards, une maman à son petit garçon qui avait été très désobéissant dans la matinée:

— André! prends donc garde à cet autobus!

Maître André, après s'être prudemment garé:

— Tu vois, petite mère, je fais toutes tes volontés!

— Voyons, Joséphine, regardez ce que vous faites, vous m'avez donné deux bottines du même pied.

La bonne sort un instant, puis rentre effarée:

— Ah! bien, monsieur, c'est drôle!... l'autre paire est comme ça aussi.

Un rentier, quoique aveugle, passe tout son temps à éplucher minutieusement les notes de ses fournisseurs. L'un d'eux, particulièrement critiqué par l'avare, disait, après une observation plus vive que les autres:

— Peut-on être à la fois si court de vue et si regardant!

La première vertu d'un hussard est l'obéissance passive.

Une nuit, en Afrique, un brigadier pose un hussard en sentinelle avancée, assez loin du camp. Le poste était dangereux, vu le voisinage des Arabes.

— Mon garçon, dit le brigadier, tu vas te mettre derrière ton cheval qui te servira ainsi d'abri; prends ton fusil... bien... comme cela; ajuste... très bien; maintenant, s'il vient, flanque-lui ton coup de fusil.

Et le brigadier s'éloigne.

Deux heures plus tard, il vient relever le hussard de sa faction, et le retrouve exactement dans la position indiquée.

— Rien, brigadier, que je l'ajuste; s'il était venu, je lui flanquais mon coup de fusil.

— A qui?

— Dame! brigadier, je ne sais pas, moi, vous ne me l'avez pas dit; vous m'avez dit: S'il vient... Il n'est pas venu.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— C'est encore la jeune Mme Durand qui vous demande ce qu'elle devrait faire au sujet du rhume de cerveau de son fils?...

— Eh bien, dites-lui qu'elle recommande à son fils de se moucher!

C'était à l'époque où le Pont--Neuf, à Paris, était rempli de bateleurs, saltimbanques, charlatans de toutes sortes. Un jongleur, ayant à côté de lui un chien tenant une sébile dans la gueule, faisait son boniment.

« Mesdames et messieurs, disait-il, je vais vous montrer ce que personne n'a jamais vu; mais, pour cela, il faut que chacun donne son obole. »

Le chien fit alors le tour de la société. Quand le jongleur jugea la recette suffisante, et qu'il l'eut empochée, il s'écria: « Maintenant, mesdames, messieurs, suivez-moi. » Il s'approcha du parapet, accompagné d'une foule curieuse et, tirant de son escarcelle un tout petit morceau de viande, il le jeta dans l'eau. « Là, s'écria-t-il, je suis bien sûr qu'un de vous n'a jamais vu aussi peu de viande pour autant de bouillon! » Et il détala à toutes jambes, tandis que les badauds restaient ahuris.

Deux filous sont invités à dîner en ville. Pendant le repas, l'un d'eux s'empara adroitement d'une cuiller et la cache dans sa botte.

L'autre, vexé de ce que son camarade a eu l'idée d'un larcin dont il n'aura pas sa part, n'a l'air de s'apercevoir de rien.

Mais, au dessert, il se lève et prenant ostensiblement une cuiller:

— Je vais vous faire un tour, dit-il. Vous voyez cette cuiller? Je la mets dans ma botte. Une... deux... trois... Partez! Elle est dans la botte de mon ami... Cherchez.

Dans une ménagerie en représentation aux environs de Paris, il y avait un dompteur d'une maigreur hyperbolique: un squelette avec deux yeux et une moustache. Tels doivent être les affamés de la terre de la Désolation.

Au moment où le dompteur entrait dans la cage, un spectateur épouvanté s'écria:

— Ah! mon Dieu! il va dévorer un lion!

Un brocanteur expose à sa devanture, parmi tout un fouillis d'objets hétéroclites: un soulier, un brave et honnête soulier dans lequel est fichée une étiquette sur laquelle on peut lire: « Chaussure à vendre pour les personnes qui ont « déjà » un pied. »

— Ginette, à quelle famille appartient la baleine?

— A la famille des parapluies ou bien des corsets, papa!

— Eh bien! madame Thermogène, avez-vous des œufs frais pour moi?

— Certainement, madame Eustasie, je les garde pour vous depuis deux mois!

Sur la plage, on s'extasie sur le calme de la mer.

— C'est un vrai miroir, dit le papa de Lucien... une mer d'huile.

Lucien, qui a quatre ans, de s'écrier: — Ce sont les sardines qui doivent être contentes!...

— Je m'ennuie...

— Tu as un livre...

— Je l'ai lu...

— Relis-le... en recommençant par la fin!

Paul, partant pour la mer, a soin d'emporter ses livres et ses cahiers.

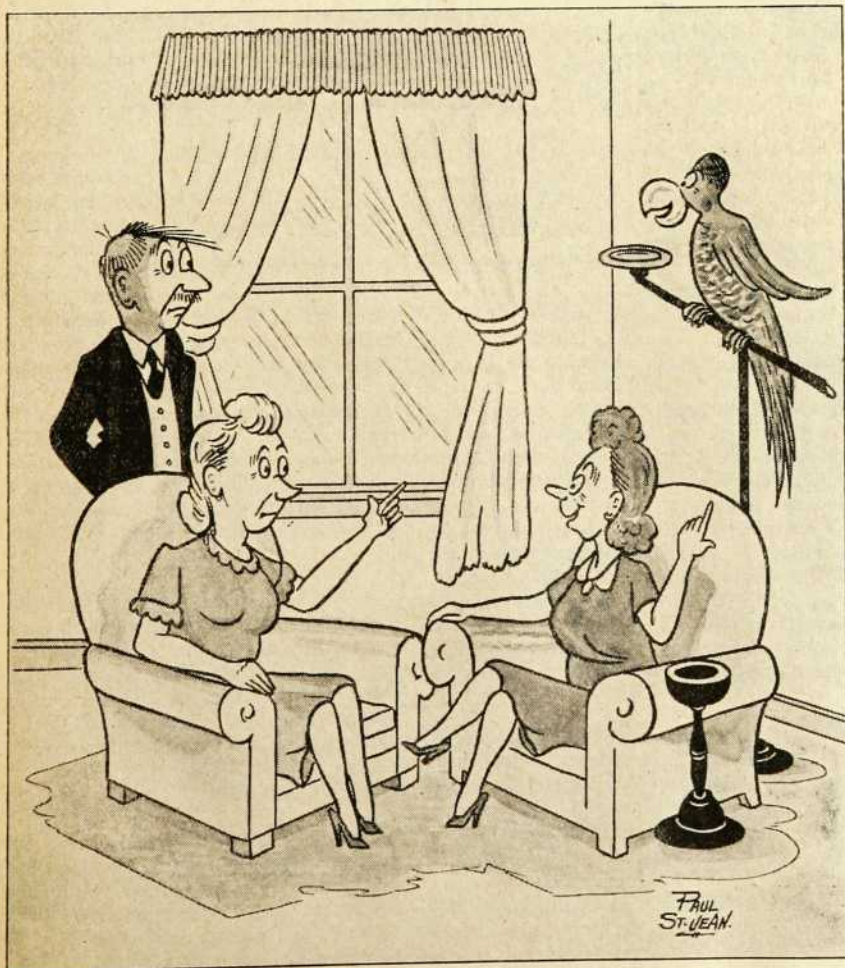
— Cela ne t'ennuie pas de faire des devoirs de vacances? lui demande-t-on.

— Moi, répondit-il. Des devoirs de vacances je voudrais en faire toute l'année.

Un acteur célèbre, qui a quelques ennemis, finissait un monologue. Un coup de sifflet se fait entendre.

Tumulte dans le salon. L'artiste, avec un sourire fin:

— Quel est celui de ces messieurs qui s'est assis sur une clef?



— Oui, je l'ai acheté pour pouvoir jaser en l'absence de mon mari qui est allé siéger à la Chambre des députés.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 785
10 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 786

Mme Albina Archambault, 4743, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.; Mlle Germaine Migneault, 7759, rue St-Hubert, Montréal 10, P.Q.; M. Paul-Omer Saindon, St-Rémi d'Amherst, Co. Papineau, P.Q.; Mme Jeannot Bélair, Ormstown, Co. Châteauguay, P.Q.; Mme Albert Mireault, 2605, rue St-Joseph, Lachine, P.Q.; M. J.-A. Dupont, 69 1/2, rue St-Olivier, Québec, P.Q.; Mlle Rita Guay, 99 avenue Bourlamaque, Québec, P.Q.; Mme Antoine Carrière, 540, rue Richard, Joliette, P.Q.; M. Raymond Bernaquez, 831, rue Lavendrye, Trois-Rivières, P.Q.; Mme A. Boudreault, St-Emilie, Co. Lotbinière, P.Q.

J	A	N	I	E	J	E	T	T	A	T	U	R	A
A	M	O	N	F	N	O	E	U	S	E	R		
R	I	S	P	O	E	T	T	E	N	S			
D	E	H	A	U	T	E	B	A	C	E			
E	V	R	E	A	T	A	M	I	S	J			
S	A	A	T	J	U	D	A	S	J	E			
J	A	R	R	E	M	U	N	I	R	F	A	T	
A	V	E	C	J	A	M	I	N	M	I	L	O	
S	O	C	J	O	N	E	S	J	A	L	O	N	
E	N	J	A	L	E	T	J	S	O	N			
R	S	A	O	I	S	C	O	B	N	J			
R	S	E	S	J	O	U	L	E	P	O			
B	A	S	S	F	N	E	E	P	A	L			
A	V	E	C	E	L	A	T	N	E	R	I		
H	E	M	O	S	T	A	S	E	J	O	U	T	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 787

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	P	A							P	A	R		P	A	R
2	Z	M							K	A	S		M	O	N
3	A	E							F	U	R				
4	Q	N							S	S					
5	B								S	X	A				
6	R		P	A	R	E	S	S	E	U	S	E	S		R
7			A						O	P	E	R	E	S	
8	N								X						
9	X	N	R	X					R	X	E	R	A		
10	E	R	E						E	N					
11	G	E							S	O	P	A			
12	E														
13	M								E	E					
14	B	E	R	E					N	E	O				
15	E	R	O	S					H	E	R	S	E		

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Torrent des Alpes. — Tromper. — Enclos boisé.
- Récit vrai ou faux. — Fatigué. — Monstre fabuleux.
- Ville de Syrie. — Avenir. — Filet pour prendre les oiseaux.
- Girouette en plumes. — Situé. — Clairsemés.
- Conjonction copulative. — Courant de mer. — Garçon d'écurie. — Pronom.
- Qui fonctionnent mal.
- Planche à rebords du compositeur. — Fille de Saturne.
- Sans surcharge. — Sorte de massue. — Sert à comprendre un problème.
- Inscription de la croix. — Sorte de laine. — Carnivore digitigrade.
- Epoque. — Commission. — Première femme.
- Démonstratif. — Préfixe indiquant la multiplication. — Enleva. — Possédé.
- Villes importantes. — Mammifères artiodactyles.
- Produit par le croisement. — Assembler par une entaille.
- Espèce de toque. — Nouveau. — Petit de la grue.
- Dieu de la mythologie grecque. — Instrument d'agriculture. — Choisis.

VERTICALEMENT

- Disposer d'une certaine façon. — Fille du frère. — Symbole chimique.
- Petit rôle. — Manière. — Etendue d'eau salée.
- Ainsi soit-il. — Celui qui fait paître des troupeaux. — Rivière de France.
- Tabac à fumer. — Arachnides.
- Explorateur des régions arctiques. — Très jeune.
- Poisson de l'Australie. — Nom donné à sept philosophes de la Grèce.
- Roi légendaire de Troie. — Parole vide de sens. — Négation.
- Tables à pâtisser. — Métal d'un gris bleuâtre.
- Dieu de la Guerre. — Linacée. — En évidence chez les maigres.
- Évangéliste. — Ornement sacerdotal.
- Abattre à ras de terre. — Etendue d'eau sans écoulement.
- Manœuvrer. — Retraite des bêtes féroces.
- Irritant. — Bas-fond. — A l'exclusion de tout autre.
- Cérémonies religieuses. — Qui appartient aux Slaves. — Orientaliste allemand.
- Discontinuer. — Balle pour jouer à la paume. — Usages.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La guerre de Sécession a laissé de profonds souvenirs aux Etats-Unis. L'énorme succès d'*Autant en emporte le Vent* en témoigne. Cette guerre dura quatre ans, coûta un demi-million de vies humaines et laissa le Sud dans une situation comparable à celle de l'Allemagne après le traité de Versailles. Mais elle aboutit à la suppression de l'esclavage et au triomphe d'Harriett Beecher-Stowe. Rencontrant un jour l'auteur de la *Case de l'Oncle Tom*, le président Lincoln lui demanda : — Alors, c'est vous la petite femme qui avez causé cette grande guerre ! Honnête Mrs. Beecher-Stowe ! qu'eût-elle pensé, lisant dans *Autant en emporte le Vent*, les passages ironiques où Margaret Mitchell dépeint l'effarement des Noirs, tous désemparés de n'être plus esclaves et retournant chez leurs anciens maîtres parce qu'ils ne savent que faire de leur liberté ?

A son arrivée à Alexandrie, Victor-Emmanuel III et l'ex-reine d'Italie ont été reçus avec les honneurs dus au souverain, par le roi Farouk, en reconnaissance de l'hospitalité qu'au palais de Naples le Maison de Savoie offrit à son grand-père, Ismail, et à son père, alors prince Fouad, en 1879, au moment où le khédivé fut obligé d'abdiquer et de chercher refuge hors d'Egypte.

Une nouvelle et puissante drogue rivalise avec la pénicilline et travaille de concert avec elle pour sauver des vies humaines. Cette drogue, trouvée dans la terre rouge du New Jersey, se nomme la streptomycine. Ce nouvel ennemi des microbes ne remplace pas la pénicilline, mais la complète dans certains cas. Elles luttent toutes les deux pour combattre la plupart des maladies infectieuses dont souffre l'humanité. Le docteur Alexander Fleming fit la découverte de la pénicilline dans un moment d'inspiration géniale, mais la découverte de la streptomycine est le résultat de longues et patientes recherches. C'est un savant de naissance russe, Selman A. Waksman qui réussit à extraire la streptomycine d'un tas de fumier à l'Institut d'Agriculture de l'Université Rutgers en 1940. Il suivait les traces de Pasteur, qui le premier avait constaté que certains organismes microscopiques se détruisent les uns les autres.

Le tunnel Connaught, le plus long à double voie du continent américain, traverse le mont MacDonald dans les montagnes Selkirk à une faible distance par train de Craigellachie, scène de la cérémonie historique de la pose du dernier crampon, le 7 novembre 1885. Entièrement construit de béton, ce tunnel mesure cinq milles de long d'une extrémité à l'autre et présente une coupe verticale de 23 pieds par 29 pieds. L'altitude la plus élevée de la voie à l'intérieur du tunnel est 3,390 pieds au-

dessus du niveau de la mer à environ un mille sous la cime du mont MacDonald, qui a 9,860 pieds de haut. De puissants ventilateurs installés à l'entrée ouest du tunnel facilitent le renouvellement de l'air. Les trains s'engagent dans le tunnel sur la voie de gauche pour permettre aux mécaniciens le maximum de visibilité.

La valeur de la gent ailée pour l'agriculture a été démontrée dans l'île Lord Howe, située à 440 milles au nord-est de Sydney dans la Nouvelle-Galles-du-Sud. En 1917, les oiseaux abondaient sur l'île, d'après l'*Australian News*. En 1927, il n'en restait plus un seul. Les rats qui avaient échappé à des naufrages les avaient détruits; ces rongeurs avaient été jusqu'à grimper dans les arbres pour atteindre leurs proies. Le résultat fut qu'une industrie florissante de graines de palmiers a été anéantie par les charançons, que les oiseaux avaient combattus jusque-là.

Histoire et diplomatie : tel est le titre d'une exposition organisée à Paris au cours de l'été. L'on ne saurait contester l'opportunité de cette présentation des traités français les plus illustres, au moment où se tenait à Paris la conférence de la paix. Pour la première fois, le public a pu prendre connaissance de ces pièces fameuses, enfouies dans les cartons des Archives nationales ou du ministère des Affaires étrangères, du Serment de Strasbourg aux traités de Vienne, en passant par ceux de Westphalie, de Versailles, et tant d'autres de moindre importance.

Le monde scientifique en général et l'Angleterre en particulier ont célébré cet été le troisième centenaire de la naissance de Newton. A cause de la guerre cette commémoration avait dû être retardée de quatre années puisque Newton est né en 1642. Cet illustre savant, qui fut à la fois mathématicien, astronome et physicien, découvrit les lois de la gravitation universelle, fut l'un des inventeurs du calcul infinitésimal et le précurseur de la mécanique ondulatoire.

A quelle époque auriez-vous voulu vivre ? demandait à Bernard Shaw un journaliste venu pour l'interviewer. — Sous le Premier Empire, répondit-il sans hésiter. A cette époque, un seul homme se croyait Napoléon. Cette conversation avait lieu au début de la guerre de 1939-1945.

Le mot assassin provient du mot arabe *hashashi*, pluriel de *haschisch*, mangeurs d'herbes sèches. Les *hashashi* formaient une secte religieuse de l'Islam qui prit naissance en Perse en 1090. Ses membres étaient réputés pour tuer toute personne qui refusait de les considérer comme les seuls vrais fidèles de Mahomet.





**POURQUOI
TELLEMENT**

**SONT-ILS
POPULAIRES ?**

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont les trois magazines préférés des Canadiens français. Pourquoi ? La raison est bien simple et cette raison, nous allons vous la donner tout uniment. C'est que, disposant de tous les moyens techniques d'information et de réalisation, un personnel parfaitement entraîné à ce genre de publication est à même d'offrir au public canadien-français le summum en fait de magazines, et par là, nous entendons un standard de qualité qui ne le cède en rien à tout ce qui peut nous venir de l'étranger. En outre, et ceci importe d'être retenu,

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

sont essentiellement des publications canadiennes-françaises, c'est-à-dire, trois magazines préparés et réalisés par les nôtres pour les nôtres. Qu'on regarde autour de soi, dans les trams, aux gares, dans les hôtels, dans le

cabinet d'attente du médecin ou du dentiste, on se rendra compte que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM y sont à l'honneur. Et, enfin, s'il faut préciser, ajoutons qu'une circulation régulière de 450,000 par mois constitue le témoignage le plus éloquent. S'y abonner est simple comme bon jour : on n'a qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous. Le coût est si minime qu'il nous paraît oiseux d'en parler. Voilà pourquoi LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont tellement populaires.

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES \$5.00 POUR 1 AN

Ci-joint \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines. Important : Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, Qué.



NEWTOWN

B.C. D'UN VERT DORÉ

Fermes, juteuses et savoureuses, les pommes Newtown de Colombie-Britannique ont un goût particulier de la première bouchée à la dernière.

La pelure de ces pommes, d'un vert cire et doré, recouvre une chair blanche, ferme et juteuse. Les Newtown sont un véritable régal entre les repas. Celui qui mange à son travail en raffolera. Ce sont, à la fin de l'hiver et au printemps, les meilleures pommes du monde.

Excellentes pour TARTES,
COMPOTES, POUDINGS, SALADES
Savoureuses :
CUITES AU FOUR OU FRAÎCHES

EN VENTE PRÉSENTEMENT
DANS LES BONS MAGASINS
DE L'ATLANTIQUE AU
PACIFIQUE

B.C.
REGISTERED

B.C. TREE FRUITS LTD.

HEAD OFFICE
KELOWNA
BRITISH COLUMBIA

GARDEZ LES POMMES DANS UN ENDROIT FRAIS